God
840·8
Gen/Mad
102567

00102567

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 28 September, 2015

MADEMOISELLE

DE LA FAYETTE,

OU

LE SIÈCLE DE LOUIS XIII.

De l'Imprimerie de Cellot, rue des Gr.-Augustins, n° 9

MADEMOISELLE

DE LA FAYETTE,

LE SIÈCLE DE LOUIS XIII;

Par Mme la Comtesse de Genlis.

TOME SECOND. Vol-II

102567 oc

TROISIÈME ÉDITION.

A PARIS,
CHEZ MARADAN, LIBRAIRE,
RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, N° 9.

1815.

God
Fr 840-8
Gen/Mad
102567

00102567

MADEMOISELLE
DE LA FAYETTE,

OU

LE SIÈCLE DE LOUIS XIII.

Lorsque la marquise de Beaumont eut terminé son histoire, mademoiselle de La Fayette prit la parole, et dit qu'il ne lui paroissoit pas aussi difficile qu'elle le croyoit de vaincre les difficultés qui s'opposoient à son union avec Saint-Ibal. Il ne s'agit après tout, poursuivit-elle, que de satisfaire l'ambition de cet indigne père, le comte de Melcy : avec l'amitié de la reine, celle du comte de Soissons et la bienveillance du roi, est-ce donc une chose impossible? J'y ai bien réfléchi, répondit la marquise, et je suis sans espérance : premièrement la reine ne peut rien; secondement le comte de Soissons n'est pas aimé du cardinal et n'a nul crédit; enfin le comte de Melcy, à force de manége, a obtenu presque tous les honneurs qui peuvent assurer une existence

brillante à la cour. Ceux qui ont bien servi l'état sont souvent insatiables d'honneurs, parce que ces distinctions alors servent à leur renommée et deviennent autant de titres de gloire qui retracent le souvenir de leurs grandes actions. Quand on accorde une nouvelle grâce au comte de la Meilleraye, on se rappelle une infinité d'exploits glorieux; lorsque le comte de Melcy obtient une faveur de la cour, chacun raconte malignement une anecdote vraie ou fausse sur l'intrigue qui a pu la lui valoir. C'est pourquoi l'ambition des intrigans qui n'ont pas un vrai mérite dégénère toujours en cupidité; l'honneur ne peut la soutenir. Le comte de Melcy en est là; c'est de l'argent qu'il veut, c'est uniquement de l'argent qu'il désire. Il ne mariera son fils qu'à une femme assez riche pour se contenter d'un héritage assuré, mais qui ne lui demandera point de sacrifice actuel; à une femme assez crédule pour se laisser éblouir par ses grands airs, sa fastueuse magnificence, son ton important et solennel, et sa prétendue intimité avec les ministres, dont il se flatte qu'on le croit l'ami, parce que personne au monde ne

leur fait plus assidûment une cour habituelle, qui, lorsqu'elle se prolonge constamment, fait toujours supposer un grand crédit dans un pays où l'on attribue tout à l'intérêt. Mais, reprit mademoiselle de La Fayette, le roi ne peut-il pas donner une dot à une personne qui l'intéresse? Si jamais j'acquiers quelque empire sur son esprit, le premier usage que j'en ferai, sera de réclamer sa générosité pour le bonheur de mon amie. Non, interrompit la marquise, vous ferez un plus digne usage de l'empire dont vous parlez, vous ne l'emploierez que pour la gloire du roi et pour le bien de l'état. Saint-Ibal et moi n'avons aucun droit à de tels bienfaits. Le cardinal de Richelieu opposeroit d'excellentes raisons à cette libéralité mal placée; le roi, naturellement équitable, s'y rendroit, dans un temps surtout où la guerre et l'état des finances ne permettent pas de récompenser tant de vieux militaires qui se sont si vaillamment conduits!... Enfin le roi vous sauroit mauvais gré d'une demande si peu raisonnable; il vous en estimeroit moins, vous échoueriez, et vous perdriez de votre crédit sans avoir pu me servir. D'ailleurs vous

m'avez donné votre parole de garder fidèlement mon secret, ainsi vous ne pouvez faire de démarches relativement à ce secret qu'avec mon consentement, et je le refuse formellement sur ce point. A ces mots, mademoiselle de La Fayette embrassa son amie : elle convint que ces réflexions étoient parfaitement justes, et elle loua ses principes et son désintéressement. En ceci, dit madame de Beaumont, je ne montre que du bon sens; mais tel est l'avantage d'avoir des amis raisonnables : ceux-là n'engagent pas dans de fausses démarches, ils ne demandent que des services utiles, et cela seul les fait paroître moins importuns et plus désintéressés que les inconsidérés et les étourdis. Ah! reprit mademoiselle de La Fayette en soupirant, je n'aurai jamais peut-être l'occasion de profiter de vos sages conseils : au milieu des soins de la guerre, le roi m'oublie sans doute, et je ne le retrouverai plus le même à son retour. — Non, non, on ne sauroit vous oublier, et le roi est constant dans ses amitiés; il ne s'est détaché que lorsqu'on a pu lui prouver qu'on le trompoit. — Je l'avoue, je le regretterois! Il ne lui a

manqué, j'en suis sûre, pour être un grand roi, que de connoître la vérité et d'avoir pu compter sur le désintéressement et l'attachement de la personne capable de la lui découvrir. Mais il est défiant; après tant d'épreuves funestes, il doit l'être: me croira-t-il? — On croit dès qu'on aime. Mademoiselle de La Fayette ne contesta point la justesse de cette maxime; elle trouvoit dans son cœur de quoi la justifier.

Cependant on reçut bientôt des nouvelles des armées, et qui annoncèrent de brillans succès dus à la valeur du roi et à celle des troupes françoises. Nous avons vu depuis des exploits mille fois plus étonnans; mais dans aucun temps on n'a vu une ardeur belliqueuse plus généralement répandue que celle qui existoit alors en France. On comptoit deux princes de l'église, deux cardinaux, parmi les guerriers les plus intrépides (1); et la gloire de porter les armes sous les ordres de son roi et de défendre la patrie, les mit non-seulement à l'abri du ridicule, mais (dans un siècle si religieux) à couvert du blâme que devoient encourir des prêtres transformés en soldats.

On ne parloit à la cour que des armées et du roi. Dans ce moment de gloire et de péril, Louis XIII n'étoit plus ce prince foible et sauvage, dont ordinairement on s'occupoit si peu; c'étoit un monarque brillant et digne du trône. On se le représentoit au milieu des dangers à la tête de ses troupes, tous les vœux étoient pour lui; il étoit aimé, admiré, il régnoit.

Chaque jour d'absence et chaque nouvelle ajoutoient un degré d'exaltation aux sentimens de mademoiselle de La Fayette pour le roi. La pureté de son âme assuroit sa sécurité : cet attachement ne pouvoit l'effrayer; dans ses idées il n'avoit rien de commun avec l'amour. Les dangers de Louis la faisoient frémir; mais, certaine qu'il alloit prendre les rênes du gouvernement et déployer un grand caractère, c'étoit pour la France qu'elle trembloit. Elle souhaitoit avec passion son retour, non pour le frivole plaisir de le revoir et pour l'entretenir d'elle, mais pour lui parler de ses devoirs, pour élever son âme, pour lui inspirer de généreuses résolutions, et pour l'y maintenir : telles étoient du moins les pensées et les illusions de mademoiselle

de La Fayette. Enfin, on apprit avec transport la fin glorieuse de la campagne. Le roi reprit les places dont s'étoient emparés les Espagnols; et ces derniers, vaincus partout, furent obligés de repasser la Somme : d'un autre côté, les Impériaux, qui avoient pénétré en Bourgogne, se virent repoussés jusqu'au Rhin par le cardinal de la Vallette et le duc de Weimar. Qui a jamais pu résister aux François commandés par d'habiles généraux? Et ne savons-nous pas aujourd'hui que le capitaine qui aura assez de courage et de génie pour proposer à de semblables soldats des actions au-dessus de tout ce que l'histoire nous a transmis jusqu'ici de plus merveilleux, ne trouvera point d'obstacle; et que les guerriers intrépides dignes de recevoir ces ordres magnanimes, les exécuteront sans montrer même de l'étonnement qu'on puisse attendre d'eux de tels prodiges! Nation héroïque autant que brillante, qui, seule au milieu de tous les peuples de la terre, semble être à l'abri de la décadence qui suit toujours les longs succès, et qui, après avoir vieilli dans la gloire, non-seulement conserve sa prééminence, mais

l'élève encore par un éclat qu'on ne lui vit jamais et par des triomphes inouis !

Le roi revint : on avoit craint pour Paris même, et ce souverain si peu aimé fut reçu avec transport. Mademoiselle de La Fayette, témoin de cette joie universelle, ne vit plus en Louis que le digne successeur de Henri le Grand et l'héritier de toute sa gloire. Dans l'ivresse de ses illusions, elle pensa même que désormais les conseils de l'amitié lui seroient inutiles, et qu'il alloit de son propre mouvement réprimer la hauteur de Richelieu, abaisser cette puissance usurpatrice, et reprendre l'autorité royale.

Le roi, le lendemain de son arrivée, reçut toute la cour et tous les corps de l'état ; il parla avec grâce et dignité : le soir, il vint au cercle de la reine ; il y fut aimable, rempli d'affabilité, et il trouva le moyen de prouver, de mille manières délicates, à mademoiselle de La Fayette qu'il étoit plus occupé d'elle que jamais. Ce soir-là, mademoiselle de La Fayette étoit si belle, quoique toujours en deuil, suivant son vœu, sans aucun ornement ; sa physionomie étoit si animée, son teint si éblouissant, sa beauté avoit quelque

chose de si touchant, que tout le monde en fut frappé. Ce fut dans cette soirée qu'éclatèrent pour elle les sentimens du comte de Soissons et du comte de la Meilleraye. Saint-Ibal, qui étoit derrière mademoiselle de La Fayette, lui dit tout bas : Voulez-vous savoir à quel point la jalousie et l'envie peuvent enlaidir une belle femme? jetez les yeux sur madame la duchesse de Montbazon, examinez-la quand elle vous regarde. — Et d'où viendroit cette jalousie? — Ignorez-vous donc ses prétentions sur le cœur du comte de Soissons? et ne voyez-vous pas combien ces prétentions-là sont malheureuses ce soir? Je ne vois rien de tout cela, reprit mademoiselle de La Fayette avec distraction. En effet, elle ne voyoit qu'un seul objet.

Le lendemain matin, Louis vint chez la reine, y resta quelques minutes, et ne s'arrêta qu'un instant dans le cabinet des filles d'honneur; il s'approcha de mademoiselle de La Fayette, lui adressa quelques mots obligeans, et ensuite la conduisant à l'écart : Je ne sais pas encore, lui dit-il, quand je pourrai reprendre les entretiens qui me sont si chers, car, après

une absence de plusieurs mois, je me trouve surchargé d'affaires... Ah ! tant mieux ! s'écria Mlle de La Fayette, et puissiez-vous, sire, vous en occuper toujours !... Le roi sourit. Vous entendez souvent médire de ma paresse, reprit-il, j'en suis sûr ; mais je vous ai demandé de suspendre votre opinion, et de ne me juger qu'après m'avoir entendu. — Ah ! sire, comment attendre quand le cœur peut tout deviner ? — Que le vôtre me justifie toujours, il ne vous trompera point, et je serai consolé de bien des injustices !... Après avoir prononcé ces paroles avec un attendrissement qui toucha mademoiselle de La Fayette jusqu'au fond de l'âme, le roi sortit du cabinet.

La vie des camps, le mouvement de la guerre, les succès, les idées de gloire, les louanges universelles, une passion naissante, tout se réunissoit dans ce moment pour arracher Louis à son indolence habituelle : il annonça au cardinal qu'il vouloit se mettre au courant des affaires ; le cardinal parut applaudir à cette résolution, bien certain qu'elle ne seroit pas durable. Cependant les poëtes célébrèrent à l'envi le triomphe de nos armes ; déjà

la littérature françoise, sortie de l'obscurité, commençoit à produire de bons ouvrages : nous possédions les poésies de Malherbe ; Racan, son disciple, et quelques autres, étoient entrés avec honneur dans la carrière qu'il avoit ouverte ; le théâtre seul, resté dans l'ancienne barbarie, n'offroit encore qu'un spectacle dénué de goût et d'intérêt, des pièces embrouillées, sans imagination et sans vraisemblance, toujours froidement monstrueuses, grossièrement ridicules et par le style et par les plans ; néanmoins ces pièces étoient applaudies, et l'on aimoit le spectacle. On donna beaucoup de fêtes à la cour et à la ville : tous les gens de lettres profitèrent de ce moment d'enthousiasme, pour offrir au public des productions nouvelles dans tous les genres. Un jeune poëte, protégé alors particulièrement par le cardinal, se hâta de donner au Théâtre françois une tragédie qu'il venoit de finir. Quoique ce poëte ait dit depuis :

Le prix que nous valons, qui le sait mieux que nous?

il étoit loin de prévoir que cette tragédie alloit former l'époque la plus mémorable

de la littérature françoise, et commencer ce siècle brillant des arts, auquel Louis XIV devoit attacher son nom! Les plus heureux pressentimens d'auteur ne pouvoient donner à ce poëte l'idée de l'éclat de son succès et de la hauteur à laquelle il alloit s'élever! C'étoit Pierre Corneille; et c'étoit le Cid qu'on alloit jouer.

La reine annonça qu'elle iroit à la première représentation de cette tragédie; et Louis, sachant qu'elle y mèneroit mademoiselle de La Fayette, déclara qu'il y iroit avec elle; d'ailleurs il étoit sûr qu'il seroit doublement applaudi, et pour paroître en public, et pour se montrer avec la reine, qui étoit universellement aimée. La présence annoncée du roi et de la reine attira un monde prodigieux à la première représentation du Cid. Le roi reçut avec émotion des applaudissemens unanimes; mademoiselle de La Fayette en étoit le témoin : assise dans le fond de la loge, derrière la dame d'honneur de la reine, elle étoit placée de manière à pouvoir être vue du roi, sans qu'il fût obligé de se retourner pour la regarder. Enfin la toile se lève, et la première scène du Cid

commence. La seule exposition excite un intérêt qu'on n'avoit jamais éprouvé; un profond silence exprime une attention dont rien ne peut distraire, et qui s'affermit de scène en scène; la surprise et l'admiration rendent long-temps les spectateurs immobiles; chacun croit entendre pour la première fois parler des héros et des amans; ce langage si vrai, ces sentimens si nobles et si pathétiques de gloire et d'amour, pénètrent toutes les âmes, exaltent toutes les têtes : ce n'est point une représentation théâtrale, ce n'est point une fiction, c'est une révélation sublime de tout ce que le cœur humain peut ressentir de plus touchant, de tout ce qu'il peut inspirer de plus héroïque!... On écoute avec avidité, on pleure, on respire à peine; mais on n'ose applaudir, on craint d'interrompre, on ne veut rien perdre, pas même un seul mot!.... A la fin, l'enthousiasme se manifeste; long-temps contenu, il éclate avec la plus impétueuse énergie. Au milieu des applaudissemens redoublés, on entendoit des cris, mille fois répétés, qui demandoient l'auteur.... On découvre enfin Corneille dans une petite loge; quelques amis qui

l'entouroient le désignent et le montrent au public ; alors l'ivresse fut au comble : par un transport qui saisit à la fois tous les esprits, par une acclamation universelle, on le proclama le plus *grand* de tous les poëtes tragiques. Et la postérité lui conserve ce titre éclatant qu'il reçut dans l'enfance de l'art dont il fut le créateur !..!. En rendant hommage à cet étonnant génie, ne doit-on pas aussi admirer la nation sensible et spirituelle qui sut si bien apprécier ce premier chef-d'œuvre? N'ayant vu représenter jusqu'alors que les plus misérables productions, elle avoit conservé néanmoins un sentiment inné si juste du beau et du vrai, que, sans réflexion, sans gradation, elle jugea tout à coup, dans le court espace de cette fameuse soirée, avec le goût le plus délicat, le plus sûr, et comme les hommes les plus éclairés du siècle suivant. Dans tout Paris, durant tout le reste de la journée, on ne s'entretint que du Cid ; le souvenir de tout autre intérêt fut effacé ; l'ambition même oublia ses espérances, suspendit ses projets, pour ne s'occuper que de cette pièce immortelle : jamais la puissance du génie ne se montra d'une ma-

mière plus éclatante; et quelle impression ne fit-elle pas sur le cœur de Mlle de La Fayette, et même sur celui de Louis!.... Pendant tout le cours de la pièce, l'un et l'autre s'étoient mille fois regardés involontairement: mademoiselle de La Fayette cherchoit un cœur qui comprît comme elle les sentimens de Chimène, et ses yeux en pleurs se portoient sur le roi!.... elle jouissoit de son attendrissement; l'émotion si vive qu'il montroit étoit pour elle une preuve certaine de la sensibilité et de l'élévation de son âme; et l'admiration qu'elle lui voyoit ajoutoit un charme inexprimable à celle qu'elle éprouvoit elle-même.

Louis, malgré le dernier élan que la tragédie du Cid venoit de lui donner, fut en peu de jours excédé des affaires; il est vrai que le cardinal avoit soin de les lui présenter si épineuses et si embrouillées, que l'homme le plus capable d'application auroit pu en être épouvanté. Lorsque les esprits paresseux sortent tout à coup de leur indolence, c'est pour y retomber ensuite avec plus d'apathie que jamais; l'effort qui les avoit tirés de leur état habituel leur a tellement coûté, qu'ils n'as-

pirent plus qu'à cette espèce d'engourdissement qu'ils appellent du repos, et dont néanmoins les ennuis accablans sont pires que la fatigue.

Mademoiselle de La Fayette, toujours bien traitée de la reine, passoit toutes les soirées chez cette princesse. Elle y entendoit avec peine beaucoup d'épigrammes sur les travaux de cabinet auxquels le roi se livroit dans ce moment : on sembloit croire que cette ardeur se ralentiroit bientôt; on censuroit avec aigreur le cardinal sur plusieurs grâces éclatantes accordées à quelques militaires depuis la dernière campagne : c'étoit surtout censurer le roi, qui les avoit signées. Mademoiselle de La Fayette n'osoit prendre le parti du roi, parce qu'elle craignoit de le défendre avec trop de chaleur ; mais elle entreprit de justifier le cardinal ; elle faisoit même son éloge : elle rappeloit qu'il érigeoit l'Académie françoise et rebâtissoit la Sorbonne ; qu'il avoit fondé l'Imprimerie royale, qu'il établissoit le Jardin des Plantes, et qu'il étoit le bienfaiteur des grands artistes (a) et de tous les gens

(a) Entre autres Le Poussin et Le Sueur (2).

de lettres les plus distingués (3). Ce langage déplut à plusieurs personnes, fut approuvé de quelques autres ; et rapporté fidèlement par Chavigny au cardinal. Ce dernier en conclut que le projet de mademoiselle de La Fayette étoit d'obtenir sa faveur et du crédit. Les gens en place sont au fond beaucoup plus modestes qu'on ne le croit, car ils supposent toujours que les louanges qu'on leur donne sont intéressées, et ils ne pensent jamais qu'on puisse les aimer pour eux-mêmes. La flatterie n'est donc pas aussi persuasive qu'on l'imagine. Elle seroit peut-être moins corruptrice, si elle abusoit entièrement ; elle laisseroit du moins la candeur : mais, comme elle ne trompe qu'à demi, en exaltant l'orgueil elle donne une défiance générale qui s'étend sur tout, et qui flétrit jusqu'à l'amitié.

Comme on l'avoit prédit chez la reine, Louis, bientôt excédé d'un travail qu'on lui rendoit si pénible, remit tout à coup les affaires entre les mains du cardinal, en se promettant bien de ne plus s'en mêler que pour la forme. Ce jour même, le comte de la Meilleraye, parent du cardinal, lui fit part de sa passion pour ma-

demoiselle de La Fayette, et du désir qu'il éprouvoit d'obtenir sa main : le cardinal l'approuva, et chargea Chavigny de le dire à mademoiselle de La Fayette. Ne doutant point d'une réponse favorable, le cardinal en parla au roi pour lui demander son agrément; Louis fut ému, et son trouble n'échappa point aux regards pénétrans de Richelieu. Après un moment de silence, le roi prenant la parole : Mademoiselle de La Fayette, dit-il, désire-t-elle cette alliance? — Sire, nous ignorons encore ses sentimens; mais je suppose que, si elle n'a pas un autre engagement, elle ne rejettera point une proposition qui, de toute manière, doit lui paroître avantageuse. — Il faut savoir sa réponse; vous m'en rendrez compte. Ces paroles, prononcées sèchement, achevèrent de confirmer les soupçons de Richelieu; il n'insista point, et il parla d'autre chose.

Le cardinal attendit impatiemment le rapport que devoit lui faire Chavigny; et lorsque ce dernier vint lui dire que mademoiselle de La Fayette, avec autant de fermeté que de politesse, avoit sans balancer refusé cette brillante alliance, le cardinal, au lieu de montrer du mé-

contentement, sourit. Ceci du moins, dit-il, a servi à me faire connoître avec certitude une intrigue toute formée. Le roi est amoureux de mademoiselle de la Fayette, et ils sont d'accord. — On disoit, il y a six mois, avant la dernière campagne, que le roi avoit du penchant pour elle; mais depuis on n'en a plus parlé. — Ils sont d'accord, vous dis-je, et ce profond mystère prouve que le roi met plus d'importance à cette intrigue qu'à celle qu'il eut jadis avec mademoiselle de Hautefort. — Votre éminence supposeroit-elle qu'ils se voient en secret? Non, répondit en riant le cardinal, cela seroit trop fort pour le roi; il faudra bien du temps pour qu'il en vienne là;.... mais j'imagine qu'ils s'écrivent. — Tout le monde vante la sagesse de mademoiselle de La Fayette. — Mais on vante aussi beaucoup son esprit; si l'on n'exagère pas, elle a donc de l'ambition.... Il faut absolument que j'aye un entretien particulier avec elle. — Je crois qu'elle le désire; les éloges qu'elle donne sans cesse à votre éminence..... — Oui; maintenant j'en vois le motif : elle sent qu'elle ne pourra compter sur le roi qu'autant que

je n'y mettrai point d'obstacle. — Cela est clair. — En effet, si elle me montre un dévouement sincère, loin de lui nuire je la servirai. L'embarras est de trouver un moyen de lui parler sans éclat, sans qu'on le sache. — Le comte de Soissons donne un bal masqué ces jours-ci, ce seroit une bonne occasion. — Non, elle seroit masquée : dans ces sortes d'entretiens, il faut pouvoir observer les mouvemens et le jeu de la physionomie, surtout avec une jeune personne qui n'est que depuis huit mois à la cour; d'ailleurs, le roi ira sûrement à ce bal et ne la quittera point. Mais je l'y ferai suivre, et l'on saisira un moment favorable pour donner un rendez-vous à mademoiselle de La Fayette. — A Paris? — C'est mon projet; chez la duchesse d'Aiguillon (a). — Mademoiselle de La Fayette a trop d'esprit pour ne pas sentir tous les avantages d'un tel rendez-vous... — Oui, j'imagine qu'elle ne dédaignera ni ne rejettera les offres que je compte lui faire.

C'est ainsi que jugent les plus grands génies lorsqu'ils sont livrés au torrent

(a) Nièce du cardinal.

des affaires et dominés par l'ambition, parce qu'il y a une certaine grandeur d'âme et une perfection de droiture dont ils ont rarement l'idée. En général, cette manière de juger les hommes est assez juste; mais ne point admettre d'exception, c'est méconnoître ce qui honore le plus la nature humaine, c'est calomnier des âmes privilégiées qui existent dans toutes les classes : pour découvrir l'artifice et la mauvaise foi, il ne faut qu'une pénétration vulgaire; mais pour discerner une haute vertu, pour savoir lire dans un cœur délicat et généreux; pour y retrouver ses sentimens, comme on reconnoît ses propres traits dans un miroir, il faut être éclairé par une lumière céleste; et cette clarté si pure peut seule donner un caractère véritablement divin à la puissance protectrice et bienfaisante.

Le cardinal se hâta d'aller rendre compte au roi de la réponse de mademoiselle de La Fayette. Il vit la physionomie de Louis s'épanouir, et la joie briller dans ses yeux; il feignit de ne rien remarquer, et quitta le roi, charmé d'avoir découvert un secret dont il se promettoit de tirer un utile parti.

Louis, le lendemain matin, se rendit avec empressement chez la reine, afin d'avoir une longue conversation avec mademoiselle de La Fayette; mais son chagrin fut extrême en apprenant que mademoiselle de La Fayette étoit partie subitement pour aller soigner à Paris son amie la marquise de Beaumont, dangereusement malade. Louis voulut que du moins mademoiselle de La Fayette pût connoître qu'il prenoit part à son inquiétude. Il envoya deux fois par jour un page s'informer, de sa part, des nouvelles de madame de Beaumont. On parla beaucoup de ces messages, qui annonçoient la plus haute faveur, et l'on en devina facilement le motif. Mademoiselle de La Fayette en fut profondément touchée. Son amie étant hors de tout danger au bout de huit jours, la duchesse d'Aiguillon vint faire une visite à la marquise; elle trouva chez elle mademoiselle de La Fayette, dont elle parut s'occuper uniquement, et qu'elle invita à déjeuner pour le lendemain matin. Lorsque la duchesse fut sortie, madame de Beaumont regardant en riant mademoiselle de La Fayette: Que pensez-vous, lui dit-elle,

de toutes les jolies choses qu'on vient de vous dire? — Mais, en effet, cela est singulier. — Point du tout; c'est le cardinal qui vous parloit là. — Le cardinal! Et pourquoi?.... — Pour vous gagner, parce qu'on vous croit en faveur. Voulez-vous beaucoup d'argent et des grâces pour vos amis, unissez-vous au cardinal, n'agissez que d'après ses conseils; surtout qu'il sache par vous tout ce que vous dira le roi; trahissez l'amitié pour la cupidité: voilà comme on fait fortune ici. — Je comprends bien que le cardinal puisse désirer que les personnes qui approchent le roi se conduisent ainsi; mais comment s'y prend-il pour le leur proposer? — Avec une noble franchise, en disant: *Soyez-moi dévoué, et vous aurez des pensions et du crédit; sinon, je vous perdrai.* Ce n'est pas là de l'éloquence; mais il y a de la magie dans ces paroles: elles ravissent, elles persuadent, elles entraînent.... — Je suis bien peu de chose dans l'état, et le cardinal y est tout-puissant; néanmoins je doute qu'il ose me parler ainsi. — Il y fera peut-être un peu plus de façons avec vous; mais le fond des discours sera le même: *promesses et*

menaces. — Comment [illegible] de pouvoir séduire en montrant du mépris? —Eh, mon Dieu! les politiques méprisent tous les hommes, et surtout les gens incorruptibles, qui ne sont à leurs yeux que des hypocrites ou des dupes.

Mademoiselle de La Fayette se rendit à l'invitation de la duchesse d'Aiguillon par pure bienséance; elle y porta de la défiance, toute sa fierté et une froideur glaciale. La duchesse avoit cet esprit de cajolerie qui ne séduit et ne trompe que les débutans dans le monde, mais qui réussit toujours dans les femmes d'un certain âge qui ont un rang élevé et une grande maison. On leur sait gré avec raison de n'être jamais impertinentes et dédaigneuses; leur accueil caressant, quoique banal, flatte toujours un peu: c'est un faux air de bonté auquel personne ne se méprend, et qui laisse dans tous les esprits créée de l'artifice et de la fausseté, mais que tout le monde s'accorde à louer, parce que chacun voudroit pouvoir persuader aux autres qu'il a été sincère à son égard. La duchesse s'étoit fait une grande réputation, comme protectrice éclairée des beaux-arts et de la littérature; et

ceux qui aiment les lettres ne doivent pas chercher à la rabaisser. Il est vrai que l'on soutenoit chez elle des *Thèses d'amour*, dans les formes observées alors à la Sorbonne pour soutenir les thèses théologiques; ce ridicule tombe beaucoup moins sur elle que sur le cardinal, qui, en inventant ces amusemens profanes, oublioit son état et le rappeloit ainsi sans le vouloir. Au reste, ces dissertations établirent à la cour ce goût des plaisirs de l'esprit, qui eut tant d'éclat sous le règne de Louis XIV; enfin, la maison de la duchesse fut le berceau de l'Académie françoise. Corneille et Rotrou y reçurent de nobles encouragemens, et les plans du Cid et de Venceslas y furent médités.

Mademoiselle de la Fayette fut reçue à bras ouverts par la duchesse, qu'elle trouva seule. Pendant le déjeuner, la duchesse, pour plaire à mademoiselle de La Fayette, mit en œuvre tout ce que la flatterie peut avoir de plus séduisant, les caresses, les éloges sur sa beauté, son esprit, les prédictions sur l'éclat que devoit avoir son avenir (4).... Ensuite elle tourna la conversation sur le cardinal, et prenant un ton moins sérieux, elle dit en souriant

qu'il n'ignoroit pas qu'elle avoit en plus d'une occasion été son défenseur; ensuite affectant un air de confidence, elle ajouta qu'elle avouoit que le cardinal étoit un ennemi *implacable*, mais qu'il étoit aussi l'ami le plus ardent et le plus généreux. Mademoiselle de La Fayette écoutoit en silence tout ce *préambule*, lorsque la porte s'ouvrit, et l'on vit paroître le cardinal. Mademoiselle de La Fayette se leva, et fit quelques pas pour sortir, comme par discrétion; la duchesse et le cardinal la retinrent : on s'assit, on s'entretint de choses indifférentes; au bout d'un quart d'heure, un valet de chambre vint parler tout bas à la duchesse, qui demanda ensuite la permission d'aller dire un mot à un homme d'affaires qui l'attendoit dans son cabinet. D'ailleurs, ajouta-t-elle en s'adressant à mademoiselle de La Fayette, je sais que M. le cardinal sera bien aise de vous parler en liberté de ce pauvre comte de la Meilleraye, auquel vous avez si inhumainement ravi toute espérance; ainsi je vous quitte sans peine pour quelques instans. En disant ces mots, elle se leva, embrassa tendrement mademoiselle de La Fayette, et sortit. Alors le cardinal se

trouvant seul avec mademoiselle de La Fayette. J'ai, lui dit-il, des remercîmens et des reproches à vous faire : je sais, mademoiselle, avec quelle bonté vous parlez de moi; et de toutes manières j'aurois regardé comme un bonheur de vous voir entrer dans ma famille; mais les liens de l'amitié valent bien ceux de parenté.... Je veux être votre ami.... Ici mademoiselle de La Fayette s'inclina d'un air respectueux, mais elle ne répondit rien.... Les courtisans et les politiques sont tous excellens physionomistes : comme ils croient rarement ce qu'on leur dit, ils s'attachent surtout à pénétrer ce qu'on veut leur cacher. Ils ont fait une étude particulière des mouvemens du visage : un regard, un geste, la manière d'écouter, leur en apprennent souvent davantage que l'indiscrétion ou l'ingénuité. Le cardinal vit sur le visage de mademoiselle de La Fayette une insouciance, un calme, une dignité, qui lui causèrent un profond étonnement : cette phrase, *je veux être votre ami*, ces paroles solennelles dans la bouche de Richelieu n'avoient produit aucun changement sur sa physionomie !... Ce maintien imposant donnoit aux yeux du car-

dinal plus d'importance à la conquête qu'il vouloit faire ; il l'avoit désirée vivement, mais maintenant il y attachoit un prix immense : échouer eût été à la fois un malheur et une honte. Quoi ! le véritable souverain de la France, le plus habile négociateur et le plus grand politique de l'Europe, ne pourroit gagner une jeune personne de vingt-trois ans, sans expérience, et s'assurer de son dévouement !.... Ce doute n'étoit pas supportable : il falloit donc mettre en œuvre tous les moyens de séduction, et tout employer pour réussir. Et vous, mademoiselle, reprit le cardinal après quelques instans de silence, voulez-vous être mon amie ? Vous n'avez plus de père, me permettrez-vous de vous en tenir lieu ? de vous offrir les conseils de l'expérience, de vous guider dans un pays qui ne peut vous être connu, et dont les routes sont si difficiles et si dangereuses, qu'on ne peut s'y égarer sans finir par s'y perdre sans retour ? — Oui, monseigneur, je le crois, quand on s'engage dans des chemins détournés et ténébreux ; mais on n'a rien à craindre lorsqu'en plein jour on suit la grande route avec persévérance. Ces pa-

rol[illegible] prononcèrent d'un ton ferme et avec la plus noble fierté, interdirent tellement le cardinal, qu'il resta muet, les yeux fixés sur mademoiselle de La Fayette..... La colère et le ressentiment commençoient à se mêler à son étonnement; cependant cette élévation d'âme, ce dédain de sa protection et de son amitié lui parurent si peu naturels, qu'il s'imagina que l'on vouloit des offres plus positives et plus *solides*. Cette idée le ranimant un peu: Parlons franchement, dit-il en souriant, je sais tout..... — Eh quoi, monseigneur? — Le roi vous aime: la pureté de son cœur et de ses principes vous permettent d'en convenir; son intérêt, le vôtre, je dirai mieux, celui de l'état, demandent que nous soyons unis. — Quelle espèce d'union votre éminence me propose-t-elle? — Une confiance entière de votre part, une reconnoissance *active* de la mienne.... Le cardinal avoit l'intention de promettre des titres, des terres, des pensions; mais mademoiselle de La Fayette qui, les yeux baissés, l'écoutoit froidement, leva tout à coup les yeux, le regarda fixement, et ce regard lui coupa la parole..... Il sentit qu'il falloit prendre

une tournure adroite, pour oser faire à cette personne imposante des offres qu'il avoit prodiguées jusqu'alors, avec tant de succès, à tant d'autres et sans aucun détour. Tandis qu'il cherchoit à composer un discours artificieux, mademoiselle de La Fayette prenant à son tour la parole : Votre éminence, dit-elle, ne me demande sans doute que des confidences personnelles, les seules que l'on puisse faire avec honneur; mais je n'ai point de secrets, mon cœur est sans ambition, et ma vie sans mystère : d'ailleurs, la grande âme de votre éminence me croira sans peine, quand j'ajouterai que si jamais le roi daignoit m'honorer de sa confiance, il n'y auroit point sur la terre de séduction ou de puissance qui pût me la faire trahir. A ces mots, le cardinal rougit; mais dissimulant son dépit mortel : On ne répond dignement à la confiance d'un grand roi, répliqua-t-il, que lorsqu'on est en état de lui donner d'utiles conseils; et je vous proposois, mademoiselle, de vous en rendre capable, parce que l'esprit, dans ce cas, ne peut suppléer aux lumières qui vous manquent... — Mais je crois, monseigneur, que la droiture suf-

fit.... — Vous avez peu d'usage de la cour, et peut-être apprendrez-vous un jour que les marques de mon estime n'étoient pas à dédaigner. — Personne n'attache plus de prix que moi à l'estime de votre éminence; je ne pense pas qu'elle m'en ait donné des preuves dans cet entretien, mais je suis sûre de l'avoir méritée. Je n'ai plus qu'un mot à vous dire, reprit le cardinal hors de lui, c'est qu'ici la faveur n'est qu'une illusion, sans mon appui. — Je ne croirai point, monseigneur, ce qui dégraderoit mon souverain et le vôtre. — Songez à ce que j'ai fait et à ce que je suis.... Songez à l'avenir!... Comparez le sort de mes ennemis à la situation de mes amis.... et choisissez. — Je songe à mon devoir: avec cette seule pensée, on n'est ni séduite par des promesses, ni intimidée par des menaces. A ces mots, le cardinal, furieux, se leva: Vous êtes jeune, lui dit-il avec un sourire amer, et j'excuse d'autant plus facilement la présomption qui vous enivre, que je suis sûr de vous en guérir. En disant ces paroles, il s'éloigna brusquement et disparut. Et ce fut ainsi que la droiture et la vertu déconcertèrent toutes les combi-

naisons de l'expérience, et tous les artifices de l'homme de l'univers le plus consommé dans les négociations et dans les affaires.

Le cardinal, outré, sortit avec l'inébranlable résolution de perdre celle qui osoit lui résister et braver son autorité avec tant de sang-froid et de fermeté; celle qui avoit pu l'embarrasser et le confondre!... L'habitude des affaires et du commerce des hommes ne permet jamais, après une longue conversation, de prendre un refus positif pour une résistance simulée : la grandeur d'âme peut être attribuée à la présomption; mais elle a un caractère si imposant, qu'il est impossible de la confondre avec l'artifice. Le cardinal, bien convaincu qu'il ne séduiroit jamais mademoiselle de La Fayette, ne songea plus qu'aux moyens de l'éloigner pour jamais de la cour.

Le comte de Soissons, qui ne vouloit donner un bal que pour mademoiselle de La Fayette, le retarda en voyant que la maladie de madame de Beaumont l'empêcheroit d'y venir; sous un prétexte assez frivole, il prit pour ce retard les ordres du roi et de la reine, qui avoient promis

d'honorer la fête de leur présence. Le roi, par le même sentiment qu'éprouvoit le comte de Soissons, fut charmé de voir éloigner ce jour. Le cardinal, instruit de toutes ces circonstances et de quelques autres, se promit d'en profiter avant le retour de mademoiselle de La Fayette. Il dit au roi qu'il avoit rencontré par hasard, chez la duchesse d'Aiguillon, mademoiselle de La Fayette, qu'il lui avoit demandé pourquoi elle rejetoit les vœux du comte de la Meilleraye, et que cette question si simple avoit paru lui causer beaucoup d'embarras. A ces mots, le roi, véritablement embarrassé lui-même, prit un air mécontent et sévère, parce qu'il crut qu'on alloit lui parler de sa liaison avec mademoiselle de La Fayette. La cardinal feignit de ne pas remarquer son trouble. J'ai découvert depuis, dit-il, les secrets qu'on vouloit me cacher : le comte de Soissons est éperdûment amoureux de mademoiselle de La Fayette, et, suivant les apparences, il n'en est pas haï.... — Comment? — C'est pour elle qu'il donne une fête, c'est pour elle qu'il la retarde, c'est pour elle qu'il vient de rompre avec madame de Mont-

bazon.... — Toutes ces choses peuvent prouver son amour, et non que cet amour soit partagé. Elle a la réputation d'être trop sage pour donner des espérances à un homme qu'elle ne pourroit épouser. — Ce ne seroit pas le premier exemple d'un mariage secret de ce genre! Elle est si belle et si ambitieuse! disent les gens qui la connoissent... — Ambitieuse!... et qui dit cela? — La duchesse de Chevreuse, Chavigny, la marquise de Beaumont..... — Mais son intelligence avec le comte de Soissons?.... quelles en sont les preuves? je veux le savoir, expliquez-vous nettement. — Sire, je n'ai nul intérêt à faire un mystère de ce qu'on m'a dit sur cette intrigue..... — Parlez donc. — Saint-Ibal, attaché au comte de Soissons, va sans cesse chez elle. Ce n'est sûrement pas pour son compte, il n'iroit pas ainsi ouvertement sur les brisées de son maître. De tous les hommes de la cour, Saint-Ibal est celui que mademoiselle de La Fayette traite le mieux; enfin ils s'écrivent régulièrement... — Ils s'écrivent!...—Et l'on sait que Saint-Ibal n'est que *le* porteur des lettres qui lui sont adressées... — Qui vous a dit tout

cela ? Un amant rejeté, désespéré, le comte de la Meilleraye. — Il suffit, je prendrai des informations, et si votre rapport se trouve exact je ne souffrirai point qu'une telle personne reste auprès de la reine. — Sire, ce n'est point un rapport, c'est une simple conversation que la curiosité de votre majesté a prolongée. Je ne parle que d'après le bruit public et sur les plaintes d'un amant désolé : la jalousie est en général clairvoyante, mais enfin il est possible qu'elle puisse s'abuser, du moins dans quelques détails; ainsi je ne réponds de rien.

Le roi termina brusquement cet entretien, congédia le cardinal, et fit appeler Boisenval. C'étoit un homme subalterne, très-intrigant, d'une extrême activité, et qui depuis long-temps possédoit toute la confiance du roi dans toutes les choses que ce prince vouloit faire à l'insu du cardinal et de ses favoris en titre (a). On le savoit, les favoris le haïssoient, le cardinal montroit pour lui beaucoup de dédain, et la faveur de Boisenval n'en

(a) Historique.

étoit que plus assurée. D'un autre côté, Boisenval, dans ses entretiens secrets avec Louis, laissoit voir la plus grande animosité contre Richelieu; mais il ne disoit du mal que de son caractère et de son cœur, il n'attaquoit jamais en lui l'homme d'état; il convenoit même, avec un air d'humeur et de dépit, qu'il tenoit l'*Europe dans sa main*; il le louoit à l'excès avec un art infini, dans un langage vulgaire, mêlé d'injures qui ne signifioient rien : ces éloges-là ne paroissent pas suspects; et le roi avoit la bonhomie de ne voir que de la médisance dans ces discours. L'art de déchirer et de nuire en paroissant louer est tellement d'usage à la cour, qu'il y trompe moins qu'ailleurs; mais l'art inverse de louer en affichant une intention contraire y est beaucoup moins nécessaire et moins connu : il demande des formes vives, brusques, souvent grossières, et en même temps un esprit fin et délié, qui le rendent extrêmement difficile. Boisenval le possédoit parfaitement, il en avoit reçu des leçons d'un grand maître, et ce maître étoit Richelieu, auquel il étoit entière-

ment vendu, et sans que personne au monde en eût le moindre soupçon (a).

Louis chargea Boisenval d'épier mademoiselle de La Fayette et Saint-Ibal, et de tâcher de découvrir s'il étoit vrai qu'ils eussent ensemble une correspondance par écrit. Boisenval, par ordre de Richelieu, avoit déjà fait à ce sujet une infinité de démarches, et il étoit parvenu à intercepter une lettre de Saint-Ibal adressée à mademoiselle de La Fayette, et qu'il remit à Richelieu; ce dernier ouvrit la lettre et y trouva ce qui suit:

« Convenez, mademoiselle, que je suis » un tiers incommode; qu'hier au soir » je suis arrivé trop tôt, et que vous m'a- » vez trouvé bien importun? Vos senti- » mens pour la personne qui vous aime » avec tant de passion, ne vous ont pas » permis de dissimuler ce que vous pen- » siez. Vous m'avez accueilli l'une et » l'autre, comme deux amans recevroient » un vieux tuteur bien jaloux qui vien- » droit tout à coup interrompre l'entre- » tien le plus passionné.. Cela est tout

(a) Historique.

» simple, et je ne m'en plains pas; je
» vous promets seulement d'être plus dis-
» cret à l'avenir.

» Je ne prends la liberté de vous
» écrire, mademoiselle, que pour vous
» dire que j'ai exécuté vos ordres : votre
» commission est faite, et avec tout le
» zèle que vous devez attendre de mon
» respect et de mon dévouement.

» SAINT-IBAL. »

Le cardinal, après avoir lu cette lettre, ne douta point de la parfaite intelligence de mademoiselle de La Fayette et du comte de Soissons. Certain d'avoir entre les mains de quoi perdre cette personne si fière, il avoit parlé au roi comme on l'a vu. Lorsque Boisenval lui eut rendu compte de la commission dont le roi l'avoit chargé, il lui dit d'attendre quelques jours; et sur-le-champ Boisenval, par son ordre, conjura le roi de se procurer de l'écriture de Saint-Ibal et de mademoiselle de La Fayette : Car si je parviens, dit-il, à m'emparer de leurs lettres, il faut que votre majesté soit assurée qu'elles sont de leur écriture; car, pour ne pas conserver de doutes sur cette in-

trigue, il faudroit supposer à mademoiselle de La Fayette une perfection d'hypocrisie et de fausseté dont je crois que M. le cardinal est seul capable.... Vous êtes un bonhomme, Boisenval, dit le roi, vous n'avez pas d'idée des artifices dont les femmes sont capables.... — Cela est vrai, sire; mais je vois pourtant bien toutes les ruses de son éminence. Cette étude, que je fais depuis si long-temps, devroit avoir formé mon esprit. Par exemple, je devine qu'il a pénétré les sentimens de votre majesté pour mademoiselle de La Fayette, qu'il en est jaloux, et qu'il seroit charmé de sa disgrâce. — Oui, j'en suis sûr : il a toujours traversé mes affections!... — Il a un grand génie, dit-on, le travail le plus diabolique ne lui coûte rien; mais il a un cœur de roche, et je ne serois pas étonné qu'il eût calomnié cette pauvre mademoiselle de La Fayette. — Ah! plût au ciel!... Depuis avant-hier que je vous ai parlé, vous n'avez rien découvert?... — Non, sire,... du moins avec certitude, et ce n'est qu'ainsi que je veux parler.... — On vous a donc dit quelque chose? — Des *ouï-dire*.... des *on dit*.... Et qui sait même si ce n'est pas M. le car-

dinal qui fait répandre tous ces bruits ?..
— Mais quels bruits ? — On assure que la marquise de Beaumont n'a point été malade;.... que c'étoit une maladie feinte pour favoriser de certains rendez-vous ... — Madame de Beaumont seroit capable de jouer un rôle aussi vil !... — C'est ce que j'ai répondu;... mais elle est sans aucune fortune, elle a des dettes ; M. le comte de Soissons est magnifique et généreux.... — Cela est trop bas, je ne puis le croire. — Ni moi non plus : d'autres prétendent que madame de Beaumont n'est pas dans la confidence; que seulement sa maladie a servi de prétexte à mademoiselle de La Fayette pour prolonger son séjour à Paris, et que, tout simplement, mademoiselle de La Fayette reçoit le prince dans sa propre maison. — La maison de feu la comtesse de Brégi, dont elle a hérité ? — Oui, sire.... — Mais elle devoit vendre cette maison ?.... — D'autant mieux qu'elle en a une autre à Vincennes,... elle vouloit vendre celle de Paris : le marché étoit presque fait ; tout d'un coup elle vient de le rompre.... Cela, par exemple, est singulier.... — Vous êtes sûr de cela ?... — Oh oui, sire ; et voici

ncore un fait : elle va presque tous les soirs dans cette maison, elle y reste *deux heures* au moins ; personne alors n'y peut entrer, à l'exception d'un seul homme enveloppé dans un grand manteau... Au bout de deux heures, cet homme sort ; un moment après, mademoiselle de La Fayette retourne chez son amie, y passe le reste de la soirée, et retourne ensuite se coucher dans sa maison. Voilà ce qui se passe depuis quinze jours. — Boisenval, êtes-vous certain de cela ? — Sire, je l'ai vu de mes yeux hier et avant-hier ; mais il est bien possible que cet homme ne soit pas M. le comte de Soissons. — Allez encore ce soir vous cacher vis-à-vis de sa maison, et revenez demain me parler à trois heures après midi.

Cet entretien plongea le roi dans la plus douloureuse anxiété ; tout ce que lui disoit le cardinal lui paroissoit suspect ; mais le rapport *si naïf* de Boisenval, auquel il croyoit tant de bonhomie, faisoit sur son esprit, naturellement défiant, une profonde impression : il se renferma, ne dormit point, se livra aux idées les plus mélancoliques, et attendit ainsi le retour de Boisenval.

Le lendemain, à l'heure prescrite, Boisenval arriva : Eh bien ? s'écria le roi aussitôt qu'il parut... Sire, dit Boisenval, j'ai vu hier au soir la même chose : mademoiselle de La Fayette rentrer dans sa maison au déclin du jour, et [illegible] d'heure après, l'homme à pied, enveloppé dans le grand manteau, se glisser mystérieusement chez elle ; mais, poursuivit-il, j'apporte quelque chose de plus positif ; c'est une lettre de Saint-Ibal, que j'ai trouvé le moyen d'intercepter. — Adressée à mademoiselle de La Fayette ? — Oui, sire : j'ignore ce qu'elle contient ; la voici. — Je connois l'écriture de Saint-Ibal ; donnez. A ces mots, Louis prit la lettre (très-adroitement recachetée), l'ouvrit en tremblant ; et après l'avoir lue avec un saisissement affreux : La perfide ! s'écria-t-il : avec cette figure céleste, cet air noble et rempli de candeur !.... Ah ! quelle fausseté !.... Ecoutez, Boisenval, écoutez ces phrases : *Vos sentimens pour la personne qui vous aime avec tant de passion !....* Et celle-ci : *Vous m'avez accueilli l'une et l'autre, comme deux amans recevroient un vieux tuteur bien jaloux, qui viendroit tout à co[illegible]*

rompre un entretien passionné.... Peut-il maintenant rester un doute? — Ah! sûrement ce n'est pas Saint-Ibal qui est son amant; il est prouvé maintenant qu'il n'est que le confident de ces amours clandestines, et que l'homme au manteau est assurément le prince.... — Fille sans pudeur, et véritablement perverse!... après la confiance que je lui ai montrée, me tromper ainsi!... — Mais, sire, on sait que les sentimens de votre majesté ne passent jamais les bornes de l'amitié la plus chaste et la plus pure!.... — Eh! puis-je accorder un tel sentiment à une femme capable de nouer et d'entretenir une intrigue si criminelle?... — Votre Majesté ne connoît pas l'amour; il entraîne dans des égaremens.... — Ah! que je suis malheureux!... oui, je le serai jusqu'au tombeau!... On m'a enlevé ou j'ai perdu tout ce que j'aimois!.... La mort m'a ravi le connétable de Luynes.... Ci[illegible] forcé de me séparer de ma mère.... Mademoiselle de Hautefort trahissoit mes secrets.... Du moins je pouvois estimer ses mœurs; mais celle-ci!... Je n'ai rien admiré comme elle;.... et il faut la mépriser!... Dites-moi, Boisenval, sont-ils donc mariés en secret?.... Je ne puis

me persuader qu'une personne si modeste et si pieuse ait un amant!.... Ils sont mariés!.... — Oui, sire, ils auront fait un mariage de conscience; ils s'aiment éperdûment. — Quelle insolence! un prince du sang oser disposer de sa foi, de sa main sans mon consentement! Ce mariage est de toute nullité. — Oui; mais il leur assure le bonheur de s'aimer sans remords!.... Le cardinal le sait, j'en suis certain. — Cela est possible, il sait tout.... — Ils ont peut-être son consentement tacite; ils pensent que cela suffit, je suis compté pour rien.... Non, non, je ne suis pas encore tout-à-fait descendu de mon trône : j'y remonterai avec éclat, ne fût-ce qu'un seul jour, pour les punir! Ensuite je remplirai ma triste destinée, j'achèverai de mourir dans la douleur et dans les larmes!... En parlant ainsi, ce malheureux prince répandoit un déluge de pleurs!... Vivez, sire, reprit Bisenval, vivez pour le bonheur de la France et des sujets fidèles qui vous sont dévoués!.... Non, s'écria le roi, rien ne m'attache plus à la vie : dominé par un ministre insolent, mais utile à la France; trop juste pour priver l'état d'une institution

nécessaire, et trop fier pour ployer sans souffrir sous son autorité!.... A quoi me sert ce haut rang, ce vain titre sans puissance, sans honneur, qui m'impose des contraintes mortelles et des devoirs que je ne puis remplir!.... Je ne trouve dans le passé que des regrets amers; le présent ne m'offre que des peines déchirantes, et je n'entrevois dans l'avenir que des ennuis et le plus affreux découragement!.... L'amitié seule eût pu ranimer ce cœur abattu!.... Je n'ai rien aimé comme elle!.... et avec quel respect!.... Je n'ai jamais osé lui écrire un billet, une seule ligne!.... Boisenval, il le faut avouer, je le puis maintenant, je la méprise, je la hais.... Mais j'étois étonné moi-même du sentiment qu'elle m'inspiroit! un sentiment trop vif, peut-être!.... Le ciel m'en punit.... Il n'y faut plus songer.. : Je lui montrerai du moins que je suis son maître. Boisenval, j'irai ce soir avec vous à Paris; là, vous connoîtrez mon dessein. — Quoi, sire! — Oui, je veux les surprendre, les confondre et leur prononcer moi-même l'arrêt de leur séparation et de leur exil.

Boisenval, en rendant compte de son

espionnage, n'avoit rien inventé : il étoit vrai qu'il avoit vu, trois soirs de suite, un homme entrer mystérieusement chez mademoiselle de La Fayette ; mais il craignoit que si quelque obstacle interrompoit le rendez-vous, le roi ne soupçonnât sa véracité. Ainsi il combattit de bonne foi la résolution du roi ; mais vainement : Louis, sorti de son caractère par l'amour et par le plus profond ressentiment, fut inébranlable ; mais une heure après, on apprit que mademoiselle de La Fayette étoit de retour à Saint-Germain. Le roi en fut désolé, car il brûloit de se venger. Il remit l'exécution de son projet au premier voyage que mademoiselle de La Fayette feroit à Paris ; il résolut de dissimuler jusque-là.

Mademoiselle de La Fayette, heureuse d'avoir laissé son amie en bonne santé, revenoit avec la douce idée qu'elle alloit trouver le roi plus tendre que jamais. Nulle inquiétude ne troubloit sa joie : les cœurs sensibles et généreux sont toujours confians. Elle ne craignoit ni le ressentiment du cardinal, ni qu'une absence de trois semaines eût pu lui nuire. Le roi l'aimoit, qu'avoit-elle à redouter

des intrigues de la cour, et de la puissance du Richelieu?.... Elle se croyoit sûre de voir le roi le lendemain; et le matin et le soir au cercle de la reine il ne parut point, ni même le jour suivant !..... Sans concevoir de soupçons, mademoiselle de La Fayette s'affligea; elle imagina que Louis souffroit autant qu'elle, mais qu'il avoit des raisons pour ne pas venir, qu'elle ne pouvoit deviner.

De son côté, le roi, mille fois plus agité, ne put résister, au bout de deux jours, au violent désir de braver celle qui bouleversoit sa raison et qui détruisoit son repos. En attendant, dit-il, que je puisse la confondre et la punir, je veux du moins l'humilier publiquement. En effet, Louis un matin se rendit chez la reine : mademoiselle de La Fayette n'étoit point encore dans le cabinet des filles d'honneur; elle arriva un instant après que le roi l'eut traversé, et elle attendit avec une extrême émotion le moment où il sortiroit de la chambre de la reine. Les yeux fixés sur la porte, elle croyoit à chaque minute la voir s'ébranler pour s'ouvrir; enfin le roi paroît: sûre que son premier regard va la cher-

cher, elle lève sur lui des yeux attendris,... et elle tressaille en voyant sa pâleur affreuse, sa démarche chancelante et son air abattu!... Hélas! se dit-elle, il a été malade, et il en a fait un mystère afin de me le cacher! Oh! qu'il me connoît bien!... Le roi s'avance lentement.... Il voyoit mademoiselle de La Fayette sans la regarder. Il s'arrêta auprès de mademoiselle du Fargis, l'une des filles d'honneur; il lui parla avec autant de distraction que de bonté. Pendant ce temps, il appuya sa main sur le dos d'une chaise, car il ne pouvoit se soutenir, et l'on voyoit trembler ses jambes..... Ensuite, plus troublé que jamais, il passa devant mademoiselle de La Fayette, que le saisissement rendoit immobile; il tourna la tête de son côté, lui jeta un sombre regard, et voulut poursuivre son chemin et sortir... Mais il venoit de faire sur lui-même un si prodigieux effort... qu'arrivé près de la porte, il se trouva mal.. il saisit pour appui la clef de la serrure; sa tête tombe sur son épaule, ses yeux se ferment, on voit ses genoux ployer sous lui... Mademoiselle de La Fayette s'élance, le soutient..... Louis entr'ouvrit languissam-

ment des yeux humides, et il frémit en se trouvant dans ses bras. Il la repousse en lui disant d'une voix basse : *Laissez-moi... c'est vous qui me tuez !* Mademoiselle de La Fayette, éperdue, le pose dans un fauteuil, appelle ses compagnes, et disparoît... Tremblante, hors d'elle-même, elle reste dans l'antichambre, l'oreille collée sur la porte... Elle entend que le roi se ranime, qu'il parle, qu'il défend d'appeler la reine, qu'il se lève, qu'il marche et qu'il va ouvrir la serrure ; aussitôt, avec la promptitude de l'éclair, elle fuit, et sans oser regarder derrière elle... Lorsqu'elle fut dans sa chambre, elle donna un libre cours à ses larmes. Grand Dieu ! s'écria-t-elle, qu'est-il donc arrivé !... Il m'a repoussée, il m'a dit : *C'est vous qui me tuez !*... paroles incompréhensibles, qui retentissent encore à mon oreille !... C'est moi qui le tue !..... Qu'ai-je donc fait ? que croit-il ?... Et comme il étoit pâle !... J'ai cru qu'il alloit expirer !... Il étoit dans cet état pour moi, il m'aime donc, et mille fois davantage que je ne pouvois le croire !... Et cependant il se plaint, il est violemment irrité !... Seroit-ce donc du long séjour

que j'ai fait à Paris?... Ayant su que la marquise de Beaumont étoit hors de danger depuis plus de huit jours, il aura pensé que j'aurois pu revenir plus tôt... Il ignoroit que la marquise, seule et souffrante, avoit surtout besoin de moi dans les premiers momens de sa convalescence, et qu'elle a exigé de moi ce sacrifice qui m'a tant coûté!... Mais comment lui parler, comment lui expliquer mes raisons?...

Dans cette perplexité, mademoiselle de La Fayette prit le parti d'écrire au roi, sans savoir comment elle pourroit lui faire parvenir sa lettre : elle écrivit tout le reste de la matinée, déchirant, recommençant vingt fois cette lettre, la trouvant alternativement ou trop tendre ou trop sèche; ne pouvant mesurer ses expressions quand elle n'écoutoit que son cœur, ou n'ayant plus rien à dire lorsqu'elle vouloit ne consulter que la raison, enfin elle se décida à donner au roi une explication sincère et détaillée des causes de son séjour à Paris, avec un mot respectueux et touchant sur la douleur qu'elle éprouvoit de lui avoir déplu. Elle ploya cette lettre en forme de pla-

cet, déterminée à la donner elle-même au roi, s'il venoit le soir chez la reine. Que la journée lui parut longue ! Mais le soir elle eut un mouvement de joie en voyant paroître le roi. Il ne la regarda point, ne s'approcha point d'elle, mais il ne parla à personne. Au bout d'une demi-heure, il fit quelques pas pour s'en aller; mademoiselle de La Fayette s'avança vers lui, ôta son gant, et lui présenta sa lettre comme un placet. Elle fit cette action avec une assurance et une dignité frappantes; et, par la raison même qui auroit intimidé toute autre (tout le monde la regardoit comme une personne disgraciée), elle vouloit prouver au moins qu'elle conservoit la fierté que donne une conscience irréprochable. Louis se troubla visiblement; mais il prit le papier et sortit aussitôt.

Les événemens de cette journée, la colère du roi, sa douleur, la disgrâce éclatante de mademoiselle de La Fayette, fournirent le sujet de toutes les conversations de Saint-Germain. Le cardinal, instruit de tout par Boisenval, triomphoit; ses amis répandoient le bruit que mademoiselle de La Fayette seroit exilée

le lendemain matin, et sans retour. La reine, qui s'intéressoit à elle, la questionna avec bonté, lorsqu'elle se retrouva dans le cercle intime qu'elle honoroit du nom de sa société. Mademoiselle de La Fayette répondit qu'elle ignoroit la cause de cet orage, et qu'elle avoit pris la liberté d'écrire au roi pour le supplier de lui apprendre en quoi elle avoit pu lui déplaire. Bon, dit la duchesse de Chevreuse, le roi se calmera : on n'est pas si triste quand on est implacable. Les courtisans consommés pensoient comme la duchesse : l'abattement du roi les frappoit beaucoup plus que sa colère ; jusqu'alors on ne lui avoit pas supposé un sentiment aussi vif. Ainsi mademoiselle de La Fayette n'eut pas lieu de s'apercevoir que sa disgrâce influât sur la manière dont elle étoit traitée ; on ne croyoit pas que le raccommodement fût impossible. Rien ne rassure, dans une telle situation, comme le bon accueil des courtisans, et rien n'rend sensible comme la crainte de perdre sa faveur. Mademoiselle de La Fayette étoit beaucoup moins agitée ; d'ailleurs, quand on a écrit à ce qu'on aime une longue lettre d'explication, on pense

qu'on est justifié. Mademoiselle de La Fayette avoit cru voir aussi que Louis, dans la soirée, avoit paru beaucoup plus abattu qu'irrité; mais cette illusion alloit bientôt s'évanouir. En rentrant dans son appartement pour se coucher, elle reçut la réponse du roi, le premier billet qu'on lui eût jamais remis de sa part; elle l'ouvrit précipitamment, elle y trouva ces paroles foudroyantes :

« Vous feignez d'ignorer les raisons de » mon juste ressentiment, en l'attribuant » aux causes les plus frivoles. Je ne me » détache pas pour si peu de chose.... » votre justification est impossible. Ne » m'écrivez plus, je ne recevrois pas vos » lettres. »

Après avoir lu ce billet, mademoiselle de La Fayette tomba dans un fauteuil, et y resta pétrifiée pendant plus d'une demi-heure. Enfin, sortant de cette espèce de stupeur, elle relut ce fatal billet, dont chaque mot lui perçoit le cœur; tantôt la sensibilité étouffoit en elle le ressentiment, tantôt la colère l'emportoit sur la douleur.... Voilà donc, disoit-elle, les premiers mots que je vois tracés de sa

main!... Voilà le prix d'un attachement si pur et si tendre!... *Ne m'écrivez plus*, dit-il : non, non, il n'entendra plus parler de moi, je lui épargnerai la peine de me bannir de cette cour orageuse!... Demain, aux premiers rayons du jour, je partirai.... Ceux qui m'ont calomniée lui ont persuadé que ma *justification est impossible!*... Je sais qu'une explication d'un quart d'heure suffiroit pour le dissuader; je ne la demanderai point, je la dédaigne... Malheureux prince! triste jouet des intrigans!... vous m'accusez, vous me méconnoissez : exilez-moi, vous le pouvez; mais je fais plus, je garderai le silence, et je vous abandonne.... Hélas! vous êtes sensible! c'est vous, c'est vous seul qui resterez proscrit dans votre cour!... En disant ces paroles, ses larmes coulèrent avec abondance; mais bientôt rappelant toute sa fierté, elle essuya son visage baigné de pleurs, elle appela ses femmes, donna tous ses ordres pour son départ, et elle se coucha, sinon avec tranquillité, du moins avec cette espèce de courage qui en tient lieu, et qu'inspire toujours aux âmes élevées une juste indignation. Mais le sommeil! comment s'y livrer avec une

âme profondément blessée!... Comment écarter cette pensée dominante qui, dans les grands chagrins, reste immuable dans l'imagination et la remplit tout entière au milieu du calme des nuits!... cette pensée, qui, comme un fer aigu enfoncé dans le cœur, semble s'y retourner en tous sens pour le déchirer!... Mademoiselle de La Fayette se répétoit sans cesse, *il a renoncé à moi!*... En vain ses paupières appesanties se fermoient: si un heureux assoupissement calmoit un instant sa souffrance, elle se réveilloit aussitôt avec une douloureuse convulsion, et en s'écriant: *Il a renoncé à moi!*...

Dès que le jour parut, on entra dans sa chambre; elle se leva, s'habilla à la hâte, et partit. Arrivée à Paris, elle vola chez la marquise de Beaumont, et lui rendit compte de tout ce qui s'étoit passé: la marquise s'affligea sincèrement avec elle. Voilà, dit-elle, les fruits de votre entrevue avec le cardinal; cet homme vindicatif s'est vengé en vous calomniant, et sûrement avec un art infini.... — Non, reprit mademoiselle de La Fayette, je pardonne au roi sa défiance et sa crédulité; il est plein de candeur, il a été mille fois

abusé, et celui qui le trompe est consommé dans cet art; mais il renonce à moi sans vouloir m'entendre, sans éprouver même le désir de me confondre ... Il a pris son parti!... il est *détaché* de moi, il le dit dans son billet.... voilà ce que je ne puis lui pardonner! Il ne sait pas aimer : son amitié est aussi fragile que l'amour! C'est ainsi que l'on renverroit une maîtresse infidèle; mais une amie, celle à qui l'on a promis une confiance entière!.... J'irai à Saint-Germain, dit la marquise, je lui demanderai une audience. — Il vous la refusera, il ne veut plus entendre parler de moi : quand on a pris une telle résolution, et en si peu de temps, on n'a jamais aimé. — Cependant il s'est évanoui en vous revoyant!... — Et le lendemain, il me bannit sans retour!... — Mademoiselle de Hautefort fut exilée, et vous ne l'êtes pas encore. — Et ce billet, ce cruel billet, n'est-il pas cent fois plus accablant qu'une lettre d'exil? n'est-ce pas un ordre positif de m'éloigner pour jamais?... Non, c'en est fait, je ne le reverrai plus.... A quelles chimères il me faut renoncer! je souffrirai long-temps, je le regretterai toujours; mais je ne ferai

nulle démarche pour rentrer en grâce, je ne retournerai de ma vie à la cour; et si votre amitié trouvoit le moyen de lui ouvrir les yeux, de lui faire connoître son injustice, je n'en profiterois pas. Voilà mon irrévocable résolution.

Madame de Beaumont, certaine que son amie parloit de bonne foi, savoit aussi que l'on peut pardonner quand on regrette avec tant d'amertume; mais elle parut entrer dans les sentimens de mademoiselle de La Fayette : elle les auroit vainement combattus dans ces premiers momens de dépit et de douleur.

Pendant que Mlle de La Fayette exhaloit ainsi ses chagrins dans le sein de l'amitié, Louis, qui faisoit épier tous ses pas par Boisenval, apprit qu'elle étoit partie pour Paris, et qu'elle avoit emporté toutes ses malles; ce qui faisoit croire qu'elle comptoit y faire un long séjour. Le roi apprit en même temps que le comte de Soissons étoit aussi parti au milieu de la nuit... Et moi aussi, dit-il, j'irai ce soir,... ils me verront!... En effet, un peu avant la nuit, il partit secrètement et incognito, seul avec Boisenval, dans une petite voiture, et se rendit à Paris; il

laissa sa voiture à l'entrée d'un faubourg, et, suivi seulement de Boisenval, il alla dans la rue de mademoiselle de La Fayette. Il étoit enveloppé dans un grand manteau, et il avoit sur la tête un chapeau rabattu, qui cachoit presque entièrement son visage. Le jour finissoit; le roi se promena une demi-quart d'heure dans la rue. Au bout de ce temps, il vit arriver et entrer chez elle mademoiselle de La Fayette, et, quelques minutes après, l'homme au manteau brun, qui frappa doucement à la porte, et fut au même instant introduit dans la maison. Le roi, furieux, s'élance vers la maison; il frappe brusquement, un vieux portier entr'ouvre l'un des battans; Louis et Boisenval entrent, le portier s'étonne et s'effraie : Je suis le roi, dit Louis, conduisez-moi sans bruit à l'appartement où est votre maîtresse; vous, Boisenval, suivez-moi pour ramener ici cet homme. Le portier, tremblant, obéit. Il avoit reconnu le roi, qui en traversant la cour, lui ordonna de lui faire éviter les antichambres où se tenoient les domestiques : on le fit monter un petit escalier dérobé, et traverser un long corridor, au bout duquel il entra

dans une grande chambre; là, le portier lui montrant une porte à deux battans qui se trouvoit à l'extrémité de cette pièce: Voilà, lui dit-il, la galerie où se tient ma maîtresse. Il suffit, dit le roi tout bas, retournez à votre porte; Boisenval, suivez-le. Quand le roi fut tout seul, il entendit avec surprise le bruit confus que formoient plusieurs voix enfantines... Il avança doucement vers la porte de cette chambre où mademoiselle de La Fayette étoit enfermée, il connut que ces voix partoient de là!.... Toujours enveloppé dans sa redingote, et son chapeau enfoncé sur les yeux, il entr'ouvre la porte... Quel spectacle s'offre à ses regards!... Il voit mademoiselle de La Fayette assise à côté du vénérable Saint Vincent, et entourée des douze enfans que sa tante lui avoit légués, et qui répétoient tour à tour une instruction chrétienne : Quel trait de lumière!.... Quelle justification!.... Louis auroit voulu se prosterner devant elle; mais, forcé de se contenir, il referme subitement la porte. Il a vu tressaillir mademoiselle de La Fayette, il pense qu'elle l'a reconnu; il ne se trompoit pas. Il aperçoit à sa gauche un cabinet ouvert,

il y entre, il y trouve une petite table devant un canapé et sur laquelle étoient posées deux bougies ; il tombe sur le canapé, et un ruisseau de larmes inonde ses joues. Cependant mademoiselle de La Fayette n'étoit pas encore entièrement justifiée, le billet de Saint-Ibal sembloit toujours déposer contre elle; mais ce que Louis vient de voir a dessillé ses yeux, a rouvert son cœur à la douce confiance : Ce billet n'a qu'un sens équivoque, dit-il, j'en suis sûr. Comme il disoit ces mots, il entendit la voix de mademoiselle de La Fayette qui prenoit congé de son respectable ami; un instant après, elle entra dans le cabinet, et voyant le roi qui avoit ôté son chapeau : Ah! s'écria-t-elle, ce n'est donc point une illusion! Quoi! sire, je vous revois... Avant tout, dit Louis, je dois vous confesser tous mes crimes : j'ai intercepté ce billet qui vous est adressé, lisez-le; ce n'est point une explication que je vous demande, déjà tout est éclairci pour moi; en vous rendant cet écrit, c'est seulement un aveu que je vous fais. Mademoiselle de La Fayette prit le billet, le lut en souriant, et dit : Saint-Ibal parle de l'amitié de madame de Beaumont pour

moi, sentiment qu'il appelle *une passion.* Ah! sans doute, reprit Louis, l'amitié peut être assez vive pour mériter ce nom.... — Mais quelle interprétation votre majesté donnoit-elle donc à ce billet? — Le comte de Soissons vous adore, on m'assuroit que vous l'aimiez... — Et vous l'avez cru!... En prononçant ces paroles, mademoiselle de La Fayette se leva, fit quelques pas, ouvrit une armoire, en tira une cassette sans serrure, et la donnant au roi : Sire, dit-elle, cette cassette renferme six lettres du comte de Soissons, les seules que j'aye reçues; la dernière est datée d'avant-hier, je supplie votre majesté de la lire, elle y verra la peinture d'un amour très-passionné, très-respectueux et sans aucune espérance; et qu'enfin non-seulement je n'ai jamais répondu par écrit, mais que je n'ai reçu ces lettres que par divers artifices qui m'ôtoient toute possibilité de pouvoir deviner de qui elles étoient.

Le roi lut cette lettre; ensuite, ne pouvant plus contenir le sentiment le plus vif et le seul passionné qu'il eût éprouvé de sa vie, il tomba aux genoux de mademoiselle de La Fayette : Oh! combien je

suis coupable! s'écria-t-il. Grand Dieu! dit mademoiselle de La Fayette en lui tendant la main pour le relever, sire, que faites-vous! — J'implore mon pardon. — En vous apercevant j'ai tout oublié, tout, jusqu'à mes peines. — Vous ne connoissiez pas toute mon injustice; je ne vous cacherai rien: quelque pénible que puisse être cette confidence, elle ne sera qu'une foible expiation d'un si déplorable aveuglement... — Ah! je n'étois pas oubliée! vous avez daigné venir me chercher, puis-je conserver le moindre ressentiment!... — Tandis que je vous accusois, que je vous calomniois, vous étiez occupée des soins les plus pieux et les plus touchans.... Et j'ai passé quelques jours sans vous admirer!.... Oh! que je voudrois pouvoir les retrancher de ma vie, ces jours affreux qui me laisseront des remords éternels!... Louis s'exprimoit avec un feu, une sensibilité qui causoient à mademoiselle de La Fayette autant d'émotion que de surprise et d'attendrissement; elle dégagea doucement sa main, que Louis tenoit toujours dans les siennes: Je supplie votre majesté, dit-elle d'être bien certaine à l'avenir que je ne

dissimulerai jamais un instant avec elle... Je ne connois point l'amour... Je crois que l'amitié suffira toujours à mon bonheur; mais si par la suite je pouvois me décider à prendre un engagement, vous le sauriez, sire, avant l'objet même de ce nouveau sentiment. Ce discours si sage n'étoit pas fait sans dessein, il avertissoit Louis qu'il n'auroit pas le droit d'être jaloux d'un amour légitime; il rassuroit une conscience qui commençoit à s'alarmer en secret... Louis soupira, un nuage de tristesse se répandit sur son visage; je le vois, disoit-il, vous avez le projet de vous marier un jour! — Non, sire, j'ai même pour le mariage un éloignement que je crois invincible... — Puisse-t-il l'être en effet!.... Songez que vous ne pourriez vous marier sans vous séparer de moi, sans rompre le nœud qui nous unit, ce nœud formé par une confiance intime et qui fait toute ma félicité! Que deviendrois-je alors! sans dédommagement, sans consolation, abandonné par la seule personne que je puisse admirer, et dont les conseils me sont si nécessaires.... Eh bien, sire, interrompit mademoiselle de

La Fayette, je vous confie mon avenir, c'est le dévouer à la vertu... Il m'est indifférent de connoître les événemens qui doivent le remplir, il me suffit de savoir qu'il vous appartient et que vous en disposerez; certaine de trouver en vous un guide éclairé qui me tiendra lieu d'expérience, un juge aussi sévère que ma conscience, enfin un maître auguste et révéré, qui sera véritablement pour moi l'image de la Divinité sur la terre, et dont les ordres et les inspirations ne pourront que m'affermir dans les routes sacrées du devoir. Et moi, s'écria Louis avec enthousiasme, je vous promets une confiance sans bornes, une amitié sans partage; je jure de suivre tous vos conseils; votre âme angélique élèvera, ranimera la mienne; celui que vous voulez avoir pour guide et pour maître veut régner, veut ennoblir par la gloire les titres chéris qui font son bonheur. A ces mots, mademoiselle de La Fayette, transportée de la joie la plus pure, ne répondit que par des larmes. Louis y mêla les siennes; il n'avoit jamais rien éprouvé de semblable; il lui sembloit qu'il recevoit le don sur-

naturel d'une nouvelle existence, il se crut transformé; il l'étoit dans ce moment !....

C'est ainsi que l'amour, sous des formes spécieuses, entraînoit l'un vers l'autre deux cœurs vertueux qu'il n'auroit pu séduire en se montrant sous ses véritables traits.... Il fallut se séparer; on convint que l'on garderoit le plus profond silence sur cette entrevue, et mademoiselle de La Fayette promit de retourner le lendemain au soir à Saint-Germain. Le roi, en sortant, donna cinquante louis au portier, en lui recommandant le secret. Boisenval savoit tout par le portier, et il venoit de reconnoître le pieux Vincent, qu'il avoit pris si long-temps dans l'obscurité pour le comte de Soissons. Le portier lui avoit conté que mademoiselle de La Fayette prenoit soin des douze orphelins que la comtesse de Brégi laissa sous sa garde en mourant : ainsi il ne fut pas surpris de l'air radieux qu'il vit au roi; il prit le parti de paroître partager sa joie et sa vive admiration.

Mademoiselle de La Fayette, après le départ du roi, resta plus de trois heures dans son cabinet, pour se livrer au bon-

heur de se rappeler avec détail un si doux entretien. Le roi, la croyant coupable, avoit cependant voulu l'entendre; malgré sa timidité naturelle et son éloignement pour toutes les choses extraordinaires, il étoit venu incognito la chercher à Paris !... Mademoiselle de La Fayette trouvoit dans cette seule démarche les preuves certaines d'un caractère plein d'énergie et d'une profonde sensibilité; et le roi avoit solennellement juré de suivre tous ses conseils et de vivre désormais pour la gloire !... Enivrée des plus séduisantes espérances, mademoiselle de La Fayette ne resta que peu d'heures dans son lit; elle se leva de grand matin et s'habilla précipitamment, impatiente de voler chez son amie, afin de parler du roi toute la matinée. Au moment où elle alloit sortir, on lui annonça Boisenval, qui, s'avançant respectueusement, lui remit un billet de la part du roi (5); elle l'ouvrit, et lut rapidement ce qui suit :

« Je veux contribuer à vos bonnes ac-
» tions : combien j'aime ces orphelins
» que j'ai vus rassemblés autour de vous !...
» Je donne à chacun de ces enfans une

» pension viagère de 1,000 fr. Il m'est » doux de penser que désormais ils uniront mon souvenir à celui de leur bienfaitrice. Partager tous vos sentimens, » ne voir que par vos yeux, n'agir que » par vos conseils, ne vivre que pour » vous, voilà mes vœux, mes projets, » et le seul destin qui puisse me rendre » heureux! »

Ce billet peignoit à la fois beaucoup d'amour et le caractère de Louis : ce prince aimoit, et il renonçoit à ses propres lumières et à ses volontés, pour se soumettre à celles de l'objet de son affection; il ne demandoit pour tout retour que des chaînes : c'étoit le langage d'un amant passionné, ce n'étoit pas celui d'un roi. Mademoiselle de La Fayette ne vit dans ce billet que l'expression touchante du plus tendre sentiment, et l'engagement de suivre les plus nobles conseils; elle ne sentit pas que celui qui se mettoit ainsi volontairement et sans restriction dans sa dépendance, n'auroit jamais le courage de se soustraire à celle de l'homme le plus artificieux et le plus habile. Elle répondit sur-le-champ, et jamais la reconnoissance

ne s'exprima avec plus d'énergie et de sensibilité.

Aussitôt que Boisenval l'eut quittée, elle vola chez son amie, qui partagea sa joie. Mademoiselle de La Fayette loua avec autant de feu que de sincérité l'esprit, l'âme et les sentimens de Louis : Que je suis heureuse ! disoit-elle ; cependant, malgré mon bonheur, c'est surtout dans l'avenir que mon imagination se repose délicieusement ; c'est là que mon cœur s'attache et que toutes mes pensées se portent ; j'y vois le roi régner avec éclat, avec gloire ; je l'y vois chéri, admiré !.... Ah ! se peut-il qu'il ne soit pas aimé de ses sujets !.... Quand il deviendra accessible, quand ce sera lui qui distribuera les récompenses et les grâces, quand on connoîtra sa bonté, sa générosité, on l'adorera. Mon premier soin sera de le rapprocher de la reine : j'avoue que je ne jouirai tranquillement de son amitié que lorsque je le verrai pour la reine ce qu'il doit être. — Ce rapprochement est bien important, il suffiroit seul pour faire aimer le roi ; le peuple attend de ses maîtres l'exemple des vertus domestiques ; d'ailleurs, la France désire depuis si long-

temps un héritier du trône!.... Elle ne l'espère plus; si vous pouviez rétablir l'union conjugale entre le roi et la reine, quel service vous rendriez à l'état!... Mais rien n'est plus difficile : la reine est mal conseillée; le roi est irrité, blessé; le cardinal, redoutant toujours mortellement l'ascendant que pourroit avoir une épouse, entretient avec soin les anciens ressentimens du roi, et, par mille petites délations, lui fournit chaque jour de nouveaux sujets de mécontentement; la reine ne fait pas une imprudence, ne se permet pas une moquerie, un mot léger sur le caractère et la conduite du roi, qu'il n'en soit instruit.... — Prince infortuné autant qu'aimable! tout conspire contre lui!... — Vous serez son génie tutélaire; vous rétablirez la paix dans ce cœur ulcéré, vous y ranimerez des sentimens éteints, des affections douces qui feront son bonheur. — Oui, la vertu, une inaltérable pureté ont conservé dans ce cœur abattu le germe heureux de toutes les passions généreuses: on a pu le déchirer, le fermer, et non le flétrir; il se rouvrira tout entier à la voix de la raison et de l'amitié. Hélas! il demande, il appelle la vé-

rité ; oui, il la saura par moi, je le rendrai à tous ses devoirs. Oh! que je voudrois être parvenue à ces jours de gloire et de félicité, où je verrai ce prince généreux et sensible l'idole de ses sujets et le modèle des grands rois! où je me dirai que l'histoire ne pourra parler de lui qu'avec admiration !...

Mademoiselle de La Fayette prolongea jusqu'au dîner cet entretien. En sortant de table, elle partit pour Saint-Germain. Quel sentiment délicieux remplit son âme, en apercevant de loin cette majestueuse forêt, cette belle terrasse, cet antique château, dont elle avoit cru, la veille, s'éloigner pour toujours !... La route qu'elle parcouroit, les champs, les arbres, les plus simples objets avoient pour elle un charme semblable à celui de la nouveauté et tout l'intérêt des plus touchans souvenirs !... Hier, victime de la calomnie, abattue, désespérée, elle fuyoit.... Aujourd'hui elle revenoit triomphante !... Elle alloit revoir Louis et le retrouver heureux !... Un peu avant d'entrer dans Saint-Germain, elle aperçut une femme tenant deux petits enfans dans ses bras et demandant l'aumône

naturellement compatissante et généreuse, elle l'étoit davantage encore dans ce moment : on est si bien disposé, on est si tendre, lorsqu'on est parfaitement content de ce qu'on aime !.... Elle fit arrêter sa voiture ; pauvre femme ! dit-elle, je veux que ce jour soit aussi pour toi un jour de bonheur !.... Elle donna à cette femme ce qu'elle avoit sur elle, et elle lui demanda son adresse en lui promettant qu'elle iroit la voir le lendemain matin. Mon Dieu, madame, dit la pauvre femme, je loge avec ma mère et mon grand-père dans une cabane toute délabrée, à deux pas d'ici... — N'importe, je serai demain chez vous à sept heures. Vous êtes jeune, vous ne trouvez donc pas d'ouvrage ? — Non, madame : mon mari est mort il y a six semaines. Il étoit laborieux, il nous faisoit vivre ; sa maladie nous a fait dépenser et vendre le peu que nous avions ; sa mort nous a laissés dans la dernière détresse : je suis restée veuve avec ces deux petits jumeaux que je nourris, et chargée d'une mère paralytique et d'un vieux grand-père bien infirme : tout ce qu'il peut faire est d'aller cueillir quelques herbes dans la forêt et d'y ramasser

quelques morceaux de bois sec. Dans cette misère, je suis forcée de mendier mon pain. Il le faut bien, puisque c'est aussi celui de mes parens et la subsistance de mes pauvres petits.... Vous ne la mendierez plus, s'écria mademoiselle de La Fayette ; vous aurez une existence heureuse, honorable : demain à sept heures je serai chez vous. — O ma bonne dame ! le ciel vous récompensera !... Je prierai Dieu pour vous tous les jours de ma vie. — Priez aussi pour le roi : s'il savoit votre situation il vous enverroit des secours, soyez-en sûre. — Il chasse aujourd'hui ; mon grand-père a été dans la forêt, dans l'espérance de se trouver sur son passage et de pouvoir lui présenter un placet. — S'il le trouve, il reviendra consolé. Adieu, ma chère amie, à demain.

Le premier soin de mademoiselle de La Fayette en arrivant à Saint-Germain fut d'envoyer acheter dans la ville du linge, des habits villageois d'homme et de femme et une layette d'enfant. Le lendemain matin, suivie seulement d'un vieux valet de chambre, elle sortit furtivement du château et se rendit à pied à la chaumière

où elle n'arriva qu'à huit heures et demie. La pauvre femme l'attendoit sur le pas de sa porte : aussitôt qu'elle aperçut mademoiselle de La Fayette, elle courut à elle précipitamment : Ah ! ma chère dame, s'écria-t-elle, tous les bonheurs viennent à la fois ! Hier mon grand-père remit son placet au roi, qui le lut et lui donna deux louis ! Mais ce n'est pas tout : ce matin, il y a un quart d'heure, comme mon grand-père venoit de sortir pour nous aller acheter quelques provisions, un seigneur est venu de la part du roi nous apporter six cents livres, et nous dire qu'en outre sa majesté alloit faire réparer notre maison, y joindre un jardin, et nous donner une vache et des poules !... J'ai conté à ce bon monsieur, poursuivit la femme, comme je vous avois rencontrée hier : il a été tout curieux de savoir qui vous étiez ; j'ai dit que j'ignorois votre nom : N'a-t-elle pas, dit-il, de grands yeux noirs, une petite bouche ? n'est-elle pas très-blanche, avec des couleurs brillantes, un air sage et doux ?.... J'ai toujours dit *oui*, car il devinoit tout juste. Il veut vous voir, c'est pourquoi il attend dans notre cabane. Ce récit, fait avec une

extrême volubilité, en marchant, fit palpiter le cœur de mademoiselle de La Fayette. Elle donna à la paysanne le gros paquet que portoit son valet de chambre, elle ordonna à ce dernier de l'attendre dehors à la porte, et elle entra dans la chaumière. Après avoir traversé une très-petite pièce qui tomboit en ruines, elle entra dans une espèce de cuisine délabrée, où elle vit le roi assis sur une escabelle de bois à côté du berceau des deux petits jumeaux, qu'il berçoit doucement.... Mademoiselle de La Fayette s'arrête, des larmes délicieuses inondent son visage; le roi tressaille, il met un doigt sur sa bouche pour l'avertir de ne pas trahir son incognito, car la paysanne étoit derrière elle : J'avois bien deviné, dit-il en se levant.... Quoi ! répondit mademoiselle de La Fayette, c'est la même pensée et le même sentiment qui nous réunissent ici!... Eh ! ne savez-vous pas, reprit Louis, que je n'en puis avoir d'autres désormais? Et que le mot *sympathie* n'exprime qu'imparfaitement l'union intime de deux âmes qui n'en forment plus véritablement qu'une seule! Aussi, poursuivit-il en souriant, je ne vous proposerai point de partager en ce

nous deux cette bonne œuvre : que ce soit vous ou moi, n'est-ce pas la même chose? Comme j'ai déjà donné mes ordres à Boisenval pour l'argent, chargez-vous seulement de l'emploi qu'il en faut faire. Assurez le bonheur de cette pauvre famille; certaine que tout ce que vous ferez, selon votre cœur, sera selon le mien. En achevant ces paroles, prononcées avec la plus touchante expression, le roi sortit de la chaumière et laissa mademoiselle de la Fayette dans un transport inexprimable de joie et d'admiration.

A l'heure accoutumée, mademoiselle de La Fayette se rendit chez la reine. On étoit aux derniers jours du printemps, le temps étoit chaud et serein; mademoiselle de La Fayette ouvrit une fenêtre et s'établit sur un grand balcon. Le roi, après avoir fait sa courte visite à la reine, prit une chaise qu'il porta sur le balcon; et il s'assit à côté de mademoiselle de La Fayette. Ils jouirent l'un et l'autre du bonheur de se trouver en quelque sorte hors de la chambre, quoiqu'en vue des filles d'honneur, placées vis-à-vis d'eux à l'autre extrémité du cabinet; mais ils leur tournoient le dos, ils ne voyoient que le ciel,

de la verdure et des arbres, ils ne pouvoient être entendus, ils avoient toute l'illusion d'un tête-à-tête. Mademoiselle de La Fayette, après avoir exprimé tout ce que lui avoit inspiré la scène du matin, ne perdit pas de temps pour parler de la reine. Elle fut écoutée froidement. Ensuite Louis se plaignit amèrement de la reine, et des torts anciens et nouveaux; il cita d'elle plusieurs discours indiscrets et légers qui lui étoient échappés il y avoit peu de jours. Comment, sire, dit mademoiselle de La Fayette, permettez-vous qu'on ose vous rapporter de telles choses? Médire de la reine n'est-ce pas vous manquer de respect? D'ailleurs, l'intention ne peut être douteuse, on veut vous aigrir contre elle; et ceux qui sont capables d'un tel sentiment ne le sont-ils pas aussi de la calomnier? En supposant que ces indignes délations fussent scrupuleusement exactes, peut-on vous rendre compte de l'air et du ton de la reine, et même de son intention? De tel mot innocent, dit en plaisantant et souvent comme une contre-vérité, on peut faire un mot coupable et une impertinence; et songez, sire, que tout rapport grave qui

sans preuves positives, incontestables, non-seulement peut être, mais est vraisemblablement faux. Que doit-on penser d'un rapport de ce genre fait contre une épouse, contre une reine?... Vous, sire, qui avez tant de piété, comment avez-vous oublié cette belle maxime des Saintes-Écritures : *Le prince qui écoute favorablement les faux rapports, n'aura que des méchans pour ministres?* — Ceux qu'on me fait sont très-fidèles, j'en suis certain. — Il est impossible que vous en ayez des preuves irrécusables, et moins encore que vous soyez assuré de la vérité des détails; cependant ce sont les détails qui aggravent ou qui justifient. Enfin, ne vous avoit-on pas prévenu contre moi? n'étiez-vous pas persuadé que j'étois fausse, inconséquente, que je manquois de principes et de mœurs? — Les apparences avoient trompé, on étoit de bonne foi.... — Non, sire, on vous avoit dit que tout le monde croyoit que j'aimois le comte de Soissons; et cela est faux, personne n'a eu cette pensée. Le mensonge accompagne toujours plus ou moins les délations. La crainte qu'on ne puisse le découvrir empêche [illegible] les délateurs de le pousser

trop loin. Une prudence politique est dans ce cas le seul frein de l'impudence. — Il faut pourtant qu'un roi soit instruit de ce qui se passe. — Oui, sans doute, des choses importantes : car les avertissemens utiles ne sont point des délations. Mais voulez-vous connoître, sire, quelle est sur vous l'opinon publique? Jugez-vous vous-même, et vous le saurez. Oui, sire, on vous fait un tort de vos grandes qualités et des dons heureux de la nature, que vous n'avez reçus que pour le bonheur des autres. En effet, votre piété ne vous préserve point de la paresse que la religion condamne dans le dernier de vos sujets, et qu'elle réprouve dans les rois; comme l'un des plus grands crimes. Votre équité naturelle ne vous donne ni la vigilance qui prévient les injustices, ni le courage qui les répare. Votre sensibilité ne vous sert qu'à vous tourmenter sans cesse par de continuelles défiances. Vous êtes humain, votre caractère est rempli de douceur; et l'on ne pardonne point sous votre règne !... Vous avez de grands talens militaires; néanmoins ce n'est pas vous qui dirigez les plans de campagne, ou qui décidez si l'on doit ou non décla

rer la guerre! Le ciel vous a donné un extérieur plein de charmes; et vous vous cachez, vous êtes sauvage, inaccessible! Votre esprit est fait pour plaire, pour séduire; et vous êtes silencieux; et ce n'est pas vous, sire, qui encouragez les lettres, un autre en est nommé le protecteur!.... Voilà, sire, ce qu'on dit de votre majesté, non dans le cercle de la reine, mais partout ailleurs, et dans tout votre empire; et voilà ce que des espions et des délateurs ne vous diront pas. — Du moins, ajoutez à ce portrait que je sais écouter des vérités dures, non-seulement sans humeur, mais avec reconnoissance. — Ah, sire! je ne vous dirai point que j'obéis à vos ordres réitérés; mais daignez songer qu'en vous parlant ainsi, j'ai mille fois plus de mérite que si je vous faisois l'aveu de mes propres défauts! Vous articuler vos torts avec ce détail, est pour moi la plus pénible de toutes les confessions. A ces mots, Louis attendri leva les yeux au ciel: Oui, reprit-il, je sais apprécier ce noble langage du cœur et de la vertu! Il m'attache autant qu'il m'éclaire!.... — Souffrez donc, sire, que j'ose encore vous parler de la reine. — La reine me hait. —

Non, sire, elle est blessée de votre conduite avec elle, et elle doit l'être; mais au fond elle vous aime.... — Ah! je suis sûr du contraire, il y a de l'antipathie entre elle et moi. — Il n'existe de véritable antipathie qu'entre le vice et la vertu. La reine est pieuse, bonne, sensible, spirituelle; son âme est grande, généreuse, incapable de ressentiment....—Quel éloge! Ainsi, vous me trouvez donc bien criminel? — Je vous crois dans l'erreur à cet égard. Pour rendre justice à la reine, il ne vous manque, sire, que de la connoître mieux et de la juger par vous-même. Vous seriez étonné de l'agrément et même de la solidité de son esprit, de l'égalité parfaite de son humeur, et de mille qualités aussi rares qu'attachantes qui la font chérir de tous ceux qui, sans prévention et sans malignité particulière, ont l'honneur de l'approcher. Elle est adorée du public, qui vous verroit avec transport vous rapprocher d'elle; enfin, l'intérêt de l'état le demande; nous n'avons point d'héritier du trône.... Ce long discours, ces éloges sans mélange de censure et donnés avec tant de chaleur, parurent suspects à Louis; il ne répondit

rien, et devint sombre et rêveur. Sa défiance naturelle lui persuada que mademoiselle de La Fayette avoit pour la reine encore plus d'attachement que pour lui, et qu'elle parloit de concert avec elle. Dans cette supposition, il se voyoit en quelque sorte sacrifié; mademoiselle de La Fayette, confidente de la reine, n'agissant que par ses ordres, n'étoit plus pour lui cette amie qui lui avoit promis une confiance et un dévouement sans bornes. Cependant il cacha soigneusement cette pensée; et mademoiselle de La Fayette ne la soupçonna pas. Elle crut seulement que cet entretien l'embarrassoit, elle n'osa le prolonger. Le roi parla d'autre chose, avec un peu de distraction, mais sans montrer le moindre mécontentement. Au bout d'une heure et demie, il se retira.

Cette longue conversation, ce retour éclatant de faveur firent une grande sensation à Saint-Germain : ceux qui l'avoient prévu ne manquèrent pas de rappeler à mademoiselle de La Fayette que sa disgrâce n'avoit eu aucune influence sur leurs sentimens pour elle; ils pensèrent que cette conduite autorisoit les flatteries

les plus outrées, et on les lui prodigua toutes. Elle en rejeta quelques-unes, elle en accueillit un grand nombre, elle crut avoir acquis plusieurs amis : heureusement que, malgré sa candeur, sa raison et sa probité la préservoient de l'étourderie et de l'indiscrétion. La reine, qui attendoit d'elle la confiance déplacée qu'avoit eue mademoiselle de Hautefort, la questionna vivement sur cette réconciliation avec le roi, et sur ce qu'il lui avoit dit dans un si long entretien ; mademoiselle de La Fayette, qui auroit pu, sans rien exagérer, se faire si bien valoir en disant la vérité, fut impénétrable. Cette réserve blessa mortellement la reine, qui ne dissimula point l'excès de son mécontentement, et qui, de ce moment, traita mademoiselle de La Fayette avec une extrême sécheresse. La duchesse de Chevreuse et les autres favorites furent outrées de ne pouvoir être initiées dans des secrets dont la connoissance eût donné lieu à de nouvelles intrigues ; elles achevèrent d'aigrir la reine ; ce qui affligea mademoiselle de La Fayette, sans diminuer le désir qu'elle avoit de la servir (6).

Cependant le roi, de son côté, en réfléchissant à tout ce que lui avoit dit mademoiselle de La Fayette sur la reine, se confirma de plus en plus dans sa première pensée : car, pour achever de motiver leurs soupçons, les raisonnemens les plus spécieux se présentent naturellement aux gens défians ; il semble que toute la force de leur imagination consiste à les égarer et à les abuser avec le plus haut degré de vraisemblance ; un simple doute devient bientôt dans leur tête creuse et méditative une conviction complète ; il ne faut pour cela que les livrer à leur malheureux caractère, à leur esprit ombrageux, toujours fertile en suppositions chimériques, ingénieux à les composer avec art, ne rêvant que complots et conjurations imaginaires, dont chaque réflexion leur grossit le danger.

Le roi, absorbé dans ses tristes rêveries, et ne voulant confier à personne son nouveau chagrin, quitta brusquement Saint-Germain, et courut s'enfermer à Versailles, qui n'étoit alors qu'une maison de chasse : c'étoit là qu'il alloit toujours cacher ses inquiétudes, se dérober aux regards des courtisans, et surtout à l'ob-

session de Richelieu. Ce dernier, instruit par Boisenval de la parfaite justification de mademoiselle de La Fayette, [illegible] avec effroi quel empire une telle passion pouvoit prendre sur le roi; néanmoins la fuite précipitée du roi, au moment d'un raccommodement si tendre, lui faisoit connoître qu'il s'étoit élevé entre lui et mademoiselle de La Fayette de nouveaux nuages. Boisenval ne put l'éclairer à cet égard : Louis, impénétrable, gardoit un obstiné silence; il renvoya même Boisenval à Saint-Germain, avec ordre d'y rester jusqu'à son retour. Pendant ce temps, mademoiselle de La Fayette jouissoit de toute la sécurité que peut donner un cœur sans défiance ainsi que sans artifice; elle s'occupa délicieusement à rétablir l'aisance et le bonheur dans la famille de la pauvre paysanne dont le roi étoit le bienfaiteur : avec quel attendrissement elle se trouvoit dans cette chaumière où elle avoit vu Louis berçant les deux petits jumeaux! dans cet humble asile où le même sentiment les avoit conduits l'un et l'autre à la même heure!... Elle fit réparer et meubler la maison; avant tout, la vieille mère paralytique

ent un grand fauteuil, des draps et des rideaux neufs et un bon lit; ensuite, on [illegible] des armoires remplies de linge, des [illegible]t des chaises. Mademoiselle de La Fayette demanda l'escabelle de bois sur laquelle le roi s'étoit assis : c'étoit pour elle un précieux monument qu'elle vouloit conserver toujours; elle l'envoya à Vincennes dans sa maison de campagne. Le bonheur de cette famille fut complété par l'achat d'un petit pré, et d'un terrain dont on fit une basse-cour et un jardin.

Louis ne revint de Versailles qu'au bout de huit jours : il apprit avec surprise le refroidissement si marqué de la reine pour mademoiselle de La Fayette; les favorites de la reine étoient indiscrètes, on savoit enfin par elles la cause de cette froideur; on disoit que mademoiselle de La Fayette, interrogée sur son entretien avec le roi, avoit nettement refusé de répondre. A ces nouvelles, Louis, flottant entre les remords et un reste de défiance, ne fut pas encore entièrement dissuadé. N'étoit-ce pas un artifice? mademoiselle de La Fayette, en pénétrant la cause de sa tristesse, n'avoit-elle pas concerté avec la reine cette apparente mésin-

telligence ?... Mais soupçonner mademoiselle de La Fayette, cette personne angélique, d'une telle fausseté !... Louis, sans doute, y répugnoit ; néanmoins sa défiance habituelle balançoit encore en lui l'estime et l'admiration : Ah ! si j'étois sûr d'être aimé, se disoit-il, je la croirois aveuglément ;... il est impossible qu'elle puisse partager le sentiment qu'elle m'inspire : je ne vois en elle que des perfections, et elle connoît tous mes défauts !... Avec quel charme d'expression, mais quelle sévérité réelle, inflexible, elle me les a détaillés ! et quel portrait intéressant elle a fait de la reine ! Si elle trouve la reine si parfaite, pourquoi ne l'aimeroit-elle pas mieux que moi !.... Non, elle n'a pour moi que de la reconnoissance et de la pitié, et une pitié qui peut-être, au fond, n'est que du mépris !... Dans tout ce qu'elle fait, elle n'est guidée que par un sentiment de devoir et de gloire !... Non, elle ne m'aime point, je ne serai jamais aimé, je serai toujours trompé et trahi... Il est dans ma destinée de ne trouver que des ingrats dans les objets de mes plus vives affections !...

C'étoit ainsi que ce cœur envenimé se

nourrissoit en silence d'amertume et de fiel. Il revit mademoiselle de La Fayette, lui témoigna la même tendresse, et, loin d'être touché de la tranquillité qu'il lui retrouva après cette absence de huit jours, il n'attribua ce calme si doux qu'à l'indifférence. Le surlendemain, il alla chasser dans le bois de Vincennes; la chasse le conduisit à peu de distance de la maison de mademoiselle de La Fayette. Ayant demandé à qui appartenoit cette maison, il eut envie d'y entrer : la défiance donne toujours de la curiosité, une attente vague de quelque événement inattendu, et le désir, mêlé de crainte, de découvrir un grand secret. Louis laissa toute sa suite dans le bois, il entra seul dans la maison ; le concierge le conduisit partout. En passant devant l'aile droite du bâtiment, le concierge dit que depuis peu sa maîtresse avoit établi là ses douze orphelins sous la surveillance de six femmes uniquement chargées de l'emploi de les soigner; et sur la porte du corridor où couchoient ces enfans, Louis lut ces paroles tracées en lettres d'or : *Par les bienfaits du roi.* En traversant le salon, le premier objet qui

frappa ses regards, fut son buste avec cette inscription : *Piété, justice et bonté.* Le roi, déjà plein d'émotion, passa dans la chambre à coucher ; il vit dans l'alcôve le crucifix de lapis que la comtesse de Brégi avoit légué à sa nièce, et deux tableaux, l'un représentant Saint Louis, tige des Bourbons et patron du roi, et l'autre, Sainte Geneviève, protectrice de la France ; vis-à-vis l'alcôve étoit un siége de forme rustique, recouvert d'une housse d'argent ornée de superbes franges, et portant les armes du roi brodées en or : Quel est donc ce meuble ? demanda Louis. A cette question, le concierge sourit : Il est aussi laid, dit-il, que son enveloppe est riche et belle ; mademoiselle pourtant en fait si grand cas, qu'elle l'a placé dans sa chambre, et qu'elle nous a défendu d'y toucher : sans un ordre de votre majesté, je n'oserois pas lever cette housse. — Je vais l'ôter moi-même. A ces mots, Louis découvre ce siége mystérieux, et il reconnoît à l'instant l'escabelle de bois sur laquelle il s'étoit assis dans la chaumière !... Mademoiselle de La Fayette avoit écrit de sa propre main sur le dossier, ces paroles : *Une même*

pensée?..... Louis, touché jusqu'au fond du cœur, lève ses yeux remplis de larmes, et voit au-dessus de l'escabelle un tableau qui le représente assis à côté du berceau et berçant les deux petits enfans : la figure étoit placée de manière que le visage étoit entièrement caché ; mais pouvoit-il se méconnoître!.... Le concierge le précédant, ouvrit la porte du cabinet d'étude de mademoiselle de La Fayette, en disant d'un air satisfait : C'est ici que se trouve le plus beau.... Le roi le suivit, et après avoir fait quelques pas dans cette petite pièce, et regardé de tous côtés, il éprouva un tel attendrissement, que, voulant être seul quelques instans, il renvoya le concierge, et tomba sur une chaise en mettant ses deux mains sur ses yeux baignés de larmes... Ce cabinet étoit rempli de petits tableaux parfaitement peints, qui représentoient les traits remarquables des campagnes du roi ; partout on y voyoit ce prince dans les plus brillans momens de sa vie!..... Louis se retrouvoit environné de toute sa gloire, dont le plus tendre sentiment avoit voulu consacrer le souvenir et se retracer à chaque instant l'image!... A

la fois confondu, transporté, accablé de remords, enivré de reconnoissance et d'amour, Louis connut enfin à quel point il étoit aimé!... Il avoit avant ce jour admiré mademoiselle de La Fayette avec enthousiasme, mais il n'avoit jamais eu la certitude d'en être passionnément aimé!... Maintenant plus de doutes, plus de soupçons, plus de craintes..... il connoissoit son cœur aussi bien et mieux peut-être qu'elle-même!.... O premier jour de ma vie! s'écria-t-il, quelle lumière divine tu répands sur toute mon existence!.... Je suis aimé et pour moi-même, en silence, dans l'obscurité du plus profond mystère!... Quand je doutois de sa sincérité, quand j'accusois ce cœur si sensible, loin de tous les yeux et même à mon insu elle n'étoit occupée que de moi!... Ah! qu'elle ignore à jamais cette nouvelle injustice, plus coupable mille fois que toutes les autres!... Courons la chercher.... je croirai la voir pour la première fois.... Elle ne m'a jamais exprimé le sentiment que je viens de découvrir! Ah! forçons-la de parler comme elle agit en secret... Le roi, éperdu, se leva, rappela le concierge, traversa rapidement la maison, remonta

à cheval, et sans s'arrêter un moment se rendit à toute course à Saint-Germain. Il revit mademoiselle de La Fayette, qui lui trouva un feu, une vivacité qui cessèrent de l'étonner lorsqu'elle apprit qu'il avoit visité sa maison de Vincennes. Elle rougit : la joie de Louis, son accent passionné lui montroient assez toute l'importance qu'il attachoit à cette découverte; elle sentit renaître au fond de son âme des scrupules vagues qu'elle avoit déjà plus d'une fois écartés, elle contraignit l'expression de sa tendresse : elle n'avoit jamais vu le roi si à son aise avec elle, si confiant; il ne lui avoit jamais parlé avec tant d'énergie et d'abandon. Intimidée et séduite, elle n'osoit lui répondre qu'à demi, mais elle l'écoutoit avec délices. Pour calmer sa conscience agitée, elle lui reparla de la reine; Louis la regarda avec attendrissement : Voilà donc, lui dit-il, quand elle vous questionne, les choses que vous refusez de lui dire : Ah! sans doute, vous devez m'aimer : qui vous connoît comme moi?... Si l'on vous admire.... si l'on adore..... tant de charmes réunis à tant de vertus,... quels sentimens dois-je donc éprouver!... — Prouvez-moi

donc, sire, cette sainte amitié, remplissez les devoirs sacrés d'époux.... — Je vous obéirai.... — Me permettez-vous de vous demander une grâce que vous pouvez m'accorder sur-le-champ? — Ordonnez. — Rappelez mademoiselle de Hautefort, rendez-la à la reine. A cette proposition inattendue, Louis, étonné, resta un instant sans répondre; ensuite il dit d'une voix émue : Qui pourroit ne pas vous admirer en tout !... Oui, je puis revoir sans colère, ainsi que sans danger, mademoiselle de Hautefort !... Un seul objet désormais occupera ma pensée et remplira mon cœur !... Le passé est effacé de ma mémoire : je n'ai point avec réflexion écarté les autres souvenirs; une pensée toujours présente les a tous bannis sans retour de mon imagination !... Oh ! ne dites plus que j'ai eu des torts, que j'ai des défauts : je n'existois pas alors; vous m'avez créé !... Votre tendresse peut seule me conserver cette âme qu'elle daigne animer d'un feu si vif et si pur !.... Si vous m'abandonniez, je tomberois dans le néant; avec vous, je serai capable d'exécuter tout ce que vous m'inspirerez de plus élevé !... Je vais retourner chez la reine,

et lui annoncer le retour de mademoiselle de Hautefort. En disant ces mots, le roi se leva et rentra chez la reine, qui fut très-surprise de le revoir. Cette princesse avoit dans sa chambre la duchesse de Chevreuse, la marquise de Senecé, sa dame d'honneur, et la marquise de Beaumont, revenue de Paris ce jour même. Le roi demanda à la reine, après quelques discours indifférens, où étoit mademoiselle de Hautefort; ensuite il ajouta avec beaucoup de grâce qu'elle avoit assez prolongé son absence, qu'il falloit lui écrire pour l'engager à revenir. A ces paroles, l'étonnement se peignit sur tous les visages, et le premier mouvement de la reine fut celui de la joie et de la reconnoissance. Louis s'assit à côté d'elle en s'appuyant sur le dos de son fauteuil et se penchant comme s'il eût voulu lui parler à l'oreille : ses manières douces, familières, son air animé, sa physionomie riante, causèrent autant d'étonnement que la nouvelle qu'il venoit d'annoncer. Toutes les dames se levèrent et sortirent du cabinet. Louis alors se trouvant tête à tête avec la reine, pour la première fois depuis un grand nombre d'années, eut un

moment d'embarras; mais en songeant pour qui et par quel ordre il agissoit, il surmonta facilement ce trouble secret. Je veux, dit-il, que vous sachiez que c'est mademoiselle de La Fayette qui m'a demandé le retour de mademoiselle de Hautefort. Ces paroles blessèrent la fierté de la reine: Je ne suis pas surprise, répondit-elle avec une ironie amère, que vous ayez accordé à Mlle de La Fayette ce que vous m'avez refusé tant de fois. Depuis plus de deux ans, reprit Louis, vous ne m'en parliez plus; ce qui pouvoit m'être pénible alors m'est indifférent aujourd'hui, il n'y a rien en cela de choquant pour vous. Oui, repartit la reine, je crois qu'en effet, *maintenant*, vous verrez mademoiselle de Hautefort avec une parfaite indifférence.... — Pourquoi? l'amitié n'est point un sentiment exclusif.... Je pourrois reprendre l'amitié que j'ai eue pour mademoiselle de Hautefort sans perdre celle que j'ai pour Mlle de La Fayette.... — Ah! cela est impossible. — Ainsi vous pensiez que c'étoit de l'amour?... La reine sourit et garda le silence. Vous en convenez donc, reprit le roi: eh bien, pourquoi favorisiez-vous tant cette inclination? pour-

quoi me procuriez-vous avec tant de plaisir et de complaisance tous les moyens d'approcher de mademoiselle de Hautefort? pourquoi la traitiez-vous toujours comme votre plus chère amie? et pourquoi paroissez-vous refroidie, aigrie contre mademoiselle de La Fayette?... Ce raisonnement étoit pressant; la reine ne put y répondre qu'en disant que mademoiselle de La Fayette n'avoit jamais été son amie, et qu'elle n'avoit point changé pour elle. Le roi reprenant la parole d'un ton grave : Je crois aussi, dit-il, que vous rendez justice à mes principes, à mes mœurs, et que vous pensez trop bien pour ne pas payer à mademoiselle de La Fayette le juste tribut d'éloges que l'on doit à son caractère, à sa sagesse, à sa conduite..... — Je l'estime; mais je ne veux pas avoir l'air d'être protégée par elle. — En employant un mot qui ne peut jamais vous être appliqué, vous ne me répondez ni raisonnablement, ni avec dignité, ni même avec justice : car je ne vous donne pas l'*air* d'être servie par mademoiselle de La Fayette, puisque je ne répète qu'à vous ce qu'elle m'a dit. Au reste, j'espérois qu'en faveur d'un procédé obligeant

je vous verrois satisfaite et reconnoissante; et je ne vous trouve que de l'aigreur et du mécontentement... C'est un malheur... — J'en souffrirai seule. — Non,... je voudrois vous voir heureuse.... — Ah! s'il étoit vrai, je le serois!... — Prenez de la confiance en moi.... Nous nous verrons demain. Je désire que ce soit tête à tête, peut-être nous entendrons-nous mieux. Ces paroles, prononcées avec un grand charme de douceur, touchèrent vivement la reine. Louis n'attendit pas de réponse, il sortit aussitôt. Les dames rentrèrent. La reine étoit émue, mais on voyoit qu'un sentiment agréable produisoit cette émotion.

La reine, dans cet entretien, avoit éprouvé une espèce de révolution dont il lui étoit impossible de se rendre compte. Elle n'avoit jamais vu jusqu'alors dans le roi qu'un homme foible, abusé, dupe de ses amis, incapable d'inspirer un véritable attachement. Depuis son mariage, on ne parloit de lui, dans son intérieur, que pour le blâmer ou pour le tourner en ridicule. Ainsi, prévenue et continuellement aigrie, à peine avoit-elle remarqué qu'il étoit beau, spirituel et fait pour

plaire. Cependant, la plus belle personne de la cour, une personne charmante par le rare assemblage des qualités les plus brillantes et les plus solides, aimoit sincèrement le roi, et sans ambition, uniquement pour lui-même... Cette réflexion avoit excité dans l'esprit de la reine une sorte de curiosité, un désir secret d'examiner le roi, et de connoître si en effet on pouvoit le trouver aimable et attachant. Et cet examen, qu'elle venoit de faire si superficiellement, lui avoit néanmoins laissé beaucoup de trouble, d'attendrissement et d'inquiétude. Elle ne parla point de mademoiselle de La Fayette, mais elle se loua beaucoup du roi.

Mademoiselle de La Fayette devoit être au comble de ses vœux : le roi, mille fois plus tendre et plus confiant que jamais, se laissoit conduire aveuglément par elle;... et cependant elle étoit inquiète, incertaine, agitée!... Des scrupules nouveaux s'élevoient confusément au fond de sa conscience!... L'innocence de sa vie, la pureté de son cœur et de son imagination, pouvoient la tromper encore sur ses propres sentimens; mais elle ne pouvoit s'aveugler entièrement sur ceux du roi.

La délicatesse et la pudeur d'une femme voilent facilement l'amour aux yeux même de celle qui l'éprouve; mais un homme ne sait ni déguiser ni contenir un sentiment passionné. Mademoiselle de La Fayette lisoit avec ravissement dans le cœur de Louis; en même temps elle étoit effrayée de la passion qu'elle y découvroit !... Elle passa toute la soirée avec madame de Beaumont. Cette dernière la félicita sur ses succès et sur les choses extraordinaires qu'elle faisoit faire au roi. Vous en obtiendrez tout, lui disoit-elle, vous en ferez un roi, un grand homme : il n'est déjà plus reconnoissable, même extérieurement; son ton, ses manières, sa physionomie, tout en lui est changé; il est plus affable, il parle davantage, il a plus de grâce. Continuez, vous changerez le destin de la France. Mademoiselle de La Fayette écoutoit en silence ces discours si flatteurs. Madame de Beaumont, surprise de sa tristesse, lui fit quelques questions, et mademoiselle de La Fayette fondit en larmes... O ciel ! qu'avez-vous ? s'écria madame de Beaumont. Ah, mon amie ! répondit Mlle de La Fayette, sans doute je suis aimée !... Je le suis trop,

peut-être !... — Est-ce à vous de prendre une amitié si pure pour un sentiment coupable? et le plus vain scrupule vous fera-t-il renoncer à la gloire de tirer ce prince aimable d'une si longue léthargie?... Quels sont vos projets? de le rapprocher de la reine, de lui inspirer le goût du travail, de le soustraire à la tyrannie du cardinal, de le rendre accessible et clément; il faut consommer ce grand ouvrage... — Mais séduire sa raison... inspirer une passion criminelle!... — Vous a-t-il déclaré cette passion? — Non;... mais si tout le trahit?... — Ne vous suffit-il pas que vous n'ayez rien à réprimer dans son langage? D'ailleurs, qui peut donner des bornes à un attachement si bien fondé? Vous n'avez jamais eu d'amour, à quoi le reconnoissez-vous? — Je ne sais... Mais ses regards m'embarrassent;... le ton de sa voix n'est plus le même;... l'amitié que j'ai pour lui est la plus vive et la plus tendre que l'on puisse ressentir,.... et j'aime avec un calme que je ne lui vois pas;... enfin c'est lui maintenant qui m'intimide... La vue de la reine me trouble malgré moi... Je songe qu'elle est son épouse... Autrefois je n'y

pensois pas!... — Et dans ce moment vous ne vous occupez que du soin de lui rendre son époux!.... — Ah! c'est son cœur qu'il faudroit lui rendre!.. — Voilà ce qui ne dépend ni de vous, ni même du roi. — Et si j'y suis un obstacle? — Que dites-vous? ignorez-vous qu'ils ne se sont jamais aimés?... — On le dit; mais comment croire que son épouse ne l'ait jamais aimé?... — C'est un fait, pourtant; et pouvez-vous douter que si vous lui eussiez rendu compte de vos entretiens avec le roi, elle auroit favorisé votre liaison de tout son pouvoir? — Cela est vrai, et cependant inconcevable.—Elle le croyoit amoureux de mademoiselle de Hautefort, et elle en étoit charmée. — Oui; elle ne l'aime point. Cette idée me soulage. D'ailleurs, ce mot que je ne dois jamais entendre, ce mot coupable, il ne l'a jamais prononcé!... Mon effroi le calomnie peut-être... — N'en doutez pas. Et l'amitié n'est-elle pas elle-même une passion quand elle est fondée sur l'admiration, la reconnoissance et une confiance sans bornés? — Il est vrai que je donnerois ma vie pour lui, et qu'il n'est point de sacrifice que je ne fusse prête à lui faire. —

Rassurez-vous donc, et poursuivez avec tranquillité votre noble ouvrage.

Cette conversation, sans délivrer entièrement mademoiselle de La Fayette de ses scrupules, remit pour quelque temps un peu de calme dans son esprit.

La marquise de Beaumont étoit bien persuadée au fond de l'âme que Louis étoit éperdûment amoureux de son amie, et que cette dernière en partageoit les sentimens. La marquise avoit des principes, de la générosité, et un véritable attachement pour mademoiselle de La Fayette; mais presque toutes les jeunes personnes, et même les plus honnêtes, sont de dangereuses confidentes en ce genre. Les femmes dans ce cas sont toujours naturellement du parti de l'amour; elles protégent les romans qui leur paroissent intéressans. D'ailleurs madame de Beaumont jouissoit d'avance de la gloire qu'elle envisageoit pour son amie, et peut-être un peu aussi par l'idée du crédit et de la faveur qu'elle pourroit elle-même avoir un jour.... On se déguise si bien alors à soi-même sa propre ambition! Il est si facile d'en attribuer les secrets mouvemens au zèle de l'amitié!...

102567

On ne parla pendant plus de huit jours, à Saint-Germain, que de la faveur de mademoiselle de La Fayette, et de l'ascendant extraordinaire qu'elle prenoit sur le roi, qui alloit régulièrement au conseil, et qui venoit de déclarer qu'il vouloit distribuer lui-même toutes les grâces.

Le cardinal sut par Boisenval que le roi écrivoit tous les jours à mademoiselle de La Fayette. Bientôt ses lettres lui furent secrètement apportées : il les lisoit toutes à mesure; elles étoient parfaitement recachetées et reçues sans aucun soupçon de cette audacieuse infidélité (7). Le cardinal ne put s'empêcher d'admirer la pureté de ce commerce, le caractère angélique et la grandeur de sentimens de mademoiselle de La Fayette. Il vit que le roi étoit passionnément amoureux. Enfin, disoit-il à Chavigny, le roi connoît l'amour, et pour la première fois! Voilà une passion sérieuse!.... Qui sait où cela peut aller!..... Il faut parler au père Caussin.

Le père Caussin étoit le confesseur du roi et de mademoiselle de La Fayette; le cardinal le fit venir et lui montra de vives inquiétudes sur *la conscience* du roi,

c'est-à-dire sur son attachement pour mademoiselle de La Fayette. Le père Caussin répondit avec bonhomie que cette amitié étoit très-utile au salut du roi et au bien de la France. Il en détailla les raisons; et il ajouta qu'il étoit sûr que cette liaison parfaitement innocente avoit déjà servi à rapprocher le roi et la reine.

Malgré ces assurances, le cardinal conserva tous *ses scrupules;* et comme le bon père lui répondoit toujours avec la même naïveté, il changea de discours, lui parla de son avancement, lui offrit sa protection, lui proposa un évêché.... Le père Caussin lui répondit avec modestie et simplicité, qu'il n'avoit point d'ambition, et qu'il étoit satisfait de sa place (8). Il laissa le cardinal très-mécontent et très-inquiet. Le roi est subjugué et en même temps exalté, dit le cardinal à Chavigny; mademoiselle de La Fayette est une personne romanesque, remplie d'esprit, d'énergie et de courage; le père Caussin est un imbécille, qui ne comprend rien et ne prétend à rien : tout cela devient embarrassant, il faut y réfléchir mûrement.

Le père Caussin, en effet très-ignorant

en raffinemens de sentimens, ne voyoit dans ces chastes amours qu'une vertueuse amitié; et, ne pouvant douter que mademoiselle de La Fayette ne fût uniquement occupée dans ce moment à réconcilier le roi et la reine, il ne concevoit ni ses scrupules, ni les craintes du cardinal. Il exhortoit mademoiselle de La Fayette à rester à la cour, et la rassuroit de bonne foi sur des inquiétudes qu'il ne comprenoit pas (a).

Mademoiselle de Hautefort étoit attendue à la cour avec une extrême impatience; les uns désiroient son retour par simple curiosité, les autres dans l'espoir qu'elle reprendroit ses premiers droits sur le cœur de Louis, et qu'elle feroit bannir celle qui l'avoit supplantée. Dans ce nombre se trouvoient beaucoup de gens qui n'étoient ni les ennemis de mademoiselle de La Fayette, ni les amis de mademoiselle de Hautefort, et qui ne souhaitoient uniquement que le changement, se flattant d'y gagner quelque chose.

Mademoiselle de Hautefort arriva enfin. Avant de se rendre à Saint-Germain,

(a) Historique.

elle recueillit en passant tous le bruits de Paris. On lui dit que le cardinal, pour perdre mademoiselle de La Fayette, étoit parvenu à rapprocher le roi et la reine; que cette dernière avoit obtenu du roi le rappel de mademoiselle de Hautefort et le sacrifice de mademoiselle de La Fayette. On prédit à mademoiselle de Hautefort qu'elle alloit reprendre tout son crédit sur le roi, et que d'ailleurs, étant favorite de la reine, elle alloit par conséquent gouverner la cour entière. Au milieu de toutes ces conjectures, qui s'accordoient si peu avec la vérité, il est remarquable que nulle voix, nul soupçon ne s'élevoient contre la sagesse de mademoiselle de La Fayette : on l'accusoit d'ambition; mais on rendoit universellement justice à la pureté de sa conduite et à sa vertu (a).

Mademoiselle de Hautefort, remplie des plus brillantes espérances, arriva à Saint-Germain deux heures avant celle du cercle de la reine : cette princesse la reçut avec une grande effusion de sensibilité; cependant elle l'attendoit et elle n'étoit point seule. Il y eut ce soir un

(a) Historique.

monde prodigieux au cercle de la reine ; on vouloit voir les deux rivales en présence l'une de l'autre, on vouloit surtout examiner l'impression que la première apparition de mademoiselle de Hautefort produiroit sur le roi. On vit d'abord mademoiselle de Hautefort très-parée, avec un maintien plein d'assurance, un air triomphant, placée derrière la reine, lui parlant souvent à l'oreille, souriant mystérieusement, et tâchant d'attirer et de rassembler autour d'elle tous ses anciens partisans. Pendant ce temps mademoiselle de La Fayette, toujours vêtue de noir, brillant du seul éclat de sa beauté, étoit assise au hasard; simple, naturelle sans le désirer, elle fixoit sur elle tous les regards. Enfin le roi parut : il revit mademoiselle de Hautefort sans montrer la plus légère émotion, il lui parla avec douceur et bonté; c'étoit bien pis que de la sécheresse, qu'on auroit pu attribuer à un reste de ressentiment; c'étoit une parfaite indifférence, un oubli complet du passé. Louis, après avoir fait quelques tours dans le salon, alla se fixer auprès de mademoiselle de La Fayette, et il y resta près de trois quarts d'heure.

Cette soirée éclaircit tous les doutes et anéantit toutes les fausses conjectures. On fut assuré que mademoiselle de Hautefort ne joueroit jamais un rôle, et que l'empire de mademoiselle de La Fayette étoit solidement établi : de ce moment elle devint l'objet de tous les hommages, et la flatterie mit en œuvre pour lui plaire tout ce qu'elle a de plus ingénieux et de plus délicat. Mais, dans l'intérieur de la reine, mademoiselle de La Fayette étoit traitée avec une malveillance ouverte par les favorites, et surtout par mademoiselle de Hautefort, qui ne pouvoit dissimuler sa jalousie et son dépit. Lorsque mademoiselle de La Fayette paroissoit, on avoit l'air de se méfier d'elle, on terminoit brusquement un entretien commencé, on se parloit tout bas, on se faisoit des signes mystérieux, et l'on affectoit d'une manière non équivoque le désir de lui déplaire et de la choquer. Mademoiselle de Hautefort n'avoit entraîné dans cette petite conjuration que la duchesse de Chevreuse, la marquise de Senecé et Chavigny; d'ailleurs toutes les autres personnes ménageoient mademoiselle de La Fayette, qui, toujours calme, noble, égale, ne

montroit ni dédain, ni surprise, et n'avoit même pas l'air de remarquer cette affectation désobligeante. La reine, froide pour mademoiselle de La Fayette, mais avec mesure et bonté, n'autorisoit ni ne réprimoit la conduite de ses favorites. Depuis quelque temps, quoique le roi fût infiniment mieux pour elle, cette princesse paroissoit absorbée dans une profonde mélancolie, elle se plaignoit de sa santé. Comme on ne lui connoissoit aucun sujet de chagrin, surtout dans ce moment, on n'attribuoit en effet qu'à des causes purement physiques l'altération si visible de son caractère et de son humeur.

Un matin, la marquise de Beaumont se trouvant dans le cabinet de la reine avec cette princesse, la duchesse de Chevreuse et mademoiselle de Hautefort, cette dernière se moqua du deuil prolongé que portoit mademoiselle de La Fayette. La reine prit la parole : Pourquoi, dit-elle, ne trouver qu'une affectation ridicule où l'on peut ne voir qu'un sentiment touchant et respectable? Madame, reprit vivement la marquise, il faut que votre bonté dispense mademoi-

selle de Hautefort de répondre à cette question. Ce mot engagea un dialogue vif et piquant, dans lequel madame de Beaumont eut tout l'avantage, en défendant mademoiselle de La Fayette avec autant d'esprit que de chaleur. Outrée de n'être pas soutenue par la reine, qui gardoit le silence, mademoiselle de Hautefort perdit la tête, et fit entendre qu'elle haïssoit mademoiselle de La Fayette, parce qu'elle ne rendoit pas compte à la reine de tout ce que lui disoit le roi, et que cette conduite mystérieuse prouvoit une intrigue coupable. A ces mots, la reine la regardant avec indignation : Je sais par le roi, interrompit-elle, tout ce que mademoiselle de La Fayette lui dit; c'est elle qui, de son propre mouvement, lui a demandé votre rappel, et qui n'est occupée qu'à le rapprocher de moi... Ces paroles furent un coup de foudre pour mademoiselle de Hautefort, et frappèrent d'admiration madame de Beaumont. En effet, il y avoit de la grandeur d'âme à sacrifier si généreusement son amour-propre pour justifier sa rivale; mais la reine ne pardonna point à mademoiselle de Hautefort de l'avoir, pour ainsi dire,

forcée à cet acte de justice. La reine, jusqu'à ce moment, avoit caché ce secret à ses plus intimes confidentes; peut-être, avec un peu de réflexion (en prenant toujours le parti de mademoiselle de La Fayette), ne l'eût-elle pas révélé : car les premiers mouvemens des belles âmes sont toujours sublimes ; la méditation, loin d'y ajouter, ne peut en général que les refroidir; elle présente trop souvent l'égoïsme et la vanité sous les traits de la prudence et de la raison.

La marquise de Beaumont, en admirant la noble équité de la reine, ne connoissoit cependant pas tout le mérite de cette action, elle supposoit à la reine une indifférence qu'elle n'avoit plus;... et c'étoit sur cette même pensée que reposoient toute la sécurité et tout le repos de mademoiselle de La Fayette.

Cependant le roi étoit toujours uniquement occupé du soin de plaire à mademoiselle de La Fayette, surtout lorsqu'il ne s'agissoit pas de se livrer au travail. Il voulut donner une fête dans la forêt de Saint-Germain; on étoit au mois de juillet, et mademoiselle de La Fayette, instruite de ce projet, lui demanda de choi-

sir le jour de Sainte Anne, patronne de la reine.

Ce fut à la cour une étrange nouveauté de voir le roi s'occuper d'une fête, et de le voir la donner à la reine. Toute nouveauté à la cour met en mouvement tous les esprits : les uns s'étonnent, les autres s'inquiètent; mais de toutes les personnes de la cour, la plus mécontente étoit mademoiselle de Hautefort : cruellement humiliée de la paisible insouciance du roi, ne concevant plus rien aux sentimens de la reine, outrée des triomphes de mademoiselle de La Fayette, elle ne pouvoit dissimuler ses inquiétudes, son dépit et son humeur. Une chose qui achevoit de la dérouter, c'étoit la manière toujours pleine de bonté dont la reine traitoit la marquise de Beaumont, amie intime de mademoiselle de La Fayette; et comme elle en témoignoit sa surprise à la duchesse de Chevreuse : Il n'est pas étonnant, lui répondit cette dernière, qu'après une longue absence la cour soit devenue pour vous un spectacle inexplicable; les hommes paroissent ici plus mobiles qu'ailleurs, parce qu'ils y agissent non d'après leur caractère, mais d'après

leurs passions et surtout leur intérêt. Ainsi le brillant et léger comte de Soissons, passionné pour mademoiselle de La Fayette, est devenu mélancolique et romanesque ; le roi donne des fêtes ; la sage, la fière La Fayette ne dissimule point son penchant pour le roi, et elle supporte, sans en paroître blessée, les froideurs de la reine et nos épigrammes ; enfin la reines est triste et rêveuse.... — Un chagrin profond paroît la consumer. J'ai vainement hasardé quelques questions, son cœur est fermé à la confiance ; quel secret nous cache-t-elle ? — Je l'ignore. Elle retrouve un époux dans le roi. — Vous le croyez ? — J'en suis sûre... Ce miracle est dû à mademoiselle de La Fayette, la reine en ma présence vous l'a déclaré... — Une profonde politique fait agir mademoiselle de La Fayette. La reine le sait : il est affreux pour elle de ne devoir le retour de son époux qu'à l'ambition de sa rivale. — Oui, sans doute, la fierté de la reine est révoltée... — Servir de prétexte aux fêtes qu'on veut donner à une autre !... — Enfin, c'est en effet dans quelques jours la Sainte-Anne, c'est sa fête... — Le roi, qui n'y a jamais pensé

dans les plus belles années de leur jeunesse, s'aviseroit de la célébrer lorsque la reine a trente-cinq ans !... Et avec le goût que l'on connoît au roi pour les fêtes...— Enfin il le dit, et la reine paroît le croire... —Il le faut bien ; mais quelle humiliation pour elle !... lorsque tout le monde sait que sa rivale est l'objet de la fête!... — *Sa rivale !* ce mot dans ce cas me paroît toujours étrange ! Quand le roi étoit amoureux de vous, nous ne vous appelions pas ainsi... — Parce que je ne répondois nullement à son amour; je m'en moquois, je disois tout à la reine, vous le savez... — Il faut convenir que la *rivalité* de mademoiselle de La Fayette lui est plus utile que votre fidélité, qui acheva de les brouiller... Cette fille-ci ne plaisante point, ne se moque point, elle aime le roi tout de bon... — Voilà ce qui doit choquer la reine.... — Elle est plus que *choquée*, son cœur souffre... et c'est là son secret. — Son cœur? non, nous savons assez qu'elle n'a jamais aimé le roi... — Il y a tant de caprices dans le cœur humain !... Le roi, aux yeux de la reine et de toutes les femmes, a acquis je ne sais quoi de piquant et d'intéressant

qu'il n'avoit pas... Il aime, il est aimé... Le trône, tout imposant qu'il est, ne préserve pas toujours du ridicule, nous l'avons vu... Mais plaire, mais inspirer une grande passion et la partager!.... donne apparemment une considération personnelle, une sorte de dignité au-dessus même de celle du rang le plus élevé; on ne se moque plus du roi... — Comment? vous croyez que la reine... — Oui, elle voit qu'une femme belle, spirituelle et de bon goût peut aimer uniquement le roi; c'est un trait de lumière qui vient un peu tard, et par cela même il en est plus affligeant.—Comment finira tout ceci?... — Malgré sa jalousie, liée par la reconnoissance, la reine n'éclatera point, et ne se plaindra jamais. Le roi restera sous le joug, et fera par foiblesse les actions les plus courageuses. Le cardinal sera culbuté;... et mademoiselle de La Fayette régnera avec moins de talent que le premier ministre, mais avec autant de hauteur et de despotisme... — La France entière se révoltera, cela est possible, dit la duchesse en riant: nous n'avons que cette chance-là pour nous, alors nous jouerons un rôle; mais d'ici là, nous

sommes condamnées à la nullité la plus complète.

Ces affligeantes prédictions répandoient une grande tristesse dans le petit cercle de la reine, car beaucoup d'autres personnes avoient la même opinion de l'ambition et du pouvoir de mademoiselle de La Fayette. On se réjouissoit des présages qui annonçoient la chute de Richelieu; mais on redoutoit mortellement d'avance l'empire souverain d'une personne remplie de droiture, d'élévation d'âme, insensible à la flatterie et aimant le roi pour lui-même; et en effet à la cour une favorite de ce caractère y paroîtra toujours un phénomène effrayant.

La surveille de la Sainte-Anne, le roi et la reine, suivis de plusieurs personnes de la cour, parmi lesquelles se trouvoit mademoiselle de La Fayette, allèrent visiter à Longchamps un établissement de charité formé par Saint Vincent (9). En sortant de ce petit hospice, le roi voulut se rendre à pied au bois de Boulogne, où l'on envoya toutes les calèches. A vingt pas de l'hospice, la reine et toute sa suite virent arriver de loin une troupe de jeunes filles qui venoient offrir des fleurs

à la reine et la haranguer. Le roi, qui étoit à côté de mademoiselle de La Fayette, dit tout haut en riant à la reine, qu'il vouloit échapper à la harangue, qu'il iroit toujours en avant, et qu'il l'attendroit à deux cents pas; et sur le même ton de plaisanterie il proposa à mademoiselle de La Fayette d'être complice de sa fuite, lui offrit son bras, et il l'emmena sur-le-champ, laissant tout le monde étonné de ses manières et de sa gaîté.

Mademoiselle de La Fayette n'avoit pu refuser de suivre le roi; mais elle redoutoit l'effet que pouvoit produire sur tant de témoins cette espèce de scène. Le roi tenoit son bras sous le sien et le pressoit avec force, comme s'il eût craint qu'elle ne s'échappât, en même temps il marchoit avec une extrême vitesse. Mademoiselle de La Fayette le suivoit de ce pas inégal que l'on a toujours dans une course forcée, le trouble et l'inquiétude se peignoient sur son visage; le roi ne la guidoit pas, il l'entraînoit: ce n'étoit pas une promenade; rien ne ressembloit mieux à un enlèvement... Leur vive émotion et la rapidité de leur marche leur causoient à l'un et à l'autre un battement de cœur

dont chaque pas redoubloit la violence. Loin d'avoir cette gaîté, cette assurance qu'il venoit de montrer, Louis étoit pâle, tremblant; un profond sentiment de mélancolie se mêloit à son trouble; il trouvoit un charme inexprimable dans cette image d'une fuite imprudente, et même dans l'idée qu'il entraînoit mademoiselle de La Fayette malgré elle... Il la voyoit subjuguée !... Mais il pensoit aussi que ce moment de triomphe et de bonheur n'étoit qu'une illusion !

Il furent bientôt à six cents pas du groupe où la reine étoit arrêtée avec autant d'impatience que de chagrin. Tout à coup le ciel se couvrit, un nuage d'un noir foncé s'étendit rapidement sur les cieux, et le jour disparut presque entièrement : Ah ! sire, s'écria mademoiselle de La Fayette, où me conduisez-vous ?... Comme elle disoit ces mots, un éclair perça la nue, et au même instant on entendit un coup de tonnerre si violent, que mademoiselle de La Fayette crut que la foudre étoit tombée. Elle fit un cri douloureux qui retentit jusqu'au fond de l'âme de Louis; il la prit dans ses bras en

bénissant l'orage, et doublant la vitesse de sa marche il la porta ainsi plus de cent pas ; enfin elle se dégagea doucement de ses bras, mais elle pouvoit à peine se soutenir. Les éclairs et les coups de tonnerre se succédoient d'une manière effrayante ; une pluie abondante mêlée de grains de grêle s'y joignit ; Louis ouvrit son habit, dont il étendit un côté sur les épaules de mademoiselle de La Fayette, qu'il tenoit ainsi pressée contre son sein ; il ôta son chapeau, en rabattit les bords et le tint au-dessus de sa tête, malgré les supplications de mademoiselle de La Fayette pour le lui faire garder... On étoit à vingt pas du couvent de Longchamps, antique monastère de religieuses, fondé par Isabelle, fille de Saint Louis, qui s'y consacra à Dieu. Le roi apercevant un paysan qui sortoit de l'église, l'appela, se fit connoître, et lui ordonna d'aller à l'hospice dire à la reine qu'il étoit à l'abri ; qu'elle devoit rester à l'hospice, non-seulement pour attendre les voitures envoyées au bois de Boulogne, mais jusqu'à ce que la pluie fût passée, parce que les calèches étoient découvertes ; et qu'ensuite elle

vint le chercher : et en donnant cet ordre, il fit des vœux ardens pour la durée de l'orage.

Les portes de l'église extérieure des religieuses étoient ouvertes, il n'y avoit dans l'église que quelques prêtres, car l'orage avoit empêché les villageois d'y venir. On y terminoit la profession religieuse d'une jeune novice qui venoit de prononcer ses vœux. Ce fut un grand événement que l'apparition du roi dans ce moment solennel. Le curé de Longchamps, avec son clergé, vint le recevoir et le conduisit à la grille qui séparoit cette petite église de celle des religieuses. Le rideau noir de la grille étoit ouvert, et l'on voyoit à travers la grille le drap mortuaire étendu sur la religieuse prosternée qui venoit de renoncer au monde et à toutes ses illusions !... On chantoit des hymnes funèbres !... Ce spectacle religieux frappa mademoiselle de La Fayette; le désordre de son imagination et le trouble de son cœur la rendoient plus susceptible de recevoir des impressions vives et profondes; elle se mit à genoux sur la pierre, à quelque distance du roi et derrière lui... Au moment où l'on souleva le

drap mortuaire, le curé s'avança pour présenter au roi le long voile noir qui devoit couvrir à jamais la jeune religieuse, afin que la prieure le reçût des mains du roi pour le lui donner. Louis se retourna, fit quelques pas pour prendre le voile, et se trouva à côté de mademoiselle de La Fayette toujours à genoux, priant avec ferveur, et profondément inclinée. Louis la regarda avec attendrissement. Dans ce moment de distraction, le voile noir échappe de ses mains, tombe sur la tête de mademoiselle de La Fayette et couvre entièrement son visage... Elle reste immobile !... Louis tressaille,... il saisit précipitamment le voile, le relève, découvre et revoit ce visage chéri, mais toujours incliné, les yeux baissés, pâle et baigné de larmes !.... Louis la contemple avec saisissement... Il crut voir en elle la victime du sacrifice qui venoit de se consommer !... Il lui tendit la main, en disant avec égarement et d'une voix entrecoupée : Relevez-vous !... Où êtes-vous là !... — Sur une tombe !... répondit-elle en regardant autour d'elle. En effet, elle étoit à genoux sur une pierre sépulcrale... Ces mots, *sur une tombe,* achevèrent de

glacer le roi... Cependant il falloit achever la cérémonie... Le roi s'avance en chancelant vers la grille; il donne, d'une main tremblante, ce voile fatal; un instant après, le rideau se tire sur la grille, un silence profond succède aux chants funèbres. L'orage continuoit toujours avec violence; le curé vint prendre les ordres du roi, qui voulut attendre la fin de la tempête dans la sacristie, où il se rendit avec mademoiselle de La Fayette. Là, ils s'assirent sur deux chaises de paille, et lorsqu'ils furent seuls, mademoiselle de La Fayette regardant le roi, dont les cheveux et les vêtemens étoient encore mouillés : Grand Dieu! dit-elle, quel affreux orage! et comme votre majesté en a souffert!... Souffert! reprit Louis; ah! vous ne le croyez pas! ce jour a été le plus beau de ma vie!... J'ai été si heureux durant tout le temps de notre promenade! Je fuyois cette cour maligne et curieuse qui nous observe et nous sépare!... Seul avec vous, l'univers étoit pour moi dans la route que nous parcourions!... Débarrassé d'une suite importune et de toutes les entraves de la grandeur, et rendu à la nature, avec quelles délices je respirois

cet air si pur des champs et de la liberté! Qu'elles me paroissoient ravissantes ces campagnes que nous traversions ensemble!... Mais j'y voyois avec peine la trace battue des chemins, j'aurois voulu les effacer et ne les retrouver jamais!... Heureux, mille fois heureux, si j'avois pu m'égarer sans retour avec vous dans des solitudes inaccessibles!... Ici la voix de Louis s'affoiblit, il s'arrêta.... Mademoiselle de La Fayette baissa les yeux, une vive rougeur coloroit ses joues... Et vous, reprit le roi, vous, objet d'un sentiment si tendre, étiez-vous alors sans émotion?... Ah! sire, répondit-elle, mon cœur est le même dans tous les instans!... Mais dans cette matinée rien n'a frappé mon imagination comme le spectacle religieux qui nous attendoit dans cette église!... Je me rappellerai toujours ce moment de surprise et de saisissement, où, tandis que le plus violent éclat de tonnerre faisoit retentir ces voûtes, je sentis, comme un poids immense, tomber sur ma tête ce voile religieux, ce voile pesant et glacé, s'échappant de votre main!... Un froid mortel a circulé dans mes veines! Je suis restée atterrée et sans mouvement; il m'a

semblé qu'une puissance suprême me fixoit là pour toujours dans l'éternel repos de la mort!... Oh! si c'étoit un présage! Si le ciel, qui connoît mieux que nous le fond de nos cœurs, réprouvoit le sentiment qui nous unit; s'il devoit nous séparer! Ah! sire.... Ses pleurs lui coupèrent la parole, elle mit son mouchoir sur son visage. Non, non, s'écria le roi, le ciel protége cette amitié si sainte qu'il a formée pour ma gloire et pour le bonheur de la France! N'êtes-vous pas l'ange tutélaire de cet empire? Sans vous, la vérité sévère seroit-elle parvenue jusqu'à moi? sans vous, connoîtrois-je tous mes devoirs, et sans vous aurois-je le courage de les remplir? Ah! loin de vous effrayer des sentimens que vous m'inspirez, qu'ils soient pour vous le gage le plus certain de la protection divine! ils ont élevé mon esprit, fortifié mon caractère.... C'est un feu céleste qui doit achever de purifier mon cœur!... Prescrivez, ordonnez.... Je n'ai plus de sacrifices à faire! C'est par inclination, c'est avec enthousiasme, que je suivrai désormais les lois sacrées du devoir et de la vertu; ce sera vous obéir et me rapprocher de vous!... Ce séduisant et dange-

reux langage ne fit que trop d'impression sur le cœur de mademoiselle de la Fayette; ses craintes et ses scrupules s'évanouirent; l'admiration, la joie, l'amour le plus pur, mais le plus tendre, en effacèrent jusqu'au souvenir. Elle se livra tout entière à la trompeuse sécurité de l'innocence et d'une confiance aveugle.

Cet entretien dura encore près d'une heure. Le roi fit l'apologie de sa conduite passée; il peignit l'ambition de sa mère, mais il versa des larmes en parlant de son exil; il promit de la rappeler, et il fut justifié sur ce point aux yeux de mademoiselle de La Fayette. Ensuite il montra tant de pénétration et de sagacité en traçant le portrait de Richelieu, que mademoiselle de La Fayette fut persuadée que celui qui voyoit si bien, ne pouvoit être foible et manquer de caractère; et c'est une erreur dans laquelle tombent souvent les gens qui ont une grande force d'esprit: ils croient qu'il suffit d'*éclairer* ceux qui en manquent. Sans doute, l'homme fort peut s'égarer dans les ténèbres; il lui faut l'éclat du jour pour reprendre une marche intrépide et sûre; mais à quoi sert la lumière à celui qui, par une paresse invin-

cible, ne peut se passer de guide? La véritable, l'extrême foiblesse, loin d'être aveugle, est celle qui voit parfaitement le sentier qu'il faut suivre, et qui n'a pas le courage d'y entrer. Le roi, en détaillant tous les défauts et tous les torts de Richelieu, exalta beaucoup ses talens et l'utilité dont il étoit à la France; mais il donna sa parole de travailler, de s'instruire, de se mettre en état de régner seul, et de congédier Richelieu aussitôt que la paix seroit faite. Ce grand mot fut prononcé, il satisfit pleinement mademoiselle de La Fayette; et Louis, à qui l'on accordoit du temps, fit cette promesse, non-seulement de bonne foi, mais avec plaisir: elle satisfaisoit sa haine contre le ministre, c'étoit déjà une vengeance secrète et qui ne l'obligeoit à aucun acte de vigueur pour le moment. Les gens foibles s'engagent facilement dans l'avenir; les projets éloignés ne les effraient point, parce qu'il est plus commode et plus court de présumer de ses forces que de les calculer.

Enfin, on entendit le bruit des voitures; il fallut terminer cet entretien, qui

porta au comble tous les sentimens de mademoiselle de La Fayette pour le roi, ainsi que la passion de ce prince pour elle.

On remonta dans les calèches; on retrouva la reine triste et rêveuse, et se plaignant d'un violent mal de tête. Le roi fut affable, obligeant, et détailla avec beaucoup d'aisance tout ce qu'il pouvoit conter de l'orage et de la profession de cette jeune religieuse. Le bonheur et une excessive distraction préservèrent mademoiselle de La Fayette de l'embarras qu'elle auroit pu éprouver; elle ne songeoit qu'à l'entretien qu'elle venoit d'avoir, et aux promesses du roi.

Elle passa toute la soirée tête à tête avec la marquise de Beaumont à parler du roi, à faire son éloge, à s'enivrer de son souvenir et des plus séduisantes espérances.

Le surlendemain, jour de Sainte-Anne et de la fête de la reine, Louis, qui en avoit composé l'ordonnance et inventé tous les détails, annonça qu'elle seroit donnée dans une partie de la forêt de Saint-Germain, et qu'elle n'auroit lieu qu'à la nuit fermée.

A l'heure indiquée, le roi fit monter dans une calèche la reine, mesdemoiselles de Guise et de Vendôme, la duchesse de Chevreuse, mademoiselle de Hautefort, la marquise de Beaumont, mademoiselle de La Fayette, et il se chargea de mener lui-même cette calèche, en disant que presque toute la fête ne seroit qu'une promenade. Un nombre infini d'autres voitures suivoient celle de la reine.

On entra dans une longue allée, dont l'illumination, cachée sous les feuillages, ne donnoit que la foible lumière d'un beau clair de lune; on entendoit dans le lointain des symphonies charmantes qui paroissoient venir du fond de la forêt... Tout annonçoit le mystère, la discrétion et la timidité : c'étoit l'esprit de la fête. A la moitié de l'allée, on s'arrêta devant une large arcade formée de festons de roses : là, on voyoit en perspective, à travers des transparens, un groupe allégorique représentant la Vérité entourée des divinités champêtres, qui étendoient des voiles légers de gaze sur les arbres couverts de chiffres de fleurs dont l'œil ne pouvoit distinguer les lettres; alors un chœur

chanta à demi-voix, mais distinctement, ces paroles :

Pour oser offrir nos hommages
A la déité de ces bois,
Voilons ces chiffres, ces ombrages,
Point d'éclat, point de bruit, adoucissons nos voix!
Elle est modeste autant que belle,
L'éloge ne peut la flatter,
Et ce n'est jamais que loin d'elle
Qu'il est permis de la chanter.

Dans l'ombre épaisse du mystère
Elle dérobe à tous les yeux
Le bien caché qu'elle a su faire;
Taisons-nous, respectons ses secrets généreux.
Elle est modeste autant que belle,
L'éloge ne peut la flatter,
Et ce n'est jamais que loin d'elle
Qu'il est permis de la chanter.

Lorsque sa bonté nous attire,
Ah! du moins, disons-lui si bas
Ce que sans dessein elle inspire,
Que même en écoutant elle n'entende pas....
Elle est modeste autant que belle,
L'éloge ne peut la flatter,
Et ce n'est jamais que loin d'elle
Qu'il est permis de la chanter.

Après avoir entendu cette romance, on parcourut le reste de l'enceinte en s'arrêtant souvent; partout on retrouva un demi-jour, des objets voilés, des chants

adoucis, des tableaux dans le lointain et des scènes mystérieuses ou fugitives. A la fin, on descendit de voiture pour entrer dans une salle de bal magnifiquement décorée, où l'on dansa jusqu'au jour.

Mademoiselle de La Fayette, pendant toute la promenade en calèche, avoit successivement éprouvé tous les genres d'émotions : elle n'avoit pu méconnoître l'intention secrète du roi; elle ne savoit que trop quel étoit le véritable objet de la fête et des couplets! Combien elle la trouvoit ingénieuse et touchante, cette fête d'un genre si nouveau! Avec quelle sensibilité son cœur savoit en apprécier la délicatesse!... Mais combien l'embarras que lui causoient tant de témoins et d'observateurs envieux et curieux, altéroit le charme et la douceur de sa reconnoissance!...

La reine, pendant toute la fête, eut le maintien le plus noble et le plus simple; elle loua toutes les scènes sans affectation, comme des inventions nouvelles et agréables; elle reçut avec grâce le bouquet que lui présentèrent Flore et les Hamadryades que l'on trouva dans la salle de bal, y formant un ballet. Louis, qui n'a-

voit pas été sans quelque inquiétude sur la manière dont elle prendroit cette fête, fut si content d'elle, que pendant tout le ballet, qui dura plus d'une demi-heure, il resta assis auprès d'elle, en causant avec un air de bonhomie et de familiarité qu'on lui voyoit avec elle pour la première fois. La reine, attendrie, parla peu; mais ses regards et l'expression de sa physionomie montroient assez sa reconnoissance. Elle avoit posé sur une banquette à coté d'elle le bouquet qu'elle avoit reçu des divinités des bois. Le roi, en se levant pour aller se promener dans la salle, prit une fleur de ce bouquet, qu'il donna à la reine en la priant de la porter; la reine la mit dans son sein. Mademoiselle de La Fayette, retirée à l'écart, mais placée de manière à voir parfaitement le roi, avoit les yeux fixés sur lui, et en jouissant de son ouvrage elle perdoit peu à peu son embarras.

Louis, après avoir fait quelques tours dans la salle, se trouva tout naturellement rapproché de mademoiselle de La Fayette, et s'asseyant auprès d'elle : Êtes-vous contente de moi? lui dit-il en souriant. Ces paroles furent entendues; elles circulèrent tout bas dans la salle, mais non

sans altération. On prétendit que c'étoit mademoiselle de la Fayette qui avoit dit tout haut au roi : *Je suis contente de vous.* Cette phrase parvint ainsi à mademoiselle de Hautefort et à la duchesse de Chevreuse, assises derrière la reine. On devoit penser que mademoiselle de La Fayette, avec un ton si noble, et un caractère si parfait et si réservé, étoit incapable d'une telle indiscrétion. Mais mademoiselle de Hautefort eut à cet égard toute la crédulité de la haine : elle répéta plusieurs fois que *cela étoit inouï, inconcevable.* La reine à la fin la questionnant sur ce grand sujet d'étonnement, elle se pencha vers son oreille et lui conta ce qu'on venoit de dire. La reine rougit et répondit sèchement : Je ne crois pas un mot de cela. Aussitôt la reine se levant, appela la marquise de Beaumont, la prit sous le bras, en disant qu'elle alloit se promener à pied dans l'enceinte illuminée. Mademoiselle de Hautefort et ses autres dames se disposoient à la suivre ; elle les en empêcha : elle sortit seule avec la marquise, laissant toutes les favorites, et surtout mademoiselle de Hautefort, dans la plus grande consternation.

Lorsque la reine se trouva seule avec la marquise: Eh bien ! madame de Beaumont, lui dit-elle, que pensez-vous de cette fête?.... Mais, madame, répondit la marquise avec un peu d'embarras, je la trouve charmante... digne de celui qui la donne et de celle qui en est l'objet. — Et *celle* qui n'en est pas *l'objet*, que doit-elle éprouver? — Comment, madame?... — Vous m'entendez assez!... De bonne foi, croyez-vous que je puisse prendre pour moi ces couplets de chanson?... — Cependant, madame, tous les éloges qu'ils contiennent conviennent parfaitement à votre majesté. Ne sait-on pas qu'elle fait le bien en secret, qu'elle hait la flatterie?... — Ah! l'amour a dicté ces vers, ils ne sont pas pour moi!... J'ai besoin d'ouvrir mon cœur.... Parlons sans déguisement: Je suis décidée, quels que soient mes sentimens particuliers, à ne jamais manquer aux égards qui sont dus aux vertus de mademoiselle de La Fayette, et à ne paroître remarquer dans la conduite du roi que ce que je puis y voir sans en être blessée. — Ah! madame, combien il y a de grandeur dans ces sages résolutions! car il n'appartient qu'à l'indulgence de

dissimuler sans abaissement, et la bonté seule peut tout pardonner avec dignité. — Oui, je rends justice à mademoiselle de La Fayette, vous ne l'ignorez pas. La haine même ne pourroit attaquer ses mœurs. Elle fait un digne usage de la passion du roi pour elle, le roi a fait plusieurs actes de justice et de bonté, et malgré le cardinal; il est pour moi ce que la France doit désirer qu'il soit.... Toutes ces choses sont dues à mademoiselle de La Fayette; mais cependant puis-je être heureuse et peut-elle être sans remords lorsque le roi fait éclater pour elle de tels sentimens? et peut-elle prendre encore pour la seule amitié des témoignages d'amour si passionnés? — Il est pourtant vrai, madame, que le roi n'a eu jusqu'ici avec elle que le langage d'un ami. — Il n'en a ni le ton, ni l'expression, ni les regards. — Il en a la conduite. Il n'exige rien, pas même des entretiens particuliers, que la confiance intime pourroit désirer. C'est sous des yeux souvent malveillans et toujours en présence de témoins, que se passent toutes leurs conversations. Le roi n'en demande pas davantage. Sous quel prétexte mademoiselle

de La Fayette pourroit-elle rompre une liaison si pure, et avec son souverain? et lorsqu'elle voit l'utilité des conseils qu'elle lui donne?... — Cependant, si elle y trouvoit du danger pour elle-même, la religion ne lui prescriroit-elle pas de triompher d'un tel penchant? — Elle n'a pour le roi qu'un attachement respectueux qui n'a rien de commun avec l'amour. — Vous le pensez; elle le croit peut-être; mais elle s'abuse: elle aime passionnément le roi. — J'ose assurer votre majesté qu'elle n'a de passion que pour la vertu. Si elle connoissoit l'opinion de votre majesté, je suis certaine qu'elle n'hésiteroit pas à quitter la cour; mais ce ne sera jamais par moi qu'elle la saura: car je suis persuadée que sa retraite, surtout dans ce moment, seroit un très-grand malheur. Elle replongeroit le roi dans une profonde mélancolie; il ne verroit dans cette rupture que de la légèreté, de l'injustice et de l'ingratitude. Ce chagrin affoibliroit ses bonnes résolutions, et raffermiroit le pouvoir ébranlé de M. le cardinal; enfin, il influeroit de la manière la plus funeste sur tous ses sentimens... Votre majesté daignera excuser

la sincérité de ce discours, en songeant que la confiance dont elle m'honore dans ce moment m'impose la loi de ne rien dissimuler. A ces mots, la reine, mécontente, répondit avec froideur et brièveté, en reprenant le chemin de la salle de bal, où elle rentra sur-le-champ.

Madame de Beaumont, en faisant cette déclaration si précise, avoit voulu surtout ôter à la reine l'espoir que cette espèce de confidence seroit rapportée à mademoiselle de La Fayette : car elle avoit parfaitement compris l'intention secrète de la reine, et elle ne vouloit nullement alarmer la conscience de son amie. Les princes sont si accoutumés à être non-seulement obéis, mais devinés et prévenus, que de premier mouvement ils regardent toujours la moindre résistance comme une espèce de rébellion. La reine traita froidement pendant quelques jours madame de Beaumont ; mais ensuite sa bonté naturelle l'emporta bientôt sur ce léger ressentiment, et d'autant plus que par réflexion elle trouvoit beaucoup de solidité dans la plupart des raisons qui faisoient désirer à la marquise que ma-

demoiselle de La Fayette restât à la cour.

Mademoiselle de Hautefort, voulant absolument regagner tous ses droits sur le cœur de la reine, résolut d'avoir une explication avec cette princesse, et elle confia ce dessein à la duchesse de Chevreuse son amie. Je ne vous le conseille pas, lui dit la duchesse. — Pourquoi donc? Je suis irréprochable relativement à la reine, et par la constance de mon attachement et par ma conduite. — Eh bien, que voulez-vous lui prouver? que vous n'avez aucun tort?... — Assurément. Je la défie de m'en citer un. — Tant pis. — Comment? — C'est alors comme si vous lui démontriez qu'elle est à votre égard capricieuse, ingrate, injuste. Vous la blesserez, vous l'embarrasserez, elle n'aura rien à répondre, elle mettra sur-le-champ entre elle et vous toutes les barrières du rang suprême : reléguée dans un instant à une distance énorme d'elle, déchue en un clin d'œil de la fragile élévation de favorite, il vous faudra prendre un autre langage, vous résigner humblement, au lieu de vous justifier; et celle qui naguère,

dans le secret de son intimité, vous traitoit en égale et vous appeloit son amie, vous prononcera froidement une sentence irrévocable.

Malgré ces sages représentations, mademoiselle de Hautefort, naturellement hautaine et opiniâtre, persista; et un soir se trouvant seule avec la reine, comme cette princesse venoit de se mettre au lit, elle entama cette dangereuse explication en termes assez mesurés; mais la reine, fatiguée de sa causticité, et qui n'attendoit qu'un prétexte pour se débarrasser d'elle, ferma brusquement son rideau, en disant qu'elle étoit lasse de son ton impérieux, de ses reproches et de son exigence, et qu'elle ne vouloit plus rien entendre. Mademoiselle de Hautefort fut confondue, anéantie, toute sa hauteur l'abandonna; elle se jeta à genoux devant le lit de la reine, en prenant le ciel à témoin de son innocence; elle pleura, gémit, mais en vain: la reine fut inflexible. Mademoiselle de Hautefort sortit désespérée de la chambre, se croyant désabusée de l'ambition et des grandeurs, parce qu'elle emportoit contre la reine le plus violent ressentiment. Et ce n'est pas

la première fois que des courtisans disgraciés ou déçus ont pris le dépit, la colère et l'humeur pour un beau retour vers la philosophie. Le lendemain, mademoiselle de Hautefort reçut l'ordre de quitter la cour (10). Elle ne fut ni regrettée, ni digne de l'être : sa haine pour mademoiselle de La Fayette lui avoit donné à tous les yeux un tort et un ridicule, et l'avoit rendue odieuse au roi ; la reine s'en étoit aperçue, et ce fut une des causes de sa disgrâce.

Peu de mois après, un grand événement fit autant de bruit en Europe qu'à la cour : la reine déclara sa grossesse. La consternation du cardinal fut égale à la surprise de la cour et à la joie de toute la France. Il voyoit d'ailleurs depuis longtemps le changement qui s'opéroit dans le roi : Louis distribuoit lui-même des grâces et des récompenses, il s'enfermoit tous les jours trois heures dans son cabinet, et il y travailloit. Ses lettres à mademoiselle de La Fayette, lues par le cardinal, lui faisoient connoître que les conseils de mademoiselle de La Fayette étoient pour Louis des oracles ; qu'elle disposoit souverainement de ses volontés,

de ses actions, et qu'elle vouloit, avec autant d'énergie que de persévérance, le voir régner seul et avec gloire. Le rapprochement du roi et de la reine lui étoit dû, il sanctifioit, pour ainsi dire, cette liaison singulière; et si la reine donnoit à la France un héritier du trône, cet événement achèveroit d'affermir pour jamais la considération et le crédit de mademoiselle de La Fayette. Frappé de toutes ces réflexions, et tremblant pour sa puissance, le cardinal connut enfin que pour l'emporter sur Mlle de La Fayette il avoit besoin de toutes les ressources inépuisables de son imagination, et qu'il ne falloit employer contre elle ni des artifices connus, ni des moyens vulgaires.

Un matin qu'il étoit renfermé avec Boisenval, ce dernier lui dit que la passion du roi sembloit s'accroître chaque jour. Mais, demanda le cardinal, ne confondez-vous pas l'amour avec l'admiration, la reconnoissance? Êtes-vous bien certain que ce sentiment, si pur et si tranquille dans les commencemens, soit devenu réellement une passion violente?... — Oui, monseigneur, c'est maintenant une passion comme toutes les passions, un amour

véritable, qui l'agite, qui le tourmente, qui le rend très-malheureux. Il estime, il admire tant mademoiselle de La Fayette, qu'il le lui cache; mais je crois qu'il ne s'abuse plus lui-même, quoiqu'il n'en convienne pas tout-à-fait avec moi. J'ai beau mettre tous mes soins à refroidir pour elle sa tête et son imagination; j'ai beau rabaisser avec adresse le mérite de cet objet qu'il idolâtre, rien n'y fait: si l'on ne parle pas d'elle avec enthousiasme, il n'écoute pas, on croiroit qu'il n'entend point et qu'on lui parle dans une langue étrangère. Il ne faut pas vous abuser là-dessus, monseigneur; malgré sa foiblesse, sa sagesse et sa dévotion, il est amoureux comme un *profane*..... Le cardinal sourit: Oui, dit-il, cela se peut: l'amitié véritable, l'héroïque amitié, demande une grande force de caractère; l'amour n'en exige point. Il est possible que le roi soit amoureux. — Il l'est éperdument. — Et les scrupules, que sont-ils devenus? — Le père Caussin est un si bon homme!... Il est certain que si le roi s'avoue son amour, il l'avoue à son confesseur; mais il promet d'en triompher; il proteste qu'il ne s'entretient avec mademoiselle de La

Fayette qu'en présence de témoins; qu'elle ne le porte qu'à de bonnes actions, qu'il ne feroit pas sans elle; qu'elle l'a réconcilié avec la reine; qu'elle lui fait faire de grandes aumônes aux hôpitaux.... — *Aux couvens,* et qu'elle le presse de me congédier; mais il faut apprendre au père Caussin que rien au monde ne doit faire tolérer un amour adultère.... — Le roi appelle peut-être encore par habitude cet amour une simple amitié: au vrai, quelque chose qui puisse arriver, je ne sais pas s'il pourra jamais se résoudre à prononcer le mot d'amour. — N'importe; nous apprendrons aussi au père Caussin que l'amitié intime a ses dangers entre un homme marié de trente-cinq ans et une jeune fille belle comme un ange. Je veux là-dessus lui donner une petite leçon. — Il est bien juste, monseigneur, qu'un prince de l'église apprenne à un simple moine son métier. D'ailleurs, tout le monde sait que votre éminence est aussi profond théologien que grand politique. — Ecoutez, Boisenval, maintenant il ne s'agit plus d'essayer de refroidir le roi, ou de nuire dans son esprit à une femme qui méprise les richesses, qui n'a pour

elle-même aucune ambition; qui ne demande rien, ni pour elle, ni pour ses amis, qui n'a point de coquetterie, et dont la conduite est à l'abri de tout soupçon. Il faut changer de plan. Désormais ne vous attachez, au contraire, qu'à exalter, qu'à enflammer l'imagination du roi pour elle. — Pour qui, monseigneur? — Pour mademoiselle de La Fayette. — Votre éminence y pense-t-elle? Quoi! elle veut servir celle qui a juré sa perte? — C'est la sienne que je médite : si vous me secondez bien, elle est certaine, et votre fortune assurée, mais une fortune dont tout ce que j'ai déjà fait pour vous ne sauroit vous donner l'idée.... — Mon attachement, mon dévouement suffisent.... — Je le sais, Boisenval, et je vous parle ainsi, non pour vous encourager, vous n'en avez pas besoin, mais seulement pour vous faire connoître le prix infini que j'attache à ce service. — Parlez, monseigneur, que faut-il faire? — Comme je vous l'ai dit, enflammer, enhardir le roi, mais avec adresse revenir insensiblement sur le mal que vous avez pu dire de mademoiselle de La Fayette, déclarer que vous êtes guéri de vos préventions contre elle,

qu'elle a subjugué votre admiration, et la louer avec excès; enfin, montrer une confiance parfaite dans sa vertu et dans celle du roi, augmenter à cet égard la présomption du roi.... — Ce ne sera pas là le plus difficile : le roi croit avoir une vertu à toute épreuve. — Vous montre-t-il les lettres de mademoiselle de La Fayette? — Non, monseigneur; mais quand il me croira son admirateur, j'obtiendrai toute sa confiance, j'en suis sûr. — Alors persuadez-lui bien qu'il est aimé autant qu'il aime. — Je ne le tromperai pas, car je le crois. — Et moi aussi; mais elle a un grand caractère, elle l'aime sans nulle foiblesse. Engagez le roi à lui demander des entretiens particuliers, des rendez-vous secrets, sous la promesse d'un respect inviolable, qu'il exige d'elle de se confier à son honneur, à sa vertu.... Il ne lui fera jamais faire une fausse démarche, elle lui résistera avec fermeté, ils se brouilleront. — J'entends à présent : voilà, monseigneur, une idée de génie; cependant mademoiselle de La Fayette l'aime, elle est sans expérience dans ce genre, elle est femme;.... si elle se laissoit entraîner, si elle cédoit.... —

Elle ne se le pardonneroit jamais, elle iroit loin de la cour cacher sa honte. — Il faut tout prévoir : si, dans ce cas, l'amour qui l'auroit égarée la retenoit ?.... — Le roi, naturellement chaste et religieux, auroit horreur de ce scandale ; ne l'estimant plus, il cesseroit de l'aimer. L'enthousiasme l'enivre ; s'il le perdoit, il ne lui resteroit que des remords et du dégoût : mais, je vous le répète, mademoiselle de La Fayette sacrifiera tout à son devoir. — Mais sa résistance augmentera l'admiration du roi, et par conséquent son crédit ? — Non : le roi, honteux de sa propre foiblesse, sera moins disposé à l'admiration, il se croira moins aimé qu'il ne l'avoit pensé, il aimera moins. D'ailleurs, si le roi ose faire une proposition imprudente et coupable, mademoiselle de La Fayette, éclairée sur ses vrais sentimens, s'éloignera de lui ; le roi gémira, pleurera,.... et l'oubliera. — Toutes les chances sont bonnes, le plan est excellent. Je vais travailler avec ardeur et dextérité ; je rendrai compte à votre éminence de mes succès, car j'ose y compter d'avance. — Ne vous pressez point, ne brusquez rien, prenez tout le temps nécessaire ; l'art

de l'insinuation en demande beaucoup. Quand ce que vous voulez persuader ne prendra pas, laissez-le tomber, ayez l'air de l'insouciance; vous y reviendrez sous une autre forme. Souvenez-vous que les princes les moins instruits ont toujours dans la tête quelques maximes bannales qui ne laissent pas de les guider assez bien en certaines occasions: ils savent tous, par exemple, que pour les gagner on flatte leurs passions; ce sont des lieux communs qu'il faut toujours un peu craindre avec eux. Evitez de paroître flatteur en entrant dans tous les sentimens du roi; sachez contredire sans contrarier, et paroître hardi sans rien risquer. Montrez-vous austère en principes généraux, et que le *zèle vous emporte* dans les circonstances particulières. Les princes ne croient guère à l'amitié, à la sympathie; et ce qui paroît singulier, c'est qu'ils croient assez facilement au dévouement sans réserve. Accoutumés dès leur première enfance à tous les hommages, ils ne voient souvent dans l'expression sincère de la sensibilité qu'un langage servile; ils sont peut-être trop en garde contre la flatterie, ils ne le sont point contre l'extrême exagération:

ils pensent apparemment que l'on n'oseroit concevoir l'idée de leur en imposer jusque-là; ils ont la simplicité de supposer des bornes aux mensonges qu'on peut leur faire. D'ailleurs, l'amitié demande une réciprocité qu'ils savent bien ne pouvoir exister avec eux; le dévouement est un abandon, un culte, une idolâtrie qui n'exige point un parfait retour; c'est pourquoi, sans doute, les princes croient aisément qu'on les adore, et se flattent rarement d'être aimés. Je vous dévoile là, Boisenval, de grands mystères; vous avez de l'adresse, de l'intelligence, vous êtes jeune encore, profitez-en. C'est une excellente école pour former et pour perfectionner la finesse de l'esprit, que le commerce intime d'un prince foible et défiant, et qu'on veut gouverner. Que d'art, de précautions, de prudence, de justesse, d'observations, de souplesse, il faut avoir alors!... On doit cacher à celui qu'on a mis sous le joug, que l'on connoît son propre ascendant: on nous pardonne plus volontiers d'user de toute notre force, que d'avoir l'air d'en présumer. Mais lorsque l'empire est bien affermi, on peut et l'on doit faire succéder la hardiesse aux

timides ménagemens; l'audace alors donne de l'éclat à la puissance, et nulle autorité n'est réelle sans grandeur.

C'étoit ainsi que Richelieu, dans le secret de son cabinet, dévoiloit à son confident son esprit souple, dominateur, et son âme ambitieuse et hautaine.

Boisenval suivit ponctuellement les ordres du cardinal : il exalta encore la passion du roi, et en peu de mois il acheva de gagner toute sa confiance. Louis, toujours contenu avec mademoiselle de La Fayette dans les bornes du plus sévère devoir, souffroit tous les tourmens de la plus pénible contrainte, et se plaignoit surtout à Boisenval de la gêne insupportable de ses entretiens avec elle. Boisenval lui répétoit que lorsqu'on possède sans partage le cœur de ce qu'on aime et toute son estime, il est aisé d'en obtenir ce qu'on désire; et qu'ainsi mademoiselle de La Fayette finiroit sûrement par accorder au roi des rendez-vous particuliers. Et le roi, séduit par ces discours, s'abandonnoit sans réserve aux plus douces espérances.

Mademoiselle de La Fayette étoit si profondément touchée de la conduite et et surtout de la tendresse du roi, qu'elle

croyoit à peine que l'attachement qu'elle avoit pour lui pût acquitter tout ce qu'elle devoit au sien. Quand c'est le cœur qui calcule la reconnoissance, combien la dette paroît immense!... Néanmoins, mademoiselle de La Fayette n'étoit exempte ni de trouble ni d'inquiétudes vagues et confuses; chaque entretien avec le roi sembloit accroître à la fois son bonheur et son agitation!... Elle étoit parvenue à se faire une trop haute idée de la vertu du roi, pour qu'il lui fût possible de s'alarmer du sentiment qu'il lui montroit: quelques mois auparavant, l'expression de ces mêmes sentimens l'avoit plus d'une fois inquiétée; maintenant son enthousiasme pour lui, porté au dernier degré d'exaltation, ne lui permettoit plus cette espèce de crainte; sa sensibilité avoit fait du roi dans sa pensée un héros romanesque et sublime; elle l'aimoit d'autant plus qu'elle croyoit posséder seule le secret de sa perfection: son cœur et son imagination l'avoient déifié; mais elle se craignoit elle-même, elle ne savoit plus quel nom elle devoit donner à ce sentiment impérieux et exclusif, qui occupoit toutes ses pensées et qui la dominoit tout

entière!... Elle ne pouvoit se déguiser que l'amitié étoit un nom bien foible pour un tel attachement; mais elle se rassuroit en se répétant que lorsqu'on connoissoit comme elle toutes les qualités du roi, il étoit impossible de n'avoir pas pour lui un sentiment extraordinaire. Elle achevoit de se tranquilliser, du moins pour quelque temps, en songeant à la prudence, à la sagesse du roi, et par la certitude qu'elle croyoit avoir qu'il n'attendoit d'elle et qu'il n'exigeroit jamais que les témoignages innocens d'une simple amitié.

Cependant le terme des couches de la reine approchoit; et l'attente de ce grand événement occupa presque exclusivement toute la cour. Enfin, le 5 septembre 1638, les vœux des François furent exaucés, la reine mit au jour, à Saint-Germain-en-Laye, un héritier du trône. La naissance de ce prince si long-temps désiré combla de joie la nation, dont son règne brillant devoit un jour augmenter l'éclat et la gloire (11). La reine n'avoit dans sa chambre que le roi, ses dames et les princesses du sang; mais les princesses non mariées et les filles d'honneur étoient

dans un cabinet voisin. Aussitôt que la reine fut accouchée, mademoiselle de La Fayette suivit les princesses et ses compagnes, et elle entra dans la chambre de la reine. Cette princesse, parvenue au plus beau moment de sa vie, étoit encore dans les bras du roi, qui, le visage baigné de larmes, la pressoit contre son sein. Louis, uniquement occupé d'elle et de son enfant, n'aperçut même pas mademoiselle de La Fayette; elle n'obtint pas un regard de ces yeux mouillés de pleurs, qui ordinairement la cherchoient toujours!... Dans cet instant solennel, Louis étoit époux et père; inaccessible à toute autre sensation, il se livroit tout entier aux mouvemens qu'inspire la nature; l'amour même étoit suspendu dans son cœur. Ce spectacle attendrissant fit sur mademoiselle de La Fayette l'impression la plus douloureuse!... Il lui sembla qu'elle n'étoit plus qu'une étrangère dans cette chambre où elle étoit entrée avec tous les transports de la joie!... Elle connut enfin que les titres et les droits sacrés d'épouse et de mère sont au-dessus de tous les autres; elle souffrit le plus grand tourment que puisse supporter une âme généreuse,

celui de se reconnoître capable d'un sentiment injuste : elle envia la reine; elle fut irritée contre le roi!.... Ce mouvement, si peu digne d'elle, ne pouvoit durer dans un cœur tel que le sien; mais il lui laissa un cuisant remords, un abattement inexprimable et le plus triste sujet de réflexions!

La reine, pénétrée de la sensibilité touchante que montroit le roi, étoit dans une disposition bien différente; elle appela mademoiselle de La Fayette, lui serra la main en disant : Je suis sûre que vous partagez mon bonheur! Mademoiselle de la Fayette pâlit, ces paroles lui percèrent le cœur; elle se rappeloit ce qu'elle venoit d'éprouver!...

On avoit porté le dauphin dans un grand salon voisin; le roi proposa à mademoiselle de La Fayette et à plusieurs personnes d'aller le voir. Il donna le bras à mademoiselle de La Fayette; il lui dit alors tout bas, en peu de mots, tout ce que la tendresse, la reconnoissance due à ses conseils, pouvoient inspirer de plus touchant. Il l'attendrit, la charma; mais elle n'en resta que plus mécontente d'elle-même. Toutes les portes du salon étoient

ouvertes, bientôt une foule de peuple se précipita pour pénétrer dans le salon; comme les huissiers les repoussoient, le roi leur cria : *Laissez entrer, cet enfant appartient à tout le monde* (a). Ces touchantes paroles, et peut-être les seules populaires qui soient sorties de la bouche de ce prince, transportèrent mademoiselle de La Fayette; par un mouvement irrésistible, involontaire, elle serra fortement le bras du roi, qui, surpris et transporté à son tour, la regarda d'un air passionné... Confuse autant que troublée, elle retira son bras; mais elle fut aussitôt distraite de son embarras par l'enthousiasme universel qui se manifestoit pour le roi. Le peu de mots qu'il venoit de prononcer avoient gagné tous les cœurs. On le remercioit à haute voix, on applaudissoit, on pleuroit, on formoit mille vœux touchans pour le jeune prince. Au milieu de ce tumulte, un vieillard octogénaire s'approcha de son berceau, et regardant le dauphin avec des yeux remplis des plus douces larmes : Voilà, dit-il, l'espoir de nos enfans!... O gage

(a) Historique.

de paix et de prospérité! poursuivit-il en étendant ses deux mains tremblantes sur sa tête, au nom de tous les pères de famille et de tous les bons citoyens, je te bénis!... Puisses-tu vivre plus que je n'ai vécu! puisses-tu voir toujours les ennemis de la patrie humiliés, vaincus, et les François, sages, soumis et fidèles à la religion et à leur souverain!... L'action de ce vieillard, ses cheveux blancs, sa figure vénérable, son ton solennel, produisirent la plus vive sensation: c'étoit un homme d'une classe inférieure qui parloit, mais il fut écouté avec autant de respect que d'attendrissement.

Quand la foule fut écoulée, le roi prit le dauphin dans ses bras, et le porta à la reine que l'on venoit de remettre dans son lit. Toutes les dames de la cour entrèrent dans la chambre de la reine; alors le roi se retournant vers elles: Je sais, dit-il, qu'à ma naissance le roi mon père embrassa toutes les dames qui se trouvèrent en ce moment dans la chambre de la reine (a); et c'est un droit, ajouta-t-il en souriant, que je ne veux pas perdre. A

(a) Historique.

ces mots, il embrassa la marquise de Senecé qui étoit à côté de lui, et faisant le tour de la chambre, il embrassa successivement toutes les femmes devant lesquelles il passoit. Mademoiselle de La Fayette étoit près de la porte, à l'une des dernières places; tous les regards étoient attachés sur elle : elle vouloit ne pas paroître embarrassée, mais elle sentoit que le plus vif incarnat coloroit ses joues; à mesure que le roi se rapprochoit d'elle, son trouble et sa rougeur augmentoient... Enfin le roi se retrouva vis-à-vis d'elle... N'osant baisser les yeux, ni les détourner, elle le regarda; il y avoit dans ce regard tout ce que la modestie et la timidité peuvent exprimer de doux et d'intéressant; en même temps sa physionomie portoit l'empreinte de cette espèce de souffrance que cause toujours un extrême embarras. Dans cet état elle étoit si belle, que le roi, frappé d'étonnement, resta immobile; il la contempla un instant avec extase; ensuite, sans rompre le silence, il prit doucement sa main, la baisa respectueusement, et passa sans l'embrasser... Quelle distinction! à quel point toutes les jeunes personnes rassemblées dans ce

cercle durent en être blessées !... Quel hommage rendu par l'amour à la pudeur, et combien mademoiselle de La Fayette sut en apprécier la délicatesse !...

Il étoit minuit, on sortit de la chambre de la reine ; un grand nombre de personnes veilloient dans la pièce voisine dont une des fenêtres étoit ouverte, car le chaud étoit excessif. Le roi obtint de mademoiselle de La Fayette un moment d'entretien; il la conduisit à la fenêtre ouverte, et s'appuyant avec elle sur le balcon : Vous venez de connoître, lui dit-il, tout mon respect pour vous, et l'empire que peut avoir sur moi un seul de vos regards !... Un frère cependant embrasse sa sœur !... et le sentiment qu'il éprouve ne sauroit être plus pur que ceux que vous m'inspirez ; mais vos yeux me parloient, j'ai dû me soumettre... J'avoue aussi qu'en voyant l'éclat et la fraîcheur de ces joues si pures et si belles, j'ai pensé que même le plus chaste embrassement les profaneroit !... Du moins ce sacrifice m'obtiendra-t-il de vous une confiance sans réserve ? Ah ! reprit mademoiselle de La Fayette, cette confiance entière et sans bornes, ne la possédez-vous pas de-

puis long-temps ? Je pourrois me défier de moi-même ; mais de vous, sire, oh ! jamais !... Que vous me rendez heureux ! s'écria le roi ; songez-y bien : mainte fois je ne pourrois rien perdre de l'opinion que vous me donnez de vos sentimens, sans devenir le plus infortuné des hommes. Je connois votre amitié pour moi ; il me seroit impossible de vous peindre la mienne ! Comment donner une idée de ce qui est sans bornes, sans mesure ?... Vous existez indépendamment de moi, vous avez votre caractère, vos goûts particuliers, vos opinions ; mais moi, je ne suis plus rien que par vous et pour vous ; je n'ai pas une idée qui m'appartienne, pas un sentiment qui ne me vienne de vous : c'est votre esprit qui m'éclaire, c'est votre âme qui m'anime, je trouve un charme ravissant dans la pensée que toutes mes actions louables partent de votre cœur ! Ah ! je ne crains plus la flatterie : quand on m'approuve, c'est vous qu'on loue ! Livrez-vous donc toujours à moi sans crainte et sans défiance : c'est compter sur la vertu la plus parfaite, c'est vous confier à la vôtre !

Il y avoit dans ce discours autant d'art

que de passion. Louis vouloit préparer mademoiselle de La Fayette à la plus étrange proposition. Entraîné, séduit enfin par l'amour, et encouragé par les conseils artificieux de Boisenval, ce prince avoit conçu l'espérance la plus téméraire; ou, pour mieux dire, certain d'être passionnément aimé, il ne doutoit pas du succès de la demande qu'il alloit faire. Néanmoins il balança encore quelque temps; mais, quinze jours après l'accouchement de la reine, toujours vivement poussé par Boisenval, et prenant décidément son parti, il ne différa plus l'exécution de son dessein. Un matin, dans le cabinet de la reine, Louis, à la fin d'un de ses entretiens ordinaires avec mademoiselle de La Fayette, lui dit qu'il avoit une grâce à lui demander : Que je suis heureuse! répondit-elle; mais comment n'ai-je pas deviné une chose dépendante de moi qui pouvoit vous plaire?... — Elle en dépend entièrement. Vous me promettez donc de me l'accorder? — Ai-je besoin de le promettre? — Enfin donnez-moi votre parole. — Je la donne du fond de l'âme; parlez, sire. — Non : cette demande entraîneroit une trop longue ex-

plication je vous la ferai par écrit, vous recevrez une lettre ce soir.... Mais souvenez-vous de la parole que vous venez de me donner, et songez bien que si vous y manquiez, vous me plongeriez dans le plus violent désespoir. En disant ces paroles, le roi se leva et la quitta.

Mademoiselle de La Fayette resta étonnée, mais sans inquiétude; l'idée que le roi pouvoit lui demander une chose peu convenable ne s'offrit même pas à son esprit. Cependant elle éprouvoit une grande curiosité de savoir ce secret. Elle fit à ce sujet mille conjectures qui n'avoient aucun rapport avec la vérité. Enfin en rentrant chez elle le soir elle trouva une lettre du roi, elle l'ouvrit précipitamment, et elle y lut avec la plus douloureuse surprise ce qui suit:

« Si nous n'avions l'un pour l'autre » qu'une amitié vulgaire, et si vous ne » connoissiez pas parfaitement mon cœur, » la proposition que je vais vous faire vous » paroîtroit imprudente et déplacée; » mais vous savez qu'il est impossible que » vous ayez de *l'imprudence* avec moi, » et que vous devez à un sentiment tel

que le mien l'abandon sans réserve d'une confiance aveugle... Que dis-je, *aveugle!* la vôtre ne sauroit l'être pour moi! Ignorez-vous la pureté, la délicatesse de mon attachement pour vous, et votre suprême empire sur moi? Ignorez-vous que si vous aviez jamais à réprimer un sentiment involontaire, un *seul regard* vous suffiroit?.....

» Depuis deux ans que je vous aime uniquement, je n'ai pu vous parler sans témoins que deux fois! Et je n'ai dû qu'au hasard ce bonheur inappréciable... Il ne m'est pas possible de supporter plus long-temps cette odieuse contrainte : j'ai fait arranger, suivant les goûts que je vous connois, ma maison de chasse de Versailles; vous y trouverez des fleurs, un jardin, une prairie et des bois : venez embellir cet asile et en faire le temple de l'amitié (12)! Vous y amènerez les personnes de votre société que vous aimez le mieux, et vous y passerez ainsi trois ou quatre jours chaque semaine. Là, nous pourrons nous entretenir sans témoins; et vous mettrez le com-

» ble à ma reconnoissance ainsi qu'à
» mon bonheur. Que craindriez-vous?
» la calomnie? Elle n'oseroit vous atta-
» quer, et elle ne pourroit vous attein-
» dre. Enfin, je compte sur votre parole,
» parce que je suis certain que vous
» comptez sur mes principes et sur mon
» honneur. Songez qu'un refus seroit un
» outrage qui me déchireroit l'âme, et
» qu'il détruiroit toute ma félicité. »

Après avoir lu cette lettre, mademoiselle de La Fayette resta anéantie. Le bandeau fatal qui depuis si long-temps lui cachoit la vérité tomba tout à coup de ses yeux!... Plus d'illusions, plus de moyens de s'abuser sur le sentiment qui avoit dicté cette lettre : c'étoit un amant qui pensoit et qui s'exprimoit ainsi, et un amant tellement égaré par la passion, qu'il avoit perdu toute idée de bienséance!.... Pour comble de douleur, mademoiselle de La Fayette trouvoit au fond de son propre cœur le coupable retour de cette passion funeste!..... Juste ciel! s'écria-t-elle, avec quel ton d'assurance et d'autorité il me propose de me déshonorer!.... Quelle réputation ne seroit pas

à jamais souillée par une telle conduite!... Qui, moi! à mon âge, aller m'établir dans cette maison pour y voir le roi tête à tête!... Le voilà donc cet attachement que je croyois si pur!.... Quoi! j'autoriserois un amour adultère!... Malheureuse! je le partageois! Ah! je voulois me tromper!.... Quand je me rappelle tant d'entretiens passionnés, il ne m'est plus possible de concevoir que j'aye pu m'abuser!... Mais, que lui répondre?.... O pensée désolante! je vais l'irriter et le réduire au désespoir!.... Cette idée ravissoit à mademoiselle de La Fayette toute sa présence d'esprit, tout son courage, et elle dominoit sur toutes les autres. Irrévocablement décidée à ne rien faire d'indigne d'elle, du moins elle vouloit trouver des moyens d'adoucir, s'il étoit possible, le coup affreux qu'elle alloit porter au roi.

Elle relisoit en frémissant cette dernière phrase de sa lettre : *Songez qu'un refus seroit un outrage, qu'il me déchireroit l'âme, et qu'il détruiroit toute ma félicité!*... Mon attachement, disoit-elle, n'auroit donc servi qu'à faire son malheur!... Ah! je pouvois sans effort lui sacrifier mon repos, mon bonheur, ma vie! Mais

ma réputation, la sienne, mon honneur!... Mais nourrir une passion adultère, donner à la France entière un scandale éclatant!... jouer le rôle ignominieux d'une maîtresse déclarée, en avoir du moins toutes les apparences; devenir l'objet du plus juste mépris!... Et c'est lui, grand Dieu! qui me propose un tel abaissement!... Ah! sans doute, il seroit toujours avec moi délicat et respectueux; il le croit, du moins!... Mais quand l'amour peut l'égarer assez pour lui ôter ainsi toute idée de décence et toute crainte du blâme public le mieux fondé, comment compter désormais sur ses résolutions et sur ses promesses? Et quand il y seroit fidèle, qui pourroit le croire? Ne suffit-il pas, d'ailleurs, pour rompre une liaison devenue si criminelle, que je connoisse enfin ses sentimens et les miens! Dans quelle sécurité je m'endormois sur le bord d'un abîme! avec quel ravissement j'envisageois cet avenir couvert maintenant d'un voile si lugubre! Projets si chers à mon cœur! vous n'êtes donc que des chimères!... Je me résigne à mon triste sort, je pleurerai, je souffrirai jusqu'au tombeau! Ah! qu'importe, si je

pouvois être rassurée sur sa destinée! Mais lui, que deviendra-t-il? dans quel abattement, dans quelle sombre mélancolie va le plonger mon départ!... Il m'accusera de dureté, d'ingratitude;.... tandis que je mourrai consumée de douleur, il se plaindra de moi! il renoncera à l'amitié, à l'admiration des François, à la gloire!.... Oui, s'il remplissoit sa destinée, s'il régnoit avec éclat, si les François rendoient justice à ses grandes qualités, je saurois supporter avec courage son absence, et jusqu'à la perte de son affection! Mais comment renoncer à l'espoir que j'avois conçu, aux projets qui m'enivroient? Comment soutenir l'idée désespérante qu'il va retomber dans l'indolence, qu'il restera sous le joug d'un ministre insolent, et que l'histoire ne le placera jamais au rang des grands rois?... Chaque réflexion accroît l'amertume affreuse de mes regrets, je n'ai pas une pensée qui ne soit une douleur!... Prince infortuné! poursuivit-elle en versant un torrent de larmes; ô toi que j'aimerai, que je regretterai toujours!..... Hélas! tu ne conserveras de moi qu'un souvenir amer, et peut-être odieux! Nos

cœurs vont donc cesser de s'entendre, de se répondre! Mais ils souffriront ensemble!... Ah! si du moins tu pouvois connoître à quel excès je t'aime!! Eh quoi! en m'éloignant pour toujours, ne me sera-t-il pas permis de te laisser cette unique consolation!... Mais pourrois-je espérer de soulager tes maux en te montrant la douleur qui me tue!... La seule pitié qu'ils doivent inspirer acheveroit de t'accabler!... Non, non, j'aime mieux te voir injuste que d'aggraver tes peines!....

Mademoiselle de La Fayette passa la nuit entière dans cet état violent, décidée à fuir, à tout quitter, mais ne sachant comment s'y prendre pour annoncer au roi cette résolution. Madame de Beaumont étoit à Paris; d'ailleurs mademoiselle de la Fayette, quoiqu'elle eût pour elle la plus tendre amitié, ne pouvoit s'empêcher de trouver que la marquise avoit toujours jugé avec trop d'indulgence sa liaison avec le roi. Trop de condescendance ne précipite pas une grande âme dans le vice; mais elle affoiblit ses résolutions généreuses ou vile en retarde l'effet. Si mademoiselle de La Fayette eût eu une amie plus courageuse,

plus sincère sur ce point, elle eût promptement quitté la cour ; elle n'auroit résisté ni à ses premiers scrupules, ni à la voix de l'honneur, qui l'avoit pressée tant de fois de rompre ce séduisant et dangereux commerce.

Son parti étoit pris d'aller s'ensevelir pour jamais au fond d'une terre à cent lieues de Paris ; il ne s'agissoit plus que de savoir comment elle devoit se conduire pour préparer le roi, demander sa retraite à la reine et l'annoncer à la cour. Elle avoit besoin d'un conseil; et dans ce premier moment, ne sachant à qui s'adresser, elle résolut d'aller déposer ses mortels chagrins dans le sein du vertueux Vincent de Paule. Elle avoit su qu'il étoit, la veille, pour quelques jours dans l'hospice établi près de Longchamps. Elle se décida à s'y rendre sans délai. Ayant une voiture et deux chevaux à elle à Saint-Germain, elle partit avant la naissance du jour.

Elle éprouva une angoisse inexprimable en traversant la ville et en s'éloignant du château. L'obscurité profonde de la nuit ne lui permettoit pas de jeter un dernier regard sur cet édifice qu'elle ne

devoit peut-être jamais revoir! Si le jeux Vincent lui conseilloit de ne pas retourner à la cour, et de supprimer d'inutiles adieux, elle étoit décidée à lui obéir!.... Ainsi peut-être fuyoit-elle sans retour!... Cette pensée, les ténèbres qui l'environnoient, et le bruit des roues de la voiture, qui peignoit à son imagination la rapidité du mouvement qui l'entraînoit, tout dans cette nuit terrible sembloit se réunir pour lui causer autant de saisissement que de douleur. Grand Dieu! s'écria-t-elle, dans ce moment ce prince si digne d'être aimé se livre avec sécurité aux charmes d'un doux sommeil! Il dort, et je le fuis!... Il s'est endormi en comptant sur moi, sur ma tendresse, sur mon dévouement; et je l'abandonne pour toujours!... A son réveil, il demandera ma réponse!.... Et quelle est celle qu'il recevra?.... un billet cruel qui lui annoncera que je renonce à lui sans retour, que je ne le reverrai jamais!... Ce billet affreux sera tracé de ma main!... Oh! comment peut-on sans mourir supporter de telles douleurs!... L'infortunée, en parlant ainsi, laissa tomber sa tête sur son sein, les sanglots étouffèrent sa voix; elle resta sans mouvement, abî-

mée dans l'accablement du plus profond désespoir.

L'aurore venoit de paroître, lorsque mademoiselle de La Fayette aperçut les clochers du monastère de Longchamps. Le plus touchant souvenir se retrace à son imagination! Elle se rappelle cet orage durant lequel Louis, éperdu, l'entraînoit avec transport en la pressant contre son sein!... Elle se rappelle ce long entretien qu'elle eut avec lui dans le couvent.... Son cœur oppressé se déchire.... Au moment même elle éprouve un désir irrésistible de rentrer dans ce monastère.... Elle s'y fait conduire, elle descend de voiture, et laissant ses gens à la porte, qu'on venoit d'ouvrir, elle entre dans l'église; elle n'y trouve qu'un sacristain qui allumoit les cierges d'un autel où l'on devoit dire la première messe; la lampe de la nuit, suspendue à la voûte du chœur, n'étoit pas encore éteinte. Mlle de La Fayette avance lentement.... Tout lui retrace cette matinée mémorable, où tant de sentimens agitèrent son cœur; il lui semble que Louis est à côté d'elle! qu'elle l'entend marcher!... Bientôt elle se trouve sur la tombe où elle fit sa prière avec tant de ferveur;

elle s'arrête là, se met à genoux, et croisant ses mains sur sa poitrine, un souvenir frappant la fait frissonner ! Non, dit-elle, ce ne fut point le hasard qui fit tomber de sa main tremblante ce voile sacré qui couvrit ma tête !... A ces mots, elle se recueille profondément un instant.... Ensuite elle s'écrie : O bonté suprême ! ô mon Dieu, tu m'inspires !... Je pourrai tenir ma parole, lui donner des rendez-vous solitaires ; je le reverrai, je pourrai le recevoir avec décence et sans danger ; il ne faut que me sacrifier... Le ciel soit béni !... C'en est fait... Grand Dieu ! reçois un serment irrévocable !... Après avoir prononcé ces paroles, elle se releva pleine de confiance et de courage ; elle alla devant l'autel où l'on venoit de commencer la messe ; et après l'avoir entendue elle appela ses gens, remonta en voiture et se rendit sur-le-champ à l'hospice, où elle comptoit trouver Saint Vincent. Là on lui dit qu'il étoit retourné à Paris, et sans perdre de temps elle en prit aussitôt la route.

Elle méditoit le plus grand sacrifice ; mais elle ne sentoit dans ce moment que la joie que lui causoit la pensée qu'elle reverroit le roi, qu'elle pourroit toujours

lui donner d'utiles conseils. Elle venoit de promettre à Dieu de renoncer solennellement au monde, à sa liberté, et de se faire religieuse dans le couvent où elle avoit été élevée....

Pendant la route pour se rendre à Paris, mademoiselle de La Fayette eut le temps de combiner et d'arranger tous les détails de son plan; l'amitié n'y fut point oubliée : comme Mlle de La Fayette n'avoit que des parens fort éloignés, des collatéraux qu'elle ne connoissoit point, elle résolut de donner toute sa fortune à madame de Beaumont, et d'arranger son mariage avec Saint-Ibal. Elle vit en arrivant à Paris Saint Vincent de Paule, qui approuva ses résolutions, ses projets, son sacrifice, et qui se chargea d'en faire toutes les démarches nécessaires pour en hâter l'exécution, qu'il fixa lui-même à la huitaine. Mademoiselle de La Fayette lui demanda le plus grand secret, et même pour madame de Beaumont. Toutes ces choses convenues, elle écrivit au roi un billet qui ne contenoit que ces mots :

» Votre majesté désire que nos entre-
» tiens ne se passent plus sous les yeux

» des témoins qui nous observent. Avant
» de savoir ce qu'elle exigeoit, j'ai pro-
» mis de l'accorder : je tiendrai ma pa-
» role ; mais j'ose vous supplier, sire, de
» me laisser choisir le lieu de nos rendez-
» vous solitaires : dans huit jours, l'asile
» qui doit nous recevoir sera préparé, et
» j'y serai !... Vous connoîtrez alors toute
» l'étendue de mon attachement et de
» mon dévouement sans bornes !... »

Elle fit partir ce billet pour Saint-Germain, et en même temps elle envoya secrètement un courrier au comte de Soissons pour le presser de venir la trouver à Paris, parce qu'elle avoit quelque chose d'important à lui communiquer. Quoiqu'elle n'eût aucune liaison particulière avec le comte de Soissons, elle avoit eu l'occasion de lui rendre plusieurs services essentiels auprès du roi ; elle savoit par Saint-Ibal que le comte en étoit profondément touché, et qu'il conservoit pour elle un grand attachement. En effet, il accourut, et mademoiselle de La Fayette, après lui avoir fait promettre un secret inviolable, lui confia son inébranlable résolution. Il connut assez qu'il étoit inu-

tile de la combattre ; mais il ne put retenir ses larmes, en pensant que cette personne si jeune, si belle, et d'un mérite si accompli, alloit s'ensevelir pour jamais dans un cloître ! Mademoiselle de La Fayette ne lui parla point de l'étrange proposition qui lui avoit fait prendre ce grand parti : c'eût été révéler une foiblesse de Louis ! Elle dit simplement que, dégoûtée de la cour et du monde, elle vouloit s'en séparer sans retour. Elle lui demanda de parler sans délai au comte de Melcy, père de Saint-Ibal, de lui annoncer que par un don particulier madame de Beaumont alloit avoir une terre de trente mille livres de rente, une maison à Paris et une maison de campagne. Mademoiselle de La Fayette vendoit ses pierreries et son argenterie pour en donner le produit aux hôpitaux et à son couvent. Le comte de Soissons s'engagea à faire tous les frais de noce. Il fut convenu que le mariage de la marquise se feroit à Vincennes, dans la maison de campagne de mademoiselle de La Fayette, la veille du jour qu'elle devoit prendre le voile. Le comte se chargea d'obtenir les dispenses nécessaires, et l'on convint que le prince,

muni du consentement du comte de Melcy, instruiroit Saint-Ibal de cet événement, en lui cachant soigneusement la donation de mademoiselle de La Fayette, qui ne lui seroit révélée que le [illegible] de son mariage. Le comte, pénétré de douleur et d'admiration pour mademoiselle de La Fayette, ne la quitta que pour aller faire toutes les choses qu'elle confioit à ses soins.

Le secret étoit indispensable pour plusieurs raisons; mais mademoiselle de La Fayette le désiroit surtout pour s'épargner des scènes douloureuses qui eussent affoibli son courage; les oppositions du roi, les regrets, les représentations, les pleurs de madame de Beaumont.

Tout étant arrangé, fixé, mademoiselle de La Fayette se retrouva seule avec un mouvement d'effroi: elle craignoit de réfléchir au sacrifice qu'elle alloit faire *dans huit jours*, et qu'elle n'avoit encore envisagé que sous le seul rapport qui le déterminoit, l'idée de revoir le roi. Hélas! se dit-elle, ce n'est point une pieuse vocation qui me conduit dans ce saint asile! C'est un sentiment profane qui m'y précipite! Mais du moins ma vie est innocente

et mon cœur est pur ! La religion calmera l'agitation cruelle de ce cœur trop sensible, et c'est elle qui recueillera les fruits du sacrifice que je fais à l'amitié !... C'en est donc fait !... L'engagement est maintenant irrévocable !... Sans y réfléchir, et dans le court espace de quelques heures, j'ai fixé mon sort !.... Et quel sort ai-je choisi !... A vingt-cinq ans, renoncer à tout, s'enfermer pour jamais dans une cellule !.... S'assujétir à une dépendance absolue, de tous les instans, et à des austérités continuelles !... Ne plus désirer au monde que l'oubli long-temps avant la mort; et dans l'éclat de la jeunesse, vivre cachée et dans une profonde, une éternelle obscurité !.... Chacune de ces idées accéléroit le battement de son cœur et de ses artères, une terreur secrète saisissoit son imagination.... Épouvantée de ses propres pensées, elle les repoussa avec horreur, et se jetant à genoux : O mon Dieu ! s'écria-t-elle, je le sens, des motifs humains, quelque généreux qu'ils puissent être, ne sauroient suffire dans les grands sacrifices, pour mettre à l'abri des regrets superflus !... Sanctifiez mes résolutions; que la religion en soit le but, que la foi

les soutienne, et que la piété en devienne la récompense!... Comme elle prononçoit cette prière, elle entendit la voix de madame de Beaumont, elle se releva précipitamment, essuya ses yeux pleins de larmes, et, moins agitée, elle se remit dans son fauteuil. Elle avoit beaucoup d'empire sur elle-même, elle eut la force de cacher son trouble, ses douleurs secrètes, et de s'entretenir tranquillement avec la marquise. Cette dernière remarqua bien quelque altération sur son visage; mais, comme elle étoit accoutumée à lui voir souvent des accès de mélancolie, elle ne s'en alarma point. Mademoiselle de La Fayette, qui vouloit prendre congé de la reine, s'étoit décidée à retourner à la cour la surveille de son sacrifice. Elle dit que des affaires la retiendroient quelques jours à Paris; la marquise se décida à l'attendre, afin de partir avec elle pour Saint-Germain. Les deux amies passèrent ensemble le reste de la journée. Mademoiselle de La Fayette, malgré la contrainte qu'elle s'imposoit, voyoit la marquise avec un plaisir et un intérêt qu'elle n'avoit jamais éprouvés; elle pensoit qu'elle alloit lui assurer le sort le plus heureux,

et que cette amie si chère lui devroit tout son bonheur : cette douce idée étoit pour elle une puissante consolation. Les jours suivans, mademoiselle de La Fayette reçut plusieurs lettres du roi qui lui percèrent le cœur. Il la remercioit, dans les termes les plus passionnés, des tête-à-tête qu'elle lui promettoit; il ne parloit que de sa reconnoissance et de son bonheur... Ces lettres furent arrosées des larmes les plus amères.

Cependant, Mlle de La Fayette alla au couvent des filles Sainte-Marie du faubourg Saint-Antoine, prévenir en secret la prieure; d'un autre côté, le comte de Soissons vint dire à mademoiselle de La Fayette qu'il avoit obtenu le consentement du père de Saint-Ibal; que ce dernier en étoit instruit, et ivre de joie. Il a fallu, poursuivit le prince, dire au comte de Melcy la vérité, sous le sceau du plus grand secret; je lui ai montré la donation en bonne forme que vous m'avez envoyée. Son intérêt vous répond de sa discrétion : outre que ce mariage fait le bonheur et la fortune de son fils, il y trouve l'avantage de ne se dessaisir de rien, et de ne donner qu'après sa mort; je me charge

de tous les présens de noces. D'ailleurs il n'y viendra point, il a la goutte et il est dans son lit. Quant à Saint-Ibal, je lui ai dit que j'avois arrangé avec son père qu'il auroit trente mille livres de rente; il croit que son père fait ce sacrifice. Il a d'abord été inquiet d'un obstacle prétendu que lui opposoit madame de Beaumont; mais ils se sont expliqués, ils sont d'accord, et rien ne peut donner l'idée des transports de leur joie : ils vont accourir pour vous faire part de ce grand événement. Pour moi, ajouta le comte, je ne pense qu'à leur héroïque bienfaitrice, je ne puis voir que vous, et je ne puis que gémir!

En effet, madame de Beaumont et Saint-Ibal vinrent conter à mademoiselle de La Fayette tout ce qu'elle savoit beaucoup mieux qu'eux. La marquise dit en secret à son amie, qu'elle étoit sûre que c'étoit elle qui avoit engagé le comte de Soissons à se conduire dans cette affaire avec un intérêt d'autant plus vif, qu'elle ne doutoit pas que le prince, quoiqu'il n'en voulût pas convenir, avoit eu la générosité de donner à Saint-Ibal la plus grande partie de la fortune qu'on lui

assuroit; sans quoi le comte de Maley n'auroit jamais accordé son consentement. Mademoiselle de La Fayette lui laissa cette idée, et lui demanda que le mariage se fît chez elle à Vincennes, dans sa maison de campagne; ce qui fut accepté avec transport.

Deux jours avant le mariage de madame de Beaumont, mademoiselle de La Fayette partit pour Saint-Germain avec elle et Saint-Ibal, comme on en étoit convenu. Ce ne fut que l'après-midi, mademoiselle de La Fayette voulant éviter la conversation du matin avec le roi; car ces entretiens étoient toujours plus longs et plus intimes que ceux du soir. Durant la route, la marquise et Saint-Ibal furent si exclusivement occupés l'un de l'autre, qu'ils ne remarquèrent ni la préoccupation, ni la sombre mélancolie de leur malheureuse amie!.... Arrivés à Saint-Germain, les deux amans conduisirent mademoiselle de La Fayette dans son appartement, où elle devoit s'habiller pour aller au cercle de la reine. En entrant dans sa chambre, mademoiselle de La Fayette vit avec surprise sur un canapé un habit charmant garni de fleurs, c'é-

toit une galanterie de madame de Beaumont : Vos deux années de deuil, lui dit-elle, sont fini pendant que nous étions à Paris, et j'aurai le plaisir de vous voir paroître ce soir au cercle de la reine en habit de couleur. Mais je veux vous parer moi-même, c'est un art que vous avez dû oublier; je me charge du soin de vous habiller. Mademoiselle de La Fayette embrassa son amie; elle sourit, mais ses yeux se remplirent de larmes.... On s'occupa dans l'instant de sa toilette, elle ne fit aucune résistance.

La grâce et la beauté sont mises à si haut prix, que la femme la moins frivole n'est pas à l'abri d'un mouvement secret de vanité sur ce point. Mademoiselle de La Fayette (sans s'arrêter à cette pensée) ne fut pas fâchée intérieurement de paroître à la cour pour la dernière fois avec tous ses avantages!.... On ajouta à sa parure toutes les pierreries que sa tante lui avoit laissées, et qu'elle n'avoit jamais portées; lorsque sa toilette fut achevée, la marquise la gronda sur la tristesse de son maintien, qu'elle attribuoit à l'ennui que lui causoit la longueur de la toilette : On croiroit, à la voir, ajouta-t-

elle en riant, que c'est une victime que nous venons de parer. A ce mot, mademoiselle de La Fayette ne put retenir un douloureux soupir qui s'échappa du fond de son cœur : Venez, poursuivit la marquise, venez vous égayer en vous regardant. En parlant ainsi elle la conduit devant un miroir; mademoiselle de La Fayette jeta un triste regard sur la glace;.... aussitôt elle baisse les yeux et détourne la tête pour cacher les larmes qui couloient sur ses joues!.... Madame de Beaumont s'habille à la hâte, ensuite elle entraîne son amie au cercle de la reine. Mademoiselle de La Fayette, dans cette éclatante parure qu'on lui voyoit pour la première fois, y excita tout l'étonnement et toute l'admiration qu'auroit pu causer une beauté nouvelle. Elle fut au moment de s'évanouir, quand tout à coup elle vit entrer le roi... Elle pâlit; mais elle reprit ses vives couleurs lorsque le roi s'approcha d'elle. Le roi n'avoit pu s'empêcher de faire un mouvement de surprise en apercevant cette figure céleste, aussi éblouissante que régulière et parfaite; il éprouva dans ce moment un sentiment si vif et si

passionné, que, craignant de se trahir entièrement, il se contenta de lui demander tout bas quel étoit le lieu du rendez-vous pour le surlendemain, et quelle heure elle indiquoit. Elle répondit qu'il le sauroit par un billet le soir même avant de se coucher. Le roi la remercia par un regard et avec une expression de joie qui la firent tressaillir... Dans ce moment il lui sembla qu'elle le trompoit, qu'elle le trahissoit; un serrement de cœur inexprimable lui ravit presque tout son courage. On ne s'entretenoit dans le salon que de sa beauté. Le roi, qui avoit besoin d'en parler, chercha des yeux le comte de Soissons; il l'aperçut retiré à l'écart dans l'embrasure d'une fenêtre. Il s'approcha de lui; mais à peine eut-il prononcé le nom de mademoiselle de La Fayette, que le comte mit ses deux mains sur ses yeux, et fondit en pleurs.... Le roi s'attendrit, et le plaignit avec cet orgueil secret d'un amant préféré. Cet infortuné prince étoit bien loin de prévoir que l'attachement même qu'il avoit inspiré n'alloit éclater avec un dévouement si extraordinaire, que pour consommer le mal-

heur éternel de sa vie! Le roi, trop ému pour s'arrêter long-temps dans le salon, se retira de bonne heure.

Mademoiselle de La Fayette fut obligée de rester, comme à l'ordinaire, jusqu'au moment où la reine entroit dans sa chambre à coucher. Après le jeu, la reine, comme de coutume, passa dans son cabinet avec les personnes qui composoient sa société particulière. Ce cabinet, rempli de glaces et de dorures, étoit décoré avec autant de goût que de magnificence; c'étoit là que jusqu'à minuit, oubliant l'étiquette, et déposant une partie de sa grandeur, la reine se livroit aux charmes de la conversation avec les personnes les plus aimables de sa cour. Cette soirée fut accablante pour mademoiselle de La Fayette. Tout ce qu'elle voyoit, tout ce qu'elle entendoit, étoit pour elle un sujet de regrets et de peines!.... L'élégance de cet appartement, tous ces chefs-d'œuvre des arts, elle les admiroit pour la dernière fois; elle ne devoit plus voir désormais que de sombres dortoirs; elle ne devoit habiter qu'une cellule!... Sa figure si brillante, que multiplioient tant de glaces, alloit se revêtir pour jamais d'un habit gros-

si de bure, et se cacher au fond d'un cloître !... Le silence jusqu'à la mort, ou les entretiens les plus insipides pour celle qui avoit goûté tout le charme des plaisirs de l'esprit, alloient succéder à ces conversations si animées, si remplies de grâce et de délicatesse !... Toutes ces pensées successives et rapides se joignant au chagrin mortel que lui causoient ses sentimens pour le roi, la plongèrent dans un abattement qu'il lui fut impossible de dissimuler, et qui frappa tout le monde; elle en donna pour raison une violente migraine. La reine enfin entra dans sa chambre. Alors Mlle de La Fayette lui demanda un moment d'audience, qui lui fut accordé sur-le-champ. Lorsqu'elles furent seules, mademoiselle de La Fayette, après lui avoir demandé sa parole royale de lui garder pendant quarante-huit heures le secret qu'elle alloit lui révéler, lui déclara qu'elle prendroit le voile le surlendemain. L'attendrissement de la reine égala sa surprise. Mademoiselle de La Fayette ne parla point de la lettre du roi; et la reine pensa qu'elle ne s'immoloit qu'au danger qu'elle trouvoit dans ses propres sentimens. La reine, sans pouvoir

proférer une parole, l'embrassa avec la plus tendre expression; elle la tint longtemps serrée dans ses bras!... C'étoit à la fois un témoignage d'admiration et un remercîment....

Néanmoins, la reine crut devoir lui offrir toutes les réflexions qu'on peut faire sur le parti violent qu'elle alloit prendre, et peut-être d'autant plus longuement, qu'elle vit bien dès le premier mot que toute représentation étoit superflue. L'entretien fut tendre et touchant; la reine, en cessant d'envier cette personne si intéressante, ne voyoit plus en elle que l'amie la plus généreuse de Louis. Elle la conjura de bonne foi de recevoir souvent le roi à sa grille, afin de lui donner toujours les conseils qui lui avoient jusqu'alors été si utiles. Elle promit d'aller aussi la voir. Cette entrevue ranima les forces de mademoiselle de La Fayette : rien ne relève mieux une grande âme abattue, que le suffrage et les marques d'estime de ceux qu'on révère.

Mademoiselle de La Fayette, qui devoit aller coucher à Vincennes avec madame de Beaumont, ne rentra dans sa chambre que pour écrire deux lignes au

roi elle lui donnoit rendez-vous pour le surlendemain à midi dans un des parloirs du couvent des Filles Sainte-Marie, au faubourg Saint-Antoine, couvent dans lequel il savoit que, suivant l'usage du temps, elle alloit souvent faire des retraites. Le roi fut surpris et affligé : l'austérité du lieu, et la pensée que dans ces tête-à-tête une double grille le sépareroit de mademoiselle de La Fayette, lui causèrent un véritable chagrin ; mais il admira la pudeur ingénieuse de celle qui avoit trouvé ce moyen de donner des rendez-vous sans causer de scandale : il n'imagina rien de plus ; il n'eut aucun soupçon du sacrifice que mademoiselle de La Fayette alloit faire. Il jouit d'avance du bonheur de l'entretenir sans contrainte, et il se flatta qu'avec le temps il obtiendroit davantage.

Cependant mademoiselle de La Fayette partit pour Vincennes à deux heures après minuit. Avec quel trouble affreux elle se retrouva dans cette maison qui lui étoit si chère, et où elle avoit rassemblé tant de touchans souvenirs !... Que de pleurs elle répandit dans ce cabinet rempli de tableaux qui ne représentoient que

le roi!.... Cher prince, dit-elle, rien dans ma solitude ne te retracera désormais à mes tristes regards! Mais j'emporte au fond de mon cœur ton image, et le devoir sévère ne pourra jamais l'en effacer un instant!.... Oh! si du moins avant de te quitter il m'eût été permis de te peindre tout ce que j'éprouve!.... Mais je renonce à toi, et tu ne sauras jamais à quel point tu fus aimé!... Et je dois même supprimer à l'avenir avec toi l'expression d'une tendre amitié!... Ah! comment pourrai-je prendre ce langage austère? Comment pourrai-je te voir, t'écouter, te répondre avec un front calme et avec le ton de la tranquillité?... En faisant ces cruelles réflexions elle versoit un déluge de larmes. Tout à coup elle songea qu'elle avoit encore un sacrifice à faire, celui de toutes les lettres du roi; elle ouvrit la cassette qui les renfermoit, elle prit une bougie, y mit le feu, et son cœur se brisa en les voyant brûler! Il lui sembla qu'avec ces lettres chéries toutes les chimères de bonheur achevoient de s'anéantir pour elle!... Assise immobile devant ce monceau enflammé, elle le regardoit avec un affreux saisissement!... Après un long silence:

Ainsi donc, reprit-elle, tant de protestations si touchantes, tant de sermens d'une tendresse éternelle, ne produisent qu'un feu passager et rapide, et s'évaporent en fumée !... Il n'en reste que des cendres !... Telles sont les plus douces illusions de la vie !...

Mademoiselle de La Fayette, absorbée dans sa douleur, resta dans ce cabinet jusqu'au point du jour; enfin, elle passa dans sa chambre pour se jeter sur son lit, mais sans aucun espoir d'y goûter un instant de sommeil. Elle ôta la belle housse d'argent qui couvroit l'escabelle de bois sur laquelle le roi s'étoit assis pour bercer les deux petits jumeaux de la chaumière. La rusticité de ce meuble lui permettoit de l'emporter : ce fut une consolation pour elle de penser qu'elle pourroit placer dans sa cellule cette escabelle qui lui retraçoit un si doux souvenir. Elle posa sur ce siége le petit crucifix de lapis que lui avoit laissé la comtesse de Brégi, et elle dit : Voilà désormais toutes mes richesses !.... C'est sur cette escabelle que je méditerai tous les jours en silence !..... Et ce crucifix, destiné à recevoir les dernières prières des cœurs sensibles et souf-

frans, sera sur mon sein lorsqu'à mes derniers momens j'invoquerai la bonté suprême pour moi, pour le roi et pour la France!

A neuf heures du matin, Mademoiselle de La Fayette rappelant tout son courage, rassemblant toutes ses forces, ne voulut plus s'occuper, dans le cours de cette journée, que du bonheur de son amie. A dix heures le comte de Soissons arriva avec Saint-Ibal; le comte, sachant que mademoiselle de La Fayette destinoit ses diamans à des œuvres de charité, apporta un écrin renfermant des bijoux précieux et de superbes pierreries, et il l'offrit à madame de Beaumont. A midi, les deux amans furent unis dans la chapelle de la maison. On n'avoit invité qu'une douzaine de personnes. Mademoiselle de La Fayette s'oubliant elle-même, parut calme, se prêta avec grâce à la gaîté générale, et fit les honneurs de la maison avec tout le charme qu'on voyoit ordinairement en elle. Néanmoins, malgré les consolations si dignes d'elle qu'elle trouvoit dans le bonheur de faire celui de son amie, ce tableau enchanteur d'un amour heureux et légitime lui déchiroit l'âme. Elle se

disoit en secret : ils auront joui de toute la félicité que l'on peut goûter sur la terre, et moi, je n'aurai connu que les tourmens d'une vive et profonde sensibilité !...

Sur le soir, toute la noce s'établit autour d'une table de jeu, à l'exception du comte de Soissons et de mademoiselle de La Fayette, qui passèrent sur une terrasse à côté du salon. Le comte, qui n'avoit pu surmonter la tristesse dont il étoit accablé, trouva une sorte de douceur à pouvoir du moins pleurer avec elle, et lui exprimer son admiration. Je pense avec terreur à demain, lui dit-il, à ce jour affreux où vous abandonnerez sans retour cette cour et ce monde dont vous étiez le plus bel ornement ! J'aurai cependant un beau moment après votre départ, celui où je pourrai déclarer à Saint-Ibal et à votre amie tout ce qu'ils vous doivent ! Je jouirai de leur reconnoissance, et même de leur douleur ; j'entendrai faire de vous un digne éloge, et je verrai votre vertu sublime admirée autant qu'elle mérite de l'être.

Si des éloges frivoles ne sont jamais tout-à-fait indifférens, quelle impression doivent produire de telles louanges lors-

qu'on les mérite ! Elles ne donnoient pas d'orgueil à mademoiselle de La Fayette : elle pensoit que toute personne bien née, à sa place, se seroit conduite comme elle ; mais elle se sentoit fortifier par l'idée qu'un véritable ami lui montroit de sa vertu, qui désormais pour elle consistoit surtout dans le courage que doit donner une piété sincère.

Lorsque tout le monde fut retiré dans la maison, mademoiselle de La Fayette écrivit à son amie une longue lettre, aussi touchante que détaillée, qu'elle laissa à Vincennes, avec ordre de ne la lui donner le lendemain qu'à midi. Ensuite elle partit, et alla coucher à Paris. Le lendemain, aussitôt qu'il fit jour, elle se rendit à son couvent. On l'attendoit, tout étoit prêt pour sa réception. Elle avoit passé une partie de la nuit en prières, son cœur souffroit ; mais l'élévation de ses idées avoit entièrement banni de son imagination tous les retours secrets vers le monde et ses vains plaisirs, tous les regrets frivoles. Elle étoit attendrie et non abattue ; ce n'étoit point la suite funeste d'un honteux égarement, ce n'étoit point le repentir qui la conduisoient

dans ce saint asile : irréprochable et pure, elle sentit toute la dignité de son sacrifice; et dans ce moment solennel, l'enthousiasme de la vertu affranchit sa grande âme de toutes les agitations d'une passion malheureuse. Ce calme si doux devint plus parfait encore lorsqu'elle eut reçu le voile et le bandeau sacré : elle se crut transformée. Tous les dons du ciel vinrent descendre dans cette âme si digne de les recevoir et de les goûter; une paix délicieuse en bannit pour jamais le trouble et l'inquiétude. Fixée dans l'état de la plus haute perfection, elle s'y trouva tranquille et libre, elle s'étonna que ce sacrifice n'eût pas été le choix de son inclination; et loin de croire qu'elle se fût immolée en renonçant à toutes les dangereuses illusions du monde, il lui sembla qu'elle venoit de se dégager des entraves les plus gênantes et d'un poids immense. Enfin en regardant en arrière, elle ne vit plus qu'une mer orageuse parsemée d'écueils presque inévitables; et elle contempla avec ravissement dans l'avenir une route sûre et paisible, terminée par une perspective éclatante de lumière, de gloire et de bonheur !

A midi le roi arriva, n'ayant toujours nul soupçon de son malheur. On alla avertir mademoiselle de La Fayette, qui aussitôt se rendit au parloir. A l'aspect de cette figure céleste, vêtue d'une robe de bure noire, et dont le visage enchanteur étoit couvert d'un long voile blanc, le roi resta pétrifié, les yeux fixés sur elle!... Pardonnez-moi, lui-dit-elle d'un ton calme et plein de douceur, d'avoir ainsi disposé de moi-même à votre insu!..... Sire, trop de sensibilité nous conduisoit dans une route dangereuse; la lettre dans laquelle votre majesté, oubliant pour la première fois de sa vie toutes les lois de la bienséance, me proposoit de m'établir à Versailles, cette lettre fatale a dessillé mes yeux!... J'avois promis d'accorder votre demande; je ne pouvois tenir ma parole qu'en m'enfermant dans un cloître, j'ai pris le voile ce matin; et le vœu irrévocable qui ne sera prononcé publiquement que dans un an, est déjà fait dans mon cœur!.... Grand Dieu! s'écria Louis, est-ce une vision? est-ce un ange qui m'apparoît!... C'est une amie, reprit-elle, qui se consacre à prier pour la France et pour vous!... Invoquer Dieu, vous parler de

lui, de vos devoirs, ou garder un silence éternel; ne prêter l'oreille qu'aux louanges de Dieu, ou vous écouter; ne voir que vous, ô les vierges saintes consacrées au Seigneur · oublier tous les vains plaisirs et tous les objets frivoles pour ne m'occuper que de la religion et de vous, telle est ma vocation. Eh! n'est-ce pas un assez beau destin!... Mais, s'écria le roi d'une voix entrecoupée de sanglots, ces grilles funestes qui nous séparent pour jamais!... — Le tombeau même ne sauroit nous séparer. C'est en s'élevant, en s'épurant, que nos âmes acheveront de s'unir!... A ces mots, le roi, baigné de pleurs, tombe à genoux.... O vous! dit-il, unique objet de toutes les affections de ce cœur déchiré! vous que j'adorois en secret!... j'abjure à vos pieds le sentiment profane qui, malgré moi, et si long-temps à mon insu, séduisit ma raison! L'héroïsme de votre vertu triomphe de l'amour même..... je ne vois plus en vous qu'un être céleste! Oui, ce doux regard, cette expression angélique, sous ce voile religieux, ne pourroient désormais porter le trouble et l'agitation que dans un cœur vicieux : il suffit de vous regarder, pour

adorer l'innocence... Mais que deviendrai-je dans cette cour où vous ne serez plus? Je ne puis me consoler qu'en vous imitant, qu'en réglant ma vie sur la vôtre, qu'en m'enfermant pour jamais dans la profonde solitude d'un cloître (13).

Que dites-vous! O ciel! interrompit mademoiselle de La Fayette, vous êtes roi, père, époux, et vous voulez vous ensevelir dans un monastère!... Ah! sire, ce qui est pour moi un noble sacrifice, ne seroit pour vous qu'une honteuse désertion! Songez que je pouvois sauver ma réputation, et tranquilliser ma conscience en me retirant dans une terre pendant quelques années; mais j'ai voulu vous conserver une amie, dont vous croyez que les conseils vous sont utiles, et j'ai renoncé au monde et à ma liberté. Votre gloire est le seul bien qui me reste; elle seule peut récompenser un tel dévouement!... Hélas! répondit le roi, vous avez acquis le droit de disposer de mon sort; mais du moins gardez-vous de croire qu'il puisse jamais être heureux!... Non, s'écria mademoiselle de La Fayette, non, le bonheur d'un souverain ne peut dépendre d'une affection particulière! de si

grands destins ne sont attachés qu'à la félicité publique. Sire, la France vous devra la sienne; vous vaincrez tous vos ennemis; et, après des triomphes dignes d'immortaliser le chef suprême de cette nation généreuse, vous achèverez de mettre le comble à votre gloire, en assurant à vos sujets la plus douce récompense de leur dévouement, le plus noble prix de vos travaux, une paix honorable et solidement affermie!

FIN.

NOTES DU TOME II.

(1) Page 5.

Louis de Nogaret de la Vallette fut d'abord abbé de Saint-Victor, ensuite archevêque de Toulouse, puis cardinal. Cette dignité ne put lui faire perdre ses inclinations guerrières. Le cardinal de Richelieu lui donna les premiers emplois de la guerre, le gouvernement d'Anjou, celui de Metz; il l'envoya commander en Allemagne avec le duc de Weimar, ensuite en Franche-Comté, en Picardie et en Italie. Il mourut les armes à la main à Rivoli, près de Turin, à l'âge de quarante-sept ans. En vain le pape Urbain VIII l'avoit menacé de le dépouiller du cardinalat s'il continuoit à porter les armes, rien ne put les lui faire quitter. Il étoit fils du fameux duc d'Épernon et frère de Bernard de la Vallette, qui, sous Louis XIII, fut condamné à mort, se sauva en Angleterre, et fut exécuté en effigie. Ce jugement fut cassé dans le commencement du règne de Louis XIV. Cette famille est éteinte.

(2) Page 16.

Ce fut le cardinal de Richelieu qui fit venir de Rome Le Poussin, pour décorer de peinture et d'architecture la grande galerie du Louvre : il lui donna le brevet de premier peintre du roi. Le Poussin arriva à Paris vers la fin de 1640. Fou-

quiers, peintre médiocre de paysages, qui n'est guère connu que par le sobriquet de *Baron à longues oreilles*, avoit aussi un brevet qui l'autorisoit, disoit-il, à décorer la galerie de ses seuls tableaux. Le Poussin trouva en lui, et dans Lemercier, architecte du roi, des envieux et des ennemis acharnés qui, par leurs cabales et leurs intrigues, lui causèrent tant de dégoûts et tant de chagrins, que ce grand artiste prit le parti de retourner à Rome, où il mourut d'une attaque de paralysie en 1665, à l'âge de soixante-onze ans. Il est fâcheux qu'un homme d'un si grand talent n'ait pas eu assez de force dans le caractère pour résister à ses ennemis, sans se laisser abattre, et qu'il n'ait pas su qu'avec du courage et de la persévérance le génie finit toujours par triompher de l'injustice, de la cabale et de l'envie.

(3) Page 17.

Ce fut aussi Richelieu qui fit bâtir le Palais-Royal, qu'on appela long-temps le *Palais-Cardinal*. Il est certain que ce grand ministre a protégé tous les arts, et que son génie prépara tout l'éclat du siècle suivant. On lui a beaucoup reproché d'avoir fait critiquer *le Cid* par l'Académie; mais cette critique du Cid, injuste à quelques égards, est excellente à beaucoup d'autres; et, par le ton d'estime, la modération et la politesse qu'on y trouve d'un bout à l'autre, elle est un modèle parfait de la manière d'écrire ces sortes d'ouvrages. Il est très-remarquable que notre premier chef-d'œuvre dramatique ait donné lieu à la

première bonne critique que nous ayons eue dans notre langue ; et que Richelieu ait à la fois encouragé, tiré de l'obscurité le père du Théâtre françois, et créé le tribunal sévère, mais éclairé, qui devait le juger. Il faut louer aussi les auteurs de la critique du Cid, d'avoir eu assez de goût pour critiquer cette pièce d'un jeune poëte jusqu'alors sans célébrité, avec autant de bienséance, d'égards, un ton aussi respectueux, que s'ils eussent écrit trente ans plus tard ; ce pressentiment de toute la grandeur future de Corneille étoit un hommage qui honoroit également le poëte et les censeurs. Sans doute cette critique ne renferme pas le tribut d'éloges dû à l'auteur ; et, comme presque toutes les critiques très-longues et très-détaillées, elle contient plusieurs injustices, parmi lesquelles il s'en trouve une d'autant plus frappante, qu'elle tombe sur une beauté supérieure. Chimène croyant Rodrigue tué, accuse son adversaire de l'avoir pris en traître, et l'appelle un *exécrable assassin*. Les censeurs se récrient sur cette injustice, et prouvent, fort inutilement, que don Sanche est un chevalier plein d'honneur et de vaillance. On le savoit ; mais c'est cette déraison même qui rend Chimène sublime dans cette scène, parce qu'elle lui donne le langage le plus énergique et le plus vrai du désespoir et de la passion. C'est par un mouvement semblable qu'Hermione, après avoir ordonné le meurtre de Pyrrhus, dit à Oreste :

Pourquoi l'assassiner ? qu'a-t-il fait ? à quel titre ?
Qui te l'a dit ?....

Pour bien analyser les ouvrages d'imagination, l'esprit et la raison ne suffisent pas; il faut encore de l'âme, et une connoissance approfondie du cœur humain.

Au reste, on est forcé d'approuver la principale critique des académiciens, qui trouvent, contre la morale et les bonnes mœurs, la promesse que le roi fait au dénouement d'unir un jour Chimène et Rodrigue. En effet, il est impossible de concevoir et d'admettre qu'une fille puisse jamais épouser le meurtrier de son père.

On a dit que Richelieu, par jalousie, étoit devenu l'ennemi de Corneille, qu'il lui-même l'a cru, comme l'attestent ces vers qu'il fit après la mort de ce ministre:

Qu'on parle mal ou bien du fameux cardinal,
Ma prose ni mes vers n'en diront jamais rien:
Il m'a trop fait de bien pour en dire du mal,
Il m'a trop fait de mal pour en dire du bien.

Il étoit digne de la grande âme de Corneille, d'oublier *le mal* en faveur des bienfaits qu'il n'avoit point rejetés et dont il jouissoit encore en écrivant ces vers. Si Richelieu étoit envieux de Corneille, il le fut avec une grande générosité: non-seulement il ne lui retira point ses pensions, mais depuis ses succès il lui en accorda de nouvelles. On ne voit aucune trace du *mal* dont se plaint Corneille. La critique du Cid par l'Académie, loin d'être insultante, fut, comme je l'ai dit, remplie d'égards. Corneille conserva ses pensions et en obtint de nouvelles; les représentations du Cid ne furent point interrompues; nulle espèce de ca-

bale n'en troubla le cours. Trois ans après, deux ans avant la mort du cardinal, Corneille donna *les Horaces* et ensuite *Cinna;* ces deux admirables pièces n'essuyèrent aucune critique. On ne voit dans tout cela ni persécution, ni déchaînement. Cependant Fontenelle, dans la vie de Corneille, dit que *lorsque le Cid parut, Richelieu, jaloux de toutes les espèces de gloire, en fut aussi alarmé que s'il eût vu les Espagnols entrer dans Paris, et qu'il souleva tous les auteurs contre cette pièce.* Là des exagérations de littérateur poussées jusqu'au ridicule. Comment se persuader que l'envie et l'épouvante du maître de la France, de l'arbitre de l'Europe, n'eussent produit que ce qu'on vient de voir ?... Quant au soulèvement des auteurs, la toute-puissance n'étoit nullement nécessaire pour l'exciter; il est au contraire beaucoup plus vraisemblable que toute son autorité auroit à peine suffi pour le contenir. Il paroît bien injuste d'accuser d'une basse et folle jalousie le ministre qui a comblé de bienfaits tous les artistes célèbres, et qui a protégé avec tant d'éclat toutes les espèces de talens. L'histoire est pleine de calomnies et d'exagérations évidemment absurdes, et malheureusement accréditées : les rechercher avec soin, les réfuter avec solidité, seroit un utile et noble travail (a). Qui pourroit être insensible à la gloire de justifier un grand homme, ne fût-ce que d'une seule imputation calomnieuse?

(a) On pourroit intituler cet ouvrage : *Réfutation de quelques Calomnies historiques;* ou *Recherches sur les Calomnies historiques.*

(4) Page 25.

Voici ce que madame de Motteville dit, dans ses *Mémoires*, de mademoiselle de La Fayette :

« Cette beauté brune avoit de beaux traits et » beaucoup d'agrémens ; elle avoit aussi de la » douceur et de la fermeté dans l'esprit.... Aimable » et fière tout ensemble, ce fut celle que le roi » aima, et ce fut celle aussi à qui il se découvrit » davantage sur le sujet du cardinal de Richelieu, » et sur les chagrins que sa puissance lui donnoit. » Comme cette fille avoit le cœur bien fait (quoi- » qu'elle vît en cette confiance la perte de sa » fortune tout assurée), elle ne laissa pas de gar- » der le secret à ce prince. Elle le fortifia dans » cette aversion (pour le cardinal) par l'amitié » qu'elle avoit pour lui, voyant qu'il en étoit » déshonoré pour se laisser trop bassement gou- » verner à ce ministre. Le cardinal fit son pos- » sible pour la gagner comme toutes les personnes » qui approchoient du roi, mais elle eut plus de » courage que tous les hommes de la cour, qui » avoient la lâcheté de lui aller rendre compte de » tout ce que le roi disoit contre lui. Une fille » eut l'âme plus belle et plus ferme qu'eux ; elle » eut le courage de se moquer de la mauvaise » fortune. Le roi trouvant en elle autant de sû- » reté et de vertu que de beauté, l'estima et » l'aima, et je sais qu'il eut pour elle des pensées » fort au-dessus des communes affections des » hommes. Le même sentiment qui obligea cette » fille généreuse à refuser tout commerce avec

» le cardinal de Richelieu, la fit vivre avec assez » de retenue avec la reine. Comme la sagesse du » roi, qui égaloit quasi celle des dames les plus » modestes, l'obligeoit à beaucoup de reconnois- » sance, elle croyoit devoir payer cette amitié » vertueuse par une grande fidélité pour ses se- » crets. » *Mémoires de madame de Motteville*, *tome* I.

On voit, par ce récit, que je n'ai point exagéré la beauté du caractère de mademoiselle de La Fayette. Et l'on sait combien madame de Motteville est recommandable par sa candeur et son impartialité. M. de Voltaire l'appelle toujours, avec raison, *la sincère madame de Motteville*, et il est impossible, quand on a lu ses mémoires, de ne pas trouver qu'elle est parfaitement digne de ce beau surnom. Elle a peint Louis XIII avec la même vérité. J'ai été forcée de supprimer dans mon roman quelques détails de ce triste tableau; mais j'ai conservé tous les traits caractéristiques. Quel roi que celui dont on ne pouvoit accepter la confiance *sans se perdre*, et qui ne pouvoit faire la *fortune de son amie!* On seroit tenté de croire que ce dernier trait est outré : car il fit la fortune de ses favoris, le connétable de Luynes; Cinq-Mars, grand écuyer, etc.; mais c'est qu'alors le cardinal les protégeoit. Le connétable mourut; Cinq-Mars non-seulement se détacha du cardinal, mais conspira : on sait quelle fut sa fin tragique.

(5) Page 66.

Boisenval, personnage subalterne, confident

de la liaison du roi avec mademoiselle de La Fayette, trahissoit ce prince pour le cardinal, auquel il étoit secrètement vendu, et auquel il remettoit leurs lettres, que le cardinal lisoit et recachetoit sans que le roi ait jamais soupçonné cette insolente infidélité. Voyez là-dessus le *Dictionnaire universel, historique, critique, etc., de MM. Chaudon et Delandine.* Article *La Fayette.*

(6) Page 80.

Madame de Motteville dit expressément que la reine fut très-blessée de la discrétion de mademoiselle de La Fayette, qui ne vouloit pas, comme avoit fait précédemment mademoiselle de Hautefort, lui rapporter toutes les confidences du roi; et que depuis ce moment elle *la traita froidement.*

(7) Page 102.

On a déjà parlé de cette infidélité. *Voyez note* 5. Le cardinal par la suite se permit davantage, lorsque mademoiselle de La Fayette, religieuse, recevoit le roi à son parloir, et lui écrivoit. Il glissa dans leurs lettres des mots choquans d'une écriture contrefaite, qui blessèrent leur délicatesse, ce qui les refroidit et finit par les désunir.

(8) Page 103.

« Le père Caussin, confesseur du roi (dit ma» dame de Motteville), au lieu d'adhérer au car» dinal pour donner des scrupules au roi, et faire » retirer La Fayette de la cour, la conseilla, vu

les intentions innocentes qu'il lui croyoit, de ne se point faire religieuse, et de rester à la cour, etc.» Ainsi ce religieux fut véritablement incorruptible. S'il eût voulu faire une grande fortune dans l'église, il avoit un beau prétexte de capituler avec sa conscience, en se montrant austère et rigide; mais il n'agit que d'après ses lumières et sa croyance, au risque de se faire l'ennemi le plus puissant et le plus redoutable.

(9) Page 115.

Ce saint, ce héros sublime de la charité chrétienne, l'étendit jusque sur les criminels. Ayant un jour rencontré un forçat contraint d'abandonner sa femme et ses enfans dans une grande pauvreté, il obtint sa liberté en se mettant à sa place; il porta long-temps la chaîne dont il l'avoit délivré. Quelques personnes pieuses ayant eu connoissance de ce fait, le retirèrent des galères. Le poids énorme des chaînes qu'il avoit portées, lui laissa pour toute sa vie une enflure considérable aux pieds. Par la suite il fut nommé, à sa sollicitation, aumônier des galères. Il fit adoucir le sort de ces malheureux, et les consola par ses douces exhortations. Il fit établir à Marseille un hôpital pour eux; jusqu'alors ils n'en avoient point eu. De retour à Paris, il visita les criminels dans les prisons, et par ses sollicitations il rendit aussi leur sort moins à plaindre. Il établit les Pères de la Mission, pour instruire et prêcher dans les campagnes, et pour aller porter la lumière de l'évangile chez les infidèles. Il fonda un hôpital pour

les vieillards, l'Hôtel-Dieu, l'hôpital des Enfans-Trouvés ; et la congrégation des Filles de la Croix, pour l'éducation des pauvres filles. Il établit les Sœurs de charité. En 1639 il vendit et donna tout ce qu'il possédoit, qu'il envoya dans la Lorraine, ruinée par la guerre. Il joignit à ce don des aumônes considérables qu'il recueillit de la cour et de diverses personnes. Ces aumônes, envoyées successivement en différens temps, montèrent à seize cent mille francs. En outre, il procura des asiles et la subsistance à beaucoup d'émigrés de la Lorraine. Il exerça la même charité à l'égard des Écossois et des Anglois catholiques persécutés dans leur pays. Il fit à peu près les mêmes choses pour les pauvres habitans des frontières de Champagne et de Picardie, ruinés par les guerres ; il leur fit distribuer la valeur de six cent mille francs. Il fit aussi des charités immenses dans la ville d'Étampes, dévastée par le campement des armées et par une maladie épidémique. Ce saint admirable mourut dans un âge avancé, en 1660 (a).

(10) Page 138.

Madame de Motteville raconte ainsi la disgrâce de mademoiselle de Hautefort. Elle rapporte aussi que cette personne, d'un caractère altier, qui finit

(a) J'avois déjà parlé, dans mon *Journal imaginaire*, du sermon sublime de Saint Vincent, que j'y propose pour sujet de tableau ; je ne pouvois me dispenser de retracer dans cet ouvrage un trait si marquant et si célèbre, et d'autant plus que cette répétition n'occupe dans ce livre qu'une demi-page.

par devenir insupportable à la reine, lui avoit donné jadis de grandes preuves d'attachement, dans le temps des persécutions que le cardinal fit essuyer à la reine Elle alla, déguisée en servante, avec beaucoup de péril, dans une prison, donner, à la porte, au valet de chambre de la reine, qu'on devoit interroger sur elle; un avis important pour cette princesse. J'ai supposé que mademoiselle de La Fayette fit rappeler de son exil mademoiselle de Hautefort; mais cette dernière ne revint à la cour qu'après la mort du roi.

(11) Page 149.

Louis XIV ne naquit qu'après le départ de mademoiselle de La Fayette; mais tous les mémoires et madame de Motteville s'accordent à dire qu'on lui dut le rapprochement du roi et de la reine, et par conséquent la naissance de Louis le Grand.

(12) Page 159.

Il est vrai que le roi écrivit cette lettre, et fit cette étrange proposition, qui dessilla les yeux de mademoiselle de La Fayette, et lui fit enfin connoître la passion de ce prince; ce qui la détermina à se faire religieuse. *Voyez Dictionnaire universel*, article *La Fayette*. Elle ne prit le voile qu'avec le consentement du roi, qu'elle chargea le père Caussin de lui demander. Le roi pleura, montra la plus vive douleur, mais donna son consentement. Il alla, en effet, la voir au couvent pendant long-temps. Il ne pouvoit, dit madame de Motteville, s'arracher de la grille. Le cardinal

devint plus inquiet que jamais : ce fut alors qu'il falsifia leurs lettres, comme je l'ai rapporté *note 7*.

(13) Page 193.

Cette abdication, proposée à mademoiselle de La Fayette, n'est point une supposition, madame de Motteville en parle très-clairement. Elle tenoit ce détail de mademoiselle de La Fayette elle-même, qu'elle alloit voir souvent à son couvent depuis la mort du roi.

FIN DES NOTES.

00102567

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 28 September, 2015